PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JUL 26 1927

Année. N° 14. 15 Juillet 1927.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Nicolas de Grèce.	*La Grèce pendant la Grande Guerre*	241
Kessel	*Mariette*	267
Lacour-Gayet	*Talleyrand, évêque d'Autun*	289
n Lartigue	*Autour de la Crise chinoise*	306
rice Genevoix	*Les Mains vides.* — II	329
Chaliapine	*Pages de ma Vie* (fin)	363
Coste-Messelière	*L'Archéologie française en Grèce*	406
nond Jaloux	*Paul Valéry à l'Académie*	433
ert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Londres*	445
Albert-Petit	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*	456

Chronique bibliographique : A. Maurois; M. Thiébaut.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Sans âme

ROMAN

par ANDRÉ THÉRIVE

L'École des Chartes
et notre histoire nationale

par CAMILLE JULLIAN
de l'Académie française

André Gide

par ALBERT THIBAUDET

Saturne

par EMMANUEL BERL

Gustave Flaubert et ses Ami

par A. ALBALAT

Observations
sur
l'état intellectuel de l'Allemagne

par MAX RYCHNER

SOUVENIRS[1]

COMMENT NOUS SURPRIT LA GRANDE GUERRE

Nous rendions notre visite annuelle à ma belle-mère en Russie quand la Grande Guerre éclata.

La nouvelle que l'Allemagne avait déclaré la guerre à la Russie nous arriva le soir du 1er août 1914. Quelques jours plus tard, nous allâmes, ma femme et moi, prendre le thé chez l'Empereur et l'Impératrice qui venaient de quitter Peterhof pour Tsarskoïe-Selo, — leur résidence d'été sur le golfe de Cronstadt — et leur présenter nos respects. Je trouvai l'Empereur pleinement conscient de la gravité d'une situation qui avait tourné au pire en si peu de temps. Au cours de la conversation, il nous parla de ses ardents efforts pour prévenir l'issue fatale qui devait plonger l'Europe dans le plus terrible des conflits que le monde eût jamais connus.

Il nous montra les télégrammes qu'il avait échangés avec le Kaiser. Il semblait qu'une fatalité tragique empêchât

1. Les souvenirs que nous publions sont dus au Prince Nicolas, frère du feu roi Constantin. Ils ont trait à la Grande Guerre et à la campagne d'Asie Mineure. Les historiens et le grand public liront avec intérêt, croyons-nous, ce récit qui fait connaître les idées et opinions d'une cour et d'un parti dont les sympathies n'étaient pas acquises à la France. Le point de vue présenté ici est en somme celui du roi de Grèce. (N. D. L. R.)

toute tentative pour éviter une catastrophe mondiale d'aboutir.

Peu de jours après, on chanta au Palais d'Hiver un *Te Deum*. La famille impériale tout entière, tous les hauts fonctionnaires y assistaient. L'Empereur et tous ses officiers étaient en tenue de campagne. A l'issue de la cérémonie religieuse, l'Empereur, d'une voix rendue tremblante par l'émotion, prononça une allocution, annonça que le Grand-duc Nicolas était nommé général en chef des armées russes et termina par le serment solennel de ne jamais signer la paix tant qu'un ennemi foulerait le sol sacré de la Russie.

Ensuite, l'Empereur, suivi des deux Impératrices, parut au balcon qui donne sur le grand square, devant le Palais d'Hiver.

Il y avait une foule énorme. A la vue de l'Empereur, tous, hommes, femmes, enfants, tombèrent à genoux et entonnèrent l'hymne national, un des plus prenants qui soient au monde.

Entre temps, ignorant de quoi le lendemain serait fait, nous avions décidé, ma femme et moi, de rentrer en Grèce le plus tôt possible. La seule route qui nous demeurait ouverte était celle de la Roumanie. Par là nous gagnerions la Serbie et Salonique. Toutefois, en raison de la mobilisation, ce ne fut qu'au bout de trois semaines environ que nous pûmes obtenir du Haut-Commandement la permission de nous rendre à la frontière de Roumanie par Kiev et la Bessarabie.

Ce ne fut pas avant le 28 août que nous quittâmes Tsarskoïe Selo, pour prendre le chemin du retour. Le roi de Roumanie avait aimablement envoyé un train spécial à notre rencontre. Nous le prîmes de Jassy à Sinaia, où il nous fallut demeurer quatre jours avant d'être autorisés à continuer notre voyage.

Nous y fûmes les hôtes du Prince héritier et de la Princesse, actuellement souverains de Roumanie, dans leur délicieux petit château, Pelichor. Cette demeure était aménagée au goût très personnel de la Princesse et entourée d'une splendide forêt de sapins.

Le roi Carol et la reine Élisabeth — si connue sous son pseudonyme de Carmen Sylva — étaient dans leur résidence d'été, le château Pelesh, à une portée de fusil de Pelichor.

Il y avait des années que je désirais rencontrer le roi Carol. Incontestablement, c'était un des souverains les plus capables d'Europe; il était bon organisateur et bon administrateur. Ce fut un jour heureux pour la Roumanie que celui où le roi Carol, alors petit prince allemand, prit les rênes du gouvernement dans un pays à peine sorti de la servitude. Quel plus admirable témoignage du génie de ce souverain que la prospérité du pays à la fin de son règne?

Le lendemain matin, je m'apprêtais à aller présenter mes respects au souverain quand, à ma grande surprise, ma porte s'ouvrit et livra passage au roi lui-même. Il demeura plus d'une heure à s'entretenir avec moi. Je n'oublierai jamais la fascination toute particulière qu'il exerçait, ni le charme de ses manières.

C'était un gentleman de la vieille école. Nombre de ses tournures de phrase et l'ensemble de ses gestes, tout imprégnés de la courtoisie d'un autre âge, me rappelaient mon père, si bien qu'au bout de quelques minutes, j'eus la sensation de l'avoir connu toute ma vie.

Il m'interdit de l'appeler « Votre Majesté » et insista pour que je le traitasse en vieil oncle.

La reine Élisabeth que je rencontrai à déjeuner frappait par son aspect, avec ses cheveux d'un blanc de neige et ses blancs vêtements flottants. Elle était charmante et pleine de grâce. Polyglotte admirable, elle parlait couramment un anglais élégant, et comptait parmi le petit nombre des étrangers capables d'écrire l'anglais en vers ou en prose comme leur langue maternelle.

Elle avait des talents multiples, et n'aimait pas moins la musique que la littérature. Quand nous nous trouvâmes dans ses appartements, où elle avait bien voulu nous conduire, elle nous demanda s'il nous conviendrait d'entendre un peu de musique; sur notre réponse affirmative, elle s'assit devant un petit harmonium placé dans une étroite alcôve et nous joua des hymnes.

Elle parla de mon père avec une grande affection et exprima le regret de n'avoir pas connu ma mère. Après le déjeuner, le Roi nous fit visiter de fond en comble son immense palais, décoré et meublé dans le goût allemand si pesant du milieu

du siècle dernier. Il avait une belle galerie de tableaux, notamment un Rembrandt et de nombreuses toiles du Greco, et il collectionnait tous les livres qui traitent de la vie et des œuvres du grand artiste.

Le jardin était dans le même goût chargé que le Palais; il paraissait rempli de terrasses de marbre, de fontaines et de statues.

Le Roi m'emmena ensuite sur la terrasse où il m'entretint longuement de la situation européenne. A l'opposé de ce que j'avais entendu dire en Russie, il croyait que la guerre serait longue; il espérait que les horreurs en seraient épargnées à son pays et exprimait la crainte que le choc des grandes puissances ne fût grandement préjudiciable aux petites.

Il parla ensuite des jours passés, de la guerre de 1878 où la Roumanie avait joué un si grand rôle. Il fit aussi une vive peinture des difficultés intérieures et des luttes politiques auxquelles il avait dû faire face pendant son long règne. Tout ceci me rappelait l'amertume et les désillusions dont mon père avait souffert au cours de ses cinquante années de règne en Grèce.

La Reine avait organisé au Palais, pour le jour où nous devions quitter Sinaia, une soirée de cinématographe tout exprès pour les enfants. Les souverains de Roumanie adoraient le théâtre privé et il y avait au Palais une petite scène sur laquelle, autrefois, beaucoup de représentations d'amateurs avaient été données.

La Reine aimait à voir les enfants s'amuser et jouissait de leurs cris de joie et de leurs éclats de rire. Le Roi paraissait préoccupé de la situation. Il me prit à part pendant le spectacle pour me montrer les derniers télégrammes reçus au sujet de la bataille de Charleroi.

Il n'était pas difficile de voir où allaient ses sympathies; quant à moi, de cœur avec l'Entente, les mauvaises nouvelles me causaient une profonde angoisse.

Nous fîmes en chemin de fer et en automobile le voyage jusqu'à un petit village situé sur le Danube au point où les frontières de la Roumanie, de la Serbie et de la Bulgarie se touchent. Le Prince héritier et la Princesse, dont nous

avions été les hôtes charmés à Sinaia, nous accompagnèrent jusque-là.

Nous atteignîmes tard dans la soirée le but de notre voyage et comme nos gens n'étaient pas arrivés, nous dûmes accepter l'hospitalité d'un aimable bourgeois roumain qui nous offrit le gîte et le couvert.

Le lendemain matin le bateau qui devait nous transporter sur la rive serbe était en retard. Nos trois enfants s'agitaient.

La Princesse Royale s'assit entre eux et inventa sur-le-champ, sans marquer la moindre hésitation, des contes de fées qu'elle n'interrompit qu'à l'arrivée du bateau.

Une fois à bord, nous remontâmes pendant près d'une heure le courant du Danube. Nous débarquâmes enfin sur la rive de Serbie.

Là, nous prîmes un petit chemin de fer à voie étroite qui rejoint la grande ligne Belgrade-Nich. Le voyage ne fut rien moins qu'agréable. La chaleur était intolérable, nous n'avions pas d'eau, les enfants pleuraient.

Nouvelle étape de Nich à Salonique. Vingt-quatre heures après, nous étions au Pirée. Nous avions mis plus de quinze jours à effectuer notre voyage.

. . . . . .

Au début des hostilités, la Grèce avait décidé de rester neutre. M. Venizelos avait répondu à la Serbie que la Grèce n'avait pas à intervenir dans le conflit austro-serbe. Il déclara que la Grèce ne faisait en cela qu'adopter l'attitude de la Serbie elle-même, lors des récentes difficultés gréco-turques.

Quelques mois auparavant, en effet, la question des îles avait provoqué une forte tension dans les relations entre la Grèce et la Turquie.

Pressentie, la Serbie s'était récusée, sous le prétexte que l'alliance conclue était purement défensive, et que seule une attaque de la Bulgarie pourrait constituer un *casus fœderis*.

. . . . . .

A peine arrivé à Athènes, je m'empressai de voir le Roi à Tatoi, sa résidence d'été. Après lui avoir rendu compte de mon voyage, je lui demandai ce qu'il pensait de la situation.

Mon frère me répondit que l'Autriche, entrant dans nos vues, avait déclaré qu'elle ne traiterait pas la Grèce en ennemie, au cas d'un conflit gréco-bulgare. Mais l'attitude de l'Allemagne le remplissait d'indignation. Il me dit que l'Empereur l'avait vivement pressé de se ranger à ses côtés. « C'est extraordinaire! me dit mon frère. Est-ce qu'il me prend pour un Allemand? Et suppose-t-il que je sois lié envers lui le moins du monde, parce qu'il m'a donné un bâton de maréchal allemand? Je suis tout disposé à le lui rendre, ce bâton, s'il en est ainsi. Ne semble-t-il pas aussi qu'il perde toute notion de géographie? Si la Grèce s'avisait de prendre parti pour l'Allemagne, la flotte alliée l'aurait réduite en cendres vingt-quatre heures après! Quelle aberration! A-t-on jamais entendu parler d'une semblable prétention? Non. Nous sommes Grecs et les intérêts de la Grèce priment tout. Pour le moment, en tout état de cause, il faut que nous restions neutres. Quant à l'éventualité de nous joindre à l'Allemagne, c'est une impossibilité pour le présent et pour l'avenir. »

Ce ne fut qu'après la publication des documents officiels qu'on put savoir l'effet produit sur l'Empereur par la réponse du roi Constantin. Le Ministre de Grèce à Berlin la lui avait transmise.

Il n'est guère nécessaire de reproduire *in extenso* des textes connus de tout le monde. Cependant la note que l'Empereur écrivit de sa main sur la dépêche du roi Constantin mérite une attention toute particulière.

« Faire savoir à Athènes *que j'ai conclu une alliance avec la Turquie et la Bulgarie*, dans l'éventualité d'une guerre contre la Russie, et que je considérerai la Grèce comme mon ennemie si elle ne se joint pas à nous immédiatement. C'est ce que j'ai dit moi-même à Théotoky (le Ministre de Grèce à Berlin) en même temps que je lui donnais connaissance de notre pacte avec la Bulgarie et la Turquie[1]. »

Ainsi, dès le 2 août 1914, le roi Constantin savait qu'un traité liait la Bulgarie et la Turquie aux Puissances centrales.

A plusieurs reprises, le roi mit les représentants de l'Entente

1. N° 702. Télégr. 231. Athènes, 2 août 1914.

en garde et souligna la vanité de leurs négociations avec la Bulgarie et la Turquie.

Le 18 août 1914, M. Streit, ministre des Affaires étrangères, rapportait en Conseil de Cabinet une conversation privée qu'il avait eue avec le Ministre de Russie. Celui-ci lui avait dit, incidemment, qu'il se pourrait que la Grèce eût intérêt à aider la Serbie contre l'Autriche en lui envoyant d'importants renforts. M. Streit ajoutait qu'on se montrerait avisé en cherchant à savoir si le propos du Ministre de Russie devait ou non être considéré comme une ouverture de l'Entente, et, dans l'affirmative, quels avantages la Grèce retirerait de son éventuelle participation, à supposer que l'Entente fût victorieuse.

M. Venizelos, au contraire, déclara sans hésiter qu'il fallait accepter la proposition du Ministre de Russie sur-le-champ et que toute discussion à ce sujet était non seulement oiseuse, mais encore blessante pour l'Entente.

Quel intérêt n'y aurait-il pas à rapprocher cette attitude de M. Venizelos, — qui allait lancer sans conditions son pays dans la guerre, — de celle, combien plus prudente, plus habile et plus avisée d'autres belligérants qui pesèrent toutes les chances de défaites ou de succès avant de se jeter dans la mêlée!

Dès les premiers jours de la guerre, le Roi et son Conseil avaient la conviction que le conflit européen durerait plusieurs années. M. Venizelos croyait, quant à lui, que tout se terminerait en quelques semaines, ce qui explique son impatience à se joindre aux Alliés : il craignait de ne pas arriver à temps!

Cette divergence d'opinions, au sein du Cabinet, amena la démission de M. Streit, à la suite de laquelle M. Venizelos se hâta d'offrir à l'Entente l'adhésion sans conditions de la Grèce.

Le Roi contresigna, en insistant toutefois pour que l'armée grecque ne quittât pas le territoire national. C'était là une précaution indispensable : l'attitude ambiguë de la Bulgarie nous donnait les meilleures raisons de supposer que le roi Ferdinand préparait une revanche de la défaite subie pendant la seconde guerre balkanique.

Le Roi opposait tout le poids de sa sagesse à la légèreté de M. Venizelos : constater qu'il agissait ainsi pour des raisons purement objectives, ce n'est que lui rendre strictement justice. Il en fut, d'ailleurs, ainsi pendant toute la guerre.

Chaque fois qu'un problème se posait, M. Venizelos voulait lui donner immédiatement une solution, sans considérer l'avenir; il ne tenait compte que de sa propre opinion, et s'était arrogé le droit exclusif de gouverner, comme si tout le pouvoir s'incarnait en lui. Il déniait à quiconque le droit de penser et d'agir autrement qu'il ne le faisait lui-même. Quelqu'un lui faisait-il obstacle? Il mettait tout en œuvre pour l'écarter de son chemin, quels que fussent les moyens à employer.

Ainsi, au moment où les divergences d'opinions entre le Roi et son Président du Conseil s'accentuèrent au point qu'une séparation fut jugée inévitable, M. Venizelos laissa entendre que l'attachement du Roi à son impérial beau-frère et ses sympathies pour l'Allemagne expliquaient toutes ses indécisions.

Il savait bien que des affirmations de cette sorte, venant de lui, convaincraient les plus sceptiques et feraient ranger au nombre des ennemis de l'Entente le roi Constantin et tous ceux qui partageaient ses vues.

Qu'on se rappelle les conditions psychologiques dans lesquelles on vivait alors, la nervosité, l'anxiété grandissantes, la surexcitation des esprits. Les rumeurs les moins fondées s'accréditaient : on niait l'évidence, on admettait l'impossible. Il n'était que trop aisé, dans ces conditions, en insinuant que le Roi était germanophile, de le discréditer pour toujours. En outre, la reine Sophie était la sœur de l'empereur d'Allemagne; le roi Constantin avait reçu un bâton de feld-maréchal allemand; M. Streit était d'origine allemande; de nombreux officiers de l'État-Major général étaient passés par l'école de guerre de Berlin. C'était plus qu'il n'en fallait pour donner du poids aux bruits qu'on faisait courir : le Roi ne pouvait lutter contre tout ce qui l'accablait.

A partir du moment où la presse s'empara de cette arme redoutable, le Roi était condamné. Dès lors, lui et ses par-

tisans furent considérés comme des germanophiles et rien, jusqu'à présent, n'a pu ébranler cette conviction.

. . . . . .

En dépit des avertissements du roi Constantin, l'Entente continua ses vaines démarches pour s'assurer la neutralité de la Turquie et l'alliance de la Bulgarie. A la fin d'octobre 1914, la Turquie entrait en guerre aux côtés de l'Allemagne. Cette décision de l'Empire ottoman faisait s'évanouir l'un des rêves de l'Entente, qui redoubla d'énergie pour s'éviter une seconde déconvenue du côté des Bulgares.

On fit tout au monde pour se les concilier. On alla même jusqu'à demander à la Serbie et à la Grèce de faire aux Bulgares des concessions territoriales, concessions en échange desquelles la Serbie se serait vu octroyer une notable portion d'Albanie, tandis que la Grèce aurait pu espérer s'étendre en Asie Mineure.

Ces propositions, qui ne furent d'abord que des ballons d'essais, et que M. Venizelos qualifiait d'absurdes, furent renouvelées, officieusement cette fois, à la fin de janvier 1915.

Étendre la Grèce par delà la mer Égée jusqu'au cœur de l'Asie Mineure, attacher son nom à la réalisation de ce plan impérialiste, c'était un rêve qui satisfaisait la nature impulsive de M. Venizelos, son esprit aventureux et son ambition.

Il donna corps à ses méditations en deux longues lettres au Roi. Il ne s'agissait de rien de moins dans ces documents que de céder volontairement Cavalla à la Bulgarie! Certain d'exprimer à la fois le sentiment de son peuple et celui de ses soldats, le Roi se montra résolument hostile à toute concession territoriale à la Bulgarie.

Quand je lui demandai ce qu'il pensait du plan de M. Venizelos, il me répondit : « Es-tu aveugle? Mais ne vois-tu donc pas où cela nous mènerait? Comment pourrions-nous sacrifier volontairement Cavalla qui nous a coûté tant d'existences, il y a deux ans? Comment pourrions-nous abandonner ce port que nous avons gagné à la pointe de l'épée et où nous nous sommes depuis solidement maintenus?

« Restituer aujourd'hui volontairement notre conquête, ce serait nier rétrospectivement le bien fondé de nos revendications, que motivaient des considérations historiques et

ethniques. Et tout cela pour de vagues promesses en Asie Mineure! Songe un peu à ce que l'occupation, la défense et l'administration d'un vaste territoire en Turquie demanderaient de soldats, de marins et d'argent! Et puis, il y a autre chose : quand et comment partirions-nous à la conquête de ces terres turques, peuplées en majorité par des Turcs? Est-ce que tu crois que les Alliés ont des troupes à consacrer à cette expédition, uniquement pour nous faire plaisir?

— Peut-être, — dis-je, — pourront-ils nous aider, la guerre terminée?

— Voyons! — poursuivit mon frère, — tout le monde sera dans un tel état d'épuisement qu'il ne pourra être question d'entreprendre une nouvelle campagne à notre profit. Ce serait pure folie de notre part d'aller en Asie Mineure où, d'ailleurs, notre présence gênerait les grandes puissances elle-mêmes. N'oublie pas non plus le sort terrible auquel seraient exposées nos pacifiques populations grecques en Asie Mineure si nous allions exciter contre elles la haine des Turcs. Quant aux Bulgares, crois-tu qu'ils se contenteraient de Cavalla? Ils veulent bien autre chose! Ah! si la Roumanie nous aidait à tenir la Bulgarie en respect, les choses se présenteraient autrement. Mais la Roumanie a été pressentie et nous ne pouvons compter sur elle. Si nous envoyions notre armée en Serbie, la Bulgarie tomberait immédiatement sur notre flanc droit, nous couperait de notre base de Salonique et nous ne ferions que consommer notre ruine en même temps que celle de la Serbie, car il serait impossible à l'Entente de nous porter secours.

» Quant aux lettres de M. Venizelos, le moins que j'en puisse dire c'est qu'elles dénotent une brillante imagination sans valeur pratique. »

La suite des événements et la campagne d'Asie Mineure, à laquelle M. Venizelos poussa de toutes ses forces dès qu'il eut réussi à faire chasser de Grèce le roi Constantin, ne firent que vérifier ces paroles prophétiques de mon frère. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'elles exprimaient les sentiments d'un vrai Grec auquel la prospérité de son pays tenait à cœur.

Rappelé en Grèce par le plébiscite de 1920, le roi Constantin dut faire face à la situation très difficile que M. Venizelos nous avait créée en Asie Mineure. C'était en vain que, quatre ans auparavant, mon frère avait essayé d'opposer sa science militaire et le poids de son autorité à l'impulsivité de son premier ministre.

. . . . . .

Quelques mots des Dardanelles. L'attaque navale anglaise du 19 février avait échoué. Le roi Constantin n'en avait pas été surpris : les forts avancés des Dardanelles avaient en effet été soumis à un bombardement dès le 3 novembre.

Les Turcs — et surtout les Allemands — se trouvaient ainsi suffisamment avertis qu'on ne s'en tiendrait pas là. Le général Liman von Sanders et Mustapha Kemal prirent en hâte leurs précautions.

L'échec des Dardanelles convainquit l'Angleterre que l'opération ne pourrait être menée à bien sans un grand déploiement de forces. Mais on manquait de troupes. Il fallait plus que jamais s'assurer le concours de la Grèce et de la Bulgarie. Malgré les nombreuses preuves de duplicité que la Bulgarie avait déjà données (ne venait-elle pas d'obtenir un prêt de l'Allemagne?) les Alliés espéraient toujours la gagner à leur cause... M. Venizelos, voulant devancer les Bulgares, — et bien que la Grèce n'eût pas été formellement priée de prendre part à l'opération, — offrit spontanément aux Alliés l'aide de trois de nos divisions. Le Roi ne pouvait approuver ce qui était si diamétralement opposé à ses convictions. Ici encore, je tiens à rapporter les propos mêmes du Roi, tels que je les ai notés alors dans mon journal.

« Le plan de M. Venizelos est incontestablement séduisant et il agit sur moi autant et plus que sur n'importe quel Grec sincère. Je serais favorable à l'expédition, n'était ma conviction absolue qu'elle n'est pas réalisable. Le but que poursuivent les Alliés aux Dardanelles est d'atteindre Constantinople. Les détroits ne pourront jamais être forcés par une flotte isolée. Il faut une attaque simultanée sur terre et sur mer. Seule une puissante armée peut mener à bien une pareille tâche. »

Mon frère était persuadé qu'il n'y avait que deux plans

qui eussent quelque chance de succès. « Il fallait, disait-il, chercher un point de débarquement, soit assez haut dans le golfe de Saros, soit sur la côte d'Asie, en face de l'île de Tenedos. Voici le meilleur emplacement, ajoutait-il en désignant le golfe de Saros, pour en faire une base stratégique, pendant que la flotte détournerait l'attention de l'ennemi en feignant d'attaquer plus bas sur la côte et en bombardant les forts avancés des Dardanelles. Je concentrerais ensuite une puissante armée pour protéger mon flanc droit contre une attaque possible de la presqu'île de Gallipoli et je m'en irais tout droit à Constantinople avec le reste de mes troupes.

— Et la Bulgarie?

— J'allais y venir. La Bulgarie a toujours été la pierre d'achoppement et personne ne veut me croire quand j'affirme qu'elle a partie liée avec l'Allemagne. Elle n'attend que l'occasion favorable pour lever le masque. C'est la farce turque qui recommence. Monsieur Venizelos veut que nous envoyions trois divisions aux Alliés, mais il oublie que les Bulgares en profiteraient pour tomber sur notre flanc gauche et attaquer Salonique. Et je te demande un peu de quel secours quinze ou vingt mille hommes peuvent bien être pour les Alliés!

» Monsieur Venizelos a des vues si vastes qu'il se dispose à négliger ces questions « secondaires ». Il est trop optimiste et trop convaincu que l'Entente nous assurera la neutralité de la Bulgarie. Or, les Bulgares ne semblent guère émus par toutes les promesses que leur font les Alliés.

» Mais revenons aux Dardanelles. Si l'attaque échoue — et c'est ma conviction — quel sera le sort de nos trois divisions? Elles seront complètement anéanties, et il nous faudra en envoyer d'autres et d'autres encore jusqu'à épuisement de nos forces. Voilà ce qui ne doit pas arriver.

» Qu'on adopte mon plan stratégique : les Alliés concentrent *ici* leurs forces — il désignait le fond du golfe de Saros — nous venons à eux avec toute notre armée, l'Entente envoie ensuite un ultimatum à la Bulgarie et lui demande à brûle-pourpoint : » Acceptez-vous ou refusez-vous d'être » des nôtres? « Accepte-t-elle? Très bien, son armée marche avec la nôtre sur Constantinople. Si elle refuse, c'est contre

elle que nous marchons d'abord, nous nous occupons des Turcs ensuite. Voilà comment il faut procéder », s'écria-t-il et il me semble encore entendre le bruit de son poing sur la table.

Il s'arrêta un moment, puis ajouta : « Personne n'a le droit de me blâmer, si je me refuse à aider les Alliés tant que ce n'est pas l'intérêt de mon pays. Cela ne m'a pas empêché — et l'amiral Mark Kerr pourra te le dire — de fournir à l'amirauté britannique, qui le demandait, le plan complet d'attaque des Dardanelles dressé par notre État-Major. »

Néanmoins, M. Venizelos resta sur ses positions et s'empressa d'offrir à l'Entente toute la flotte et une division grecques. Entre temps, après examen d'un memorandum de l'État-Major général grec qui le confirmait dans ses craintes patriotiques, le Roi décidait de repousser les suggestions de son Premier Ministre. M. Venizelos donna sa démission.

Ce fut le successeur de M. Venizelos qui reçut la réponse des Alliés. L'Angleterre répondait évasivement; la France voulait utiliser l'armée grecque en quelque lieu que ce fût, selon les exigences de la situation générale; quant à la Russie, elle s'opposait, comme elle l'avait toujours fait, à ce que la Grèce participât à la prise éventuelle de Constantinople.

Le Ministre de Russie à Athènes s'était déjà donné beaucoup de mal pour détourner la Grèce de cette politique.

Avant même de remettre sa démission, M. Venizelos savait donc que la Russie était bien résolue à écarter la Grèce, aussi son insistance à prêcher la participation fut-elle d'autant plus sévèrement critiquée qu'elle n'aurait eu d'autre résultat que cette humiliation nationale.

Pendant quatre siècles, Constantinople avait été pour les Grecs le centre légendaire autour duquel s'étaient formées leurs plus glorieuses traditions. Depuis 1453, les aspirations nationales n'avaient pas connu d'autre but. On comprend l'amère déception de ce peuple quand il s'entendait dire que les destinées de Constantinople allaient désormais se régler sans lui!

Sans doute, ce n'étaient là que des rêves, mais les rêves n'ont-ils pas souvent plus de réalité que la réalité même?

Aussi ce peuple éprouva-t-il de la reconnaissance pour son Roi qui avait voulu lui épargner une humiliation aussi cruelle qu'inutile.

Le résultat désastreux de l'expédition de Gallipoli, le terrible sacrifice de vies humaines qu'elle coûta à l'Angleterre sont autant de preuves de la sagesse prévoyante du roi Constantin.

Les successeurs de M. Venizelos firent à l'Entente des propositions répétées de coopération : elles furent toutes repoussées. La Grèce s'était bornée pourtant à poser les conditions suivantes : jusqu'à la signature de la paix, les Alliés lui garantiraient l'intégrité de son territoire et s'engageraient à respecter ladite intégrité dans le traité à intervenir. Il lui fut répondu qu'elle devait faire des offres sans conditions.

En réalité, le refus de l'Entente était motivé par la conviction — œuvre de M. Venizelos lui-même — que de tous les hommes d'État grecs, M. Venizelos était le seul digne de confiance.

Quant au refus du Roi d'entrer dans la guerre, il fut interprété comme une preuve de son attachement au Kaiser. Si, au contraire, le Roi avait fait aux Alliés une offre de coopération, on aurait prétendu qu'il voulait, comme on dit, couper à M. Venizelos l'herbe sous le pied.

La place me manque ici pour m'étendre sur tous les détails d'une situation politique compliquée qui s'acheva par l'exil du roi Constantin et de ses frères.

Je suis persuadé que les quelques faits avancés suffiront à prouver que le roi Constantin n'était pas le traître germanophile qu'on a voulu représenter.

Personne, au contraire, n'eut jamais pour son pays plus d'attachement désintéressé.

Qu'aurait-il gagné, après tout, pour lui-même ou pour son pays, à mener une politique anti-alliée quelle qu'elle fût? Dans quel but aurait-il essayé de ternir la gloire que son peuple lui devait?

A présent que, grâce au recul du passé, les événements peuvent être ramenés à leurs proportions exactes, il paraît invraisemblable que l'Europe ait pu croire un homme de la

trempe du roi Constantin, et patriote comme il l'était, capable de sacrifier les intérêts de son pays à sa paix domestique.

Maintenant que la paix a redonné à nos jugements leur sérénité, il nous semble inconcevable que certaines allégations aient pu être admises. Il fut un temps cependant où l'on colportait — et où tout le monde croyait — que le refus du Roi d'entrer dans la guerre aux côtés de l'Allemagne lui avait valu un coup de couteau de sa femme! La vérité — à laquelle personne ne veut croire — est toute simple : le Roi, atteint d'une grave pleurésie qui le mit à deux doigts de la mort, dut subir l'ablation de deux côtes. La Reine le soigna de ses propres mains avec le dévoûment le plus tendre.

***

M. Venizelos, contraint de donner sa démission au moment le moins opportun pour ses ambitions en fut exaspéré et redoubla d'efforts pour jeter un discrédit complet sur son souverain et ses propres ennemis politiques.

La campagne de calomnies trouva un terrain favorable chez les Alliés. En effet, ceux-ci, persuadés qu'ils ne pouvaient compter pour amener la Grèce à se joindre à eux que sur l'homme d'État qui se disait leur ami, accueillait tout ce qui paraissait les rapprocher du but. Le poison qu'on leur distillait agissait déjà et les tendances germanophiles du Roi ne se discutaient plus.

On représentait comme des ennemis de l'Entente tous ceux qui ne se proclamaient pas libéraux ou partisans de M. Venizelos. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les représentants officiels accrédités à Athènes fussent au mieux avec le chef des Libéraux : eux aussi croyaient avoir en lui le champion de leur cause. Qu'il fût ou non en exercice, seul M. Venizelos avait toute leur confiance et c'est son avis qu'ils prenaient avant de consulter le ministre en fonctions.

De nombreux témoins sans parti pris qui se trouvaient en Grèce pendant ces années tragiques ont dit et écrit que la grande majorité du peuple grec était avec le Roi contre la guerre et que, par suite, M. Venizelos préconisant l'intervention ne représentait en réalité qu'une faible minorité.

Cependant M. Venizelos avait persuadé aux Alliés que toute la nation le suivrait pourvu qu'il fût ministre et que nul autre que lui n'obtiendrait cette unanimité.

De là à conclure que le seul obstacle à la réalisation de ce plan était le Roi, il n'y avait qu'un pas.

Le régime d'oppression auquel on soumit la Grèce, le blocus aux désastreuses conséquences pour les enfants et les vieillards, le contrôle humiliant des chemins de fer, des postes et télégraphes, la sévère censure alliée et surtout l'abominable police secrète franco-britannique qu'on recrutait dans les pires bas-fonds orientaux, tout était calculé pour exaspérer le peuple grec et le faire plier. En même temps on s'efforçait de détourner sur le Roi sa colère. Ce qui faisait plus tragique cette politique d'oppression c'est qu'elle était en grande partie l'œuvre de ceux-là mêmes pour qui la soumission des Grecs offrait le plus d'intérêt. Toutefois, on n'obtint pas tout ce qu'on en attendait. Bien au contraire, les liens se resserrèrent entre le Roi et ses sujets.

On inventa une autre infamie, bien choisie pour blesser le Roi au vif, et à laquelle malheureusement les Alliés attachèrent foi : le Roi avait l'intention d'attaquer par derrière le général Sarrail. C'était là une calomnie dénuée de tout fondement. Le Roi démontra à plusieurs reprises à Lord Kitchener, à M. Denys Cochin et aux ministres étrangers que cette trahison aurait été non seulement déshonorante mais encore absurde. Il tombe sous le sens qu'un acte de cette sorte aurait appelé comme sanction immédiate le bombardement de tous les ports grecs et la famine en moins de quinze jours. La calomnie fut pourtant admise comme vérité d'évangile.

En dernier lieu, le chef du Parti libéral — qui n'en était pas à son coup d'essai dans cet ordre d'idées — fomenta à Salonique une sédition qui gagna tout le territoire grec occupé par les Alliés.

Cela même s'étant révélé insuffisant pour exaspérer le peuple contre son Roi, les Alliés mirent la main sur la flotte grecque. On exigea, peu de temps après, la concentration de l'armée grecque et de tout le matériel de guerre dans le Péloponèse pour y être soumis au contrôle étranger.

Ayant satisfait à toutes les exigences, le roi Constantin se trouva absolument privé de moyens de défense.

En fait, il était prisonnier des Alliés et à leur merci.

Il ne restait plus qu'à se débarrasser proprement de la personne même du souverain. M. Jonnart, Haut-Commissaire, fut envoyé en Grèce avec pleins pouvoirs pour imposer l'abdication. On menaça de bombarder Athènes si l'ordre ne recevait pas immédiatement son exécution. Et le Roi, ne voulant à aucun prix exposer sa capitale à un pareil danger, résolut de partir. Les Puissances étant convaincues que le Prince héritier (le roi Georges II) était, lui aussi, germanophile, le Roi désigna pour son successeur son second fils Alexandre.

Ce départ est un des événements les plus tragiques de nos destinées et l'un de ceux dont je ne puis encore aujourd'hui parler sans que m'étreigne l'émotion la plus vive.

Qu'on me permette de reproduire, sans plus, ce que je notai dans mon journal à cette date : « ... Dès que l'ultimatum des Puissances et l'acceptation du Roi furent connus, confirmant les pressentiments les plus noirs, la foule venant de toutes les directions se précipita vers le Palais. Le désarroi et la crainte se lisaient sur tous les visages et bientôt la décision d'empêcher le départ du Roi fut prise. Toutes les cloches se mirent à sonner le glas et la ville fut plongée dans le désespoir. L'accès du Palais, gardé de toutes parts, fut interdit à tout le monde et les gardes de corps du Roi — ses fidèles evzoni — reçurent l'ordre de fermer toutes les grilles. La foule, massée au dehors, empêchait énergiquement, presque brutalement, qui que ce fût de sortir du Palais.

Ces circonstances sont à peu près celles du printemps de 1915, quand, nuit et jour, sans arrêt, les gens venaient à la porte du Palais lire les bulletins de santé du Roi.

Tableau identique et combien différent! Deux ans auparavant, les groupes anxieux qui stationnaient, manifestaient leur angoisse par un silence religieux. Aujourd'hui, c'est un bourdonnement incessant de voix irritées, surexcitées. Des clameurs, par instants, s'élèvent : « Vous ne devez pas nous abandonner; nous voulons notre Roi. »

Des ministres, des hommes politiques influents, de vieux

officiers tentèrent à plusieurs reprises de calmer l'agitation de la foule : leurs voix furent étouffées sous les protestations.

Le hall et les galeries du rez-de-chaussée s'emplissaient rapidement : des hommes venaient au Roi pour l'assurer de leur dévouement et lui crier leur indignation contre l'iniquité dont il souffrait en même temps que la nation.

De nombreuses députations des divers corps de métiers demandaient à être mises en présence du Roi pour le supplier de rapporter sa décision, de ne pas partir.

Le Roi reçut tout le monde, recommanda le calme, pria qu'on ne lui rendît pas son devoir trop difficile; il expliqua qu'il se sacrifiait à une nécessité supérieure, qu'il le faisait de grand cœur pour éviter à son pays les pires souffrances et il adjura tous ceux qui étaient présents de s'abstenir d'actes qui rendraient tous ses efforts inutiles et feraient fondre sur la Grèce les maux mêmes qu'il tâchait d'écarter.

Le Roi reçut aussi une délégation militaire. Il dit à ces officiers, à ces hommes que par deux fois il avait menés à la victoire, qu'il attendait d'eux plus de discipline et d'obéissance que jamais. A tous ceux qui vinrent, le Roi répéta les mêmes paroles, en faisant appel à leur dévouement à sa personne et à leur patriotisme. Chacun portait la main du Roi à ses lèvres et quittait le Palais; mais tous les yeux étaient pleins de larmes et des sanglots d'enfant secouaient mainte poitrine.

Ailleurs, on assiégeait les ministères, insistant pour voir le Premier Ministre. On espérait encore amener par son influence le Roi à changer de décision.

Un des journaux les plus importants fit une édition spéciale avec un article de M. Zaïmis exposant comment on en était venu là. Au nom du Roi, il priait le peuple de supporter ses épreuves avec courage et résignation. Il affirmait qu'il ne s'agissait que d'une abdication temporaire, puisque aux termes mêmes de la déclaration de M. Jonnart, le peuple grec aurait le droit de rappeler son Roi à la fin de la guerre.

Tout mouvement actuel, toute opposition aux volontés de l'Entente entraînerait purement et simplement la chute de la dynastie et la proclamation de la République sous

la Présidence de M. Venizelos. En s'abstenant, au contraire, de tout désordre, le peuple éviterait le bombardement d'Athènes et l'occupation étrangère. Seule l'attitude raisonnable du peuple grec et sa soumission sauveraient la dynastie, et ce, pour le plus grand bien du pays; le Royaume recouvrerait son unité et le Gouvernement Provisoire de Salonique serait dissous.

Ces exhortations furent vaines. Au lieu de diminuer, la fièvre populaire augmenta durant cette mémorable nuit.

Au delà des grilles, les groupes compacts ne relâchaient pas un instant leur surveillance et la méfiance croissait à mesure que les heures s'écoulaient : il fut impossible à un automobile aux armes du Roi d'approcher des grilles, tant la crainte était grande que le Souverain lui-même ne réussît à s'échapper. Deux tentatives du Roi et de la Reine pour quitter le Palais furent déjouées.

Pendant plus de vingt-quatre heures, nous fûmes littéralement bloqués dans le Palais. Tous les membres de la famille royale entourèrent le Roi et la Reine pendant cette fameuse nuit. Il n'était pas question, bien entendu, de se mettre au lit, puisqu'il fallait se tenir prêts à partir à tout moment. Pendant ces longues heures, nous arpentions en silence les galeries, tout préoccupés de la tragédie qui se jouait et nous efforçant de deviner l'avenir. Le roi, prisonnier dans son propre Palais! Quelle situation émouvante! Et quels étaient ses geôliers? Non des gardiens sévères et rébarbatifs, mais ses propres sujets, tremblants à l'idée de son départ qui lui faisaient de leurs corps un rempart protecteur.

Qui n'a éprouvé combien la douleur morale est plus difficile à supporter que la douleur physique? Elle vous met les nerfs à vif et ne vous laisse pas un instant de répit. Nous étions tous dans cet état, cette nuit-là, et personne ne ferma l'œil pendant ces heures terribles.

Vers 2 heures du matin, dans l'espoir de trouver un coin tranquille où me réfugier, j'entrai dans l'appartement de mon neveu. Cette pièce se trouvait dans l'aile sud du Palais et dominait le jardin privé du Roi. Ce jardin était la création personnelle du Roi et de la Reine et une de leurs grandes joies. Le Roi y passait tout le temps qu'il pouvait dérober au

travail. La nuit était chaude et magnifique et, par les fenêtres grandes ouvertes, le parfum d'un jasmin grimpant montait avec celui des roses et des fleurs d'oranger et emplissait la pièce...

Dehors, au delà des grilles, les gens continuaient à faire le guet; leurs voix bourdonnaient sans arrêt, tantôt graves, tantôt plus aiguës et comme indignées; on aurait dit le bruit lointain du tonnerre.

Ainsi s'écoulèrent ces heures tragiques. Le mardi matin, 12 juin, à 6 heures, ma femme et moi, mon frère André et sa femme, nous décidâmes de faire une tentative pour quitter le Palais et regagner nos demeures respectives. Nous essayâmes de franchir les grilles de derrière, espérant ainsi ne pas attirer l'attention. Ce fut en vain : à peine avions-nous essayé de nous faufiler qu'une foule surexcitée nous entourait et nous empêchait de poursuivre. « En arrière, criait-on, nous ne vous laisserons pas passer. » Je tentai d'expliquer que nous avions passé une nuit blanche et désirions rentrer chez nous pour prendre un bain et nous changer. « Vous n'avez qu'à prendre votre bain ici, » me répliqua-t-on, « nous ne vous laisserons pas passer. » Il valait mieux ne pas discuter. Nous rebroussâmes chemin.

Vers dix heures environ, une édition spéciale du *Journal Officiel* publia la proclamation suivante du Roi :

Contraint par la nécessité et conscient de mon devoir envers la Grèce, je quitte mon pays bien-aimé avec le prince héritier en laissant pour successeur mon fils Alexandre. Même éloignés de la Grèce, la Reine et moi garderons toujours pour le peuple grec le même attachement. Je vous prie tous d'accepter avec sérénité la décision prise et d'espérer en Dieu dont j'appelle la bénédiction sur vos têtes. Et pour que ce sacrifice fait à mon pays ne soit pas vain, je vous adjure tous pour l'amour de Dieu, de votre pays et de votre Roi de ne causer aucun trouble et de vous incliner. Le moindre désordre, quand même un noble sentiment en serait la cause, peut amener les pires désastres. La Reine et moi éprouvons un grand réconfort de l'affection et du dévouement que vous nous avez toujours témoignés dans la bonne et la mauvaise fortune. Dieu protège la Grèce.

CONSTANTIN ROI

Le message royal, tiré à mille exemplaires, fut affiché à tous les coins de rues et distribué. Tous le lisaient, mais, bien que profondément touchés par les paroles du Roi, la plupart des Athéniens persistaient à ne pas croire que ce fût là un message d'adieu.

Les magasins restèrent fermés et les cloches se remirent à sonner le glas. La foule, plus dense encore que la veille, se mit en marche vers le Palais. On voyait que tous ces gens pénétrés de chagrin étaient tout de même décidés à défendre leur Roi contre le monde entier.

M. Jonnart, à bord de la *Justice*, était au courant de ce qui se passait et commençait à se sentir mal à l'aise.

Il fallait agir pour rappeler aux Grecs que leurs manifestations de sentimentalité ne pouvaient dépasser les bornes et que les troupes internationales étaient à portée de la capitale. Il adressa une lettre officielle à M. Zaimis — lettre reproduite par la presse athénienne — par laquelle il informait le Premier Ministre qu'étant données les conditions défavorables de la vie à bord, il s'était vu obliger d'autoriser les troupes placées sous ses ordres à prendre leurs quartiers au Pirée.

« J'espère que, de la sorte, nos troupes mieux installées pour passer la nuit et réparer leurs forces, seront en état de repartir demain pour la Macédoine et d'y combattre les ennemis héréditaires de la Grèce, les Turcs et les Bulgares. Aujourd'hui, à la suite des déclarations que vous avez bien voulu me communiquer, nos soldats seront heureux de fraterniser avec la population grecque. Et quand ils seront retournés dans leurs tranchées avec la conviction d'avoir pacifiquement contribué à assurer l'unité de la Grèce, ils garderont, j'en suis sûr, le meilleur souvenir de leur court séjour sur le sol de l'Attique. »

Le débarquement des troupes étrangères commença à midi.

Pour donner plus de solennité à son abdication, le Roi décida que son fils Alexandre prêterait en même temps serment de respecter la Constitution.

La cérémonie eut lieu sur-le-champ, mais sans rien de la pompe habituelle.

L'archevêque métropolitain d'Athènes qui aurait dû y assister ne put fendre la foule qui gardait le Palais et arriver jusqu'à nous. Il fut, en conséquence, remplacé dans ses fonctions par un prêtre qu'on avait été quérir en hâte dans le voisinage.

La triste cérémonie se déroula en présence de quelques témoins, le Premier Ministre, quelques-uns de ses collègues, mon frère André, moi-même. Alexandre, profondément affligé, retenait ses larmes à grand'peine et il exprima à plusieurs reprises la crainte de ployer sous le fardeau dont on accablait si brusquement ses épaules.

Le nouveau Roi fit une proclamation au peuple pour lui annoncer l'événement.

On espérait, par ces deux messages royaux, calmer l'agitation populaire qui prenait un caractère menaçant. Un grand journal publia en même temps un compte rendu, de caractère officiel dont le texte avait été approuvé par le Gouvernement et M. Jonnart. Voici ce texte :

Aujourd'hui à midi, après la prestation de serment du roi Alexandre, M. Jonnart à fait savoir au gouvernement grec par un envoyé spécial que ses représentants pouvaient être immédiatement dirigés sur Salonique, le Gouvernement Provisoire étant désormais dissous. On sait également que M. Venizelos ne viendra pas à Athènes et que les Puissances Alliées n'ont pas l'intention de lui confier de fonction. La Grèce n'est en aucune façon tenue d'adopter la politique de M. Venizelos et peut rester neutre... On espère qu'aujourd'hui même, par décret royal, une amnistie générale sera accordée pour tous les excès commis dans les deux camps... Les représailles ne seront pas tolérées.

Ce *communiqué* avait un double but : montrer au peuple que l'abdication du roi Constantin était un fait accompli et le rassurer quant aux suites d'un changement de régime.

Quand le peuple comprit enfin que toute résistance était vaine, il se prit à désespérer et son indignation se mua en passive résignation. Il n'eut pas la moindre illusion quant aux promesses de M. Jonnart : sa naïveté n'allait pas jusqu'à ne pas comprendre que le départ du Roi pût avoir d'autre signification que le retour au pouvoir de M. Venizelos et l'entrée en guerre immédiate de la Grèce.

Déjà M. Jonnart se montrait : nous apprîmes à 2 heures

de l'après-midi que ses troupes avançaient dans la direction d'Athènes.

Le Haut-Commissaire, après avoir admis que le départ du Roi fût retardé jusqu'à ce qu'un croiseur britannique pût être mis à sa disposition pour l'emmener en Italie, notifia brusquement à M. Zaimis que la présence du Roi à Athènes pouvait constituer un sérieux danger. Il exigeait, en conséquence, son départ immédiat, faute de quoi il se verrait obligé de recourir à la force.

Il fallait donc, à tout prix, faire une dernière tentative pour briser la vivante barrière. Nous réussîmes cette fois grâce au stratagème que voici : de nombreux membres de la garde et de la maison du Roi reçurent l'ordre de gagner le portail de derrière et de répandre le bruit qu'ils préparaient les voies pour le passage du souverain.

Abusée par cette ruse, la foule courut dans la direction indiquée, tandis que, de notre côté entourant le Roi et la Reine, nous nous précipitions dehors par le devant du Palais, et la grille particulière du Jardin. Le plan fut bien près d'échouer : la foule qui se trouvait de ce côté, s'étant aperçue qu'on la jouait, essaya de nous barrer le passage.

Une bagarre en règle s'ensuivit, au cours de laquelle nous fûmes tous quelque peu malmenés, les dames surtout. Nous serrant étroitement les uns contre les autres et au milieu des larmes et des protestations, nous dûmes littéralement nous battre pour arriver jusqu'à la grille. Des gens se jetaient par terre à nos pieds pendant que d'autres s'accrochaient à nos bras et à nos vêtements. « Je vous en prie, suppliait le Roi, laissez-moi passer, c'est pour votre bien... Laissez-moi faire mon devoir. » Je vis un homme sortir un revolver de sa poche et tenter de se suicider; un garde l'en empêcha à temps. La grille franchie, nous traversâmes rapidement le jardin. Les lamentations de la foule nous poursuivirent longtemps. Coïncidence curieuse : à ce moment précis, et pendant quelques instants seulement, la pluie se mit à tomber à larges gouttes.

Les autos royales nous attendaient un peu plus loin. Le Roi, la Reine et leurs enfants montèrent en voiture et s'éloignèrent. Ils purent, en évitant les encombrements du centre,

traverser rapidement la ville et arrivèrent sains et saufs à Tatoï, vers cinq heures.

Après le départ du Roi, la foule se sépara lentement. A quoi bon lutter contre le destin? Silencieux et tristes, pleins de chagrin, ils rentrèrent chez eux.

Tous les théâtres et lieux de plaisir demeurèrent fermés encore cette nuit-là.

Le Roi demeura tout le jour suivant à Tatoï. Dès l'aube, hommes et femmes de toutes classes se pressèrent vers la résidence d'été pour faire leurs adieux au Roi et à la Reine. Il en venait en auto, en voiture, à cheval, à pied. Le roi eut un mot aimable pour chacun et s'efforça d'inspirer le courage par sa résignation. Pas un mot de colère ni de rancune ne passa ses lèvres. A un groupe d'officiers qui lui disaient qu'ils auraient volontiers donné leur vie pour le défendre, il répondit : « C'est à votre patrie que votre vie appartient et non à moi; je m'en voudrais qu'une goutte de sang grec ait été répandue pour moi. Puisque ma présence en Grèce portait ombrage aux Puissances Alliées, mon devoir était de partir; le vôtre est de servir votre pays. Mon cœur saigne à la pensée de vous quitter, vous et mon pays, mais il faut que vous sachiez tous bien qu'en m'inclinant, je rends un suprême service à ce pays que j'aime tant et dont je me suis toujours efforcé de servir les intérêts. »

Le Roi reçut également un grand nombre d'adresses officielles émanants de groupements d'avocats, de médecins, etc.

Tous protestaient de leur dévouement et espéraient en un prochain retour du Roi.

Tard dans l'après-midi, nous nous fîmes conduire à Paleocastro, petite colline que couronnent des pins et des cyprès et où notre père repose en paix; le Roi demanda à être laissé seul avec les siens pour la dernière fois.

Nous étions là, groupe triste et silencieux, entourant cette simple tombe et jamais nos prières ne furent plus ferventes.

Pendant ce temps, on faisait de rapides préparatifs pour le départ du Roi.

Des quelques vaisseaux légers qui avaient échappé à la mainmise sur notre flotte, le *Sphactéria*, petit vapeur dont mon père se servait comme yacht autrefois, était le seul

utilisable. Encore dut-on le réparer pour le départ des souverains.

Après une mise en état sommaire, le yacht fut envoyé à Oropos, un petit village sur le golfe d'Eubée qu'on avait désigné comme point d'embarquement. (Il ne devait pas attirer l'attention étant donné son éloignement d'Athènes.)

Le yacht arriva à Oropos dans la nuit du mercredi au jeudi (13-14 juin).

M. Jonnart, à qui il suffisait d'avoir éloigné les souverains d'Athènes, leur avait d'abord laissé le loisir d'organiser à leur gré, le jeudi, leur départ d'Oropos.

Sans doute le pèlerinage de Tatoï l'avait-il inquiété, car il demandait maintenant au couple royal de quitter Oropos dès l'arrivée du *Sphactéria*, c'est-à-dire à deux heures du matin.

Le Gouvernement représenta à M. Jonnart que le voyage de nuit de Tatoï à Oropos était assez difficile en raison de l'état des routes et, en particulier, en considération de la santé assez délicate du plus jeune des enfants du Roi la petite Catherine âgée de quatre ans.

Nous quittâmes donc tous Tatoï le jeudi avant huit heures.

Dès l'aube, la route d'Athènes à Oropos était littéralement couverte de véhicules de toutes sortes transportant des habitants de la capitale et de tous les villages voisins au point où le Roi devait s'embarquer. On remarquait le Premier Ministre et ses collègues et de nombreuses personnalités politiques, des officiers de tous rangs et de toutes armes, des hauts fonctionnaires, des dames et de nombreux paysans avec leur famille.

Oropos est un petit village au bord de la mer. Il n'a qu'une petite rade de cinquante pieds de long qui abrite les bateaux pêcheurs. Quand nous y arrivâmes, la rue principale du village et la grève qui s'étend devant l'embarcadère étaient noires de monde. La jetée était ornée de fleurs et de chaque côté se tenaient les petites filles de l'orphelinat. Dès que le Roi et la Reine descendirent de voiture, la foule les entoura. Tous voulaient serrer leurs mains ou au moins les toucher pour la dernière fois. Ils barraient le passage et ce ne fut que pas à pas et très difficilement que nous pûmes avancer vers la jetée.

Plus le Roi et la Reine approchaient du bateau, plus la frénésie des manifestants se déchaînait : ils essayaient de les retenir de force. Beaucoup avaient sauté dans l'eau et s'accrochaient solidement au bateau. Le Roi et la Reine, après avoir encore serré quelques mains à droite et à gauche, descendirent dans le bateau; nous eûmes toutes les peines du monde à les suivre.

Au milieu des lamentations qui déchiraient l'air, le bateau se mit lentement en mouvement, tandis que des gens tombaient à genoux et tendaient les mains vers les souverains.

Cela fendait le cœur et le Roi donna l'ordre de s'éloigner. Nous ne prolongeâmes pas notre présence à bord. Puis la famille royale prit congé des officiers et se réunit sur le pont. Le dur moment de la séparation était arrivé et nous avions hâte de mettre un terme à cette épreuve...

Retour vers Athènes, dans nos voitures. Parvenus au sommet de la colline qui domine la mer, nous pûmes apercevoir une dernière fois, dans un éclair, les fumées du *Sphactéria* qui faisait route vers l'Italie.

PRINCE NICOLAS DE GRÈCE

(Traduction Coen.)

(La fin dans le prochain numéro.)

MARIETTE

Les deux lieutenants étaient entrés dans la salle qui servait de bar à l'escadrille de Der-Es-Zor. Grelot s'arrêta comme fasciné devant la fresque peinte à vif sur le mur crépi à la chaux. On y voyait un pierrot masqué toucher aux appas d'une femme nue.

— Qui a dessiné cela? — demanda-t-il.

— Un camarade qui est en France, en permission de mariage, — répondit Dornier.

— Et c'est pour se moquer des célibataires qu'il leur a laissé cette belle fille.

Grelot soupira, mais la mélancolie allait si mal à son visage tout éclairé par une sorte de joyeuse démence qu'il semblait jouer un rôle. Ses petits yeux vifs avaient déjà quitté le mur et faisaient le tour de la pièce.

— Des divans, des étoffes de Palmyre, un piano. L'aviation ne se refuse toujours rien, — poursuivit-il d'une voix aiguë à la manière de celle que prennent les clowns en piste.

— Dis donc, le cavalier, pourquoi en es-tu parti?

— Pourquoi? Pourquoi? Est-ce que je sais, moi? Et pourquoi y suis-je entré. C'était nouveau, je voulais voir. Et puis j'ai entendu parler de la Légion. C'était nouveau. J'ai voulu voir encore.

— Alors ne te plains pas et viens boire.

Devant le vin de porto qui alourdissait les verres, Grelot, tout à coup, devint sérieux.

— Dis moi, Dornier, la dernière fois que nous nous sommes vus...

— Oui, huit ans... Escadrille 27. L'Argonne.

— Tu aurais pensé qu'un jour, en plein désert syrien... Quel métier, hein, mon vieux...

Il se mit à rire, et ce rire était celui des enfants audacieux.

— Mais quel diable nous pousse ainsi à vivre comme des chiens dans le bled? Explique-le donc, toi qui es sérieux.

Dornier haussa les épaules sans répondre. Il avait une ride grave de sagesse sur le front mais des yeux vagues comme de la fumée.

— Alors, — demanda-t-il, quand ils eurent achevé leurs verres, — décidément tu ne veux pas dormir chez nous?

— Non, assez de logements militaires. J'ai pris une chambre en ville.

— En ville. Tu as bien dit ça.

— Hé, mon vieux, quand on arrive du poste où j'étais encore hier, on trouve que des rues, des places et un hôtel, cela fait une ville — même au bord de l'Euphrate.

— Au fond tu me rends service. J'aurais dû te céder mon lit, car la chambre des hôtes est retenue.

— Une huile?

— Oui et non. Le marquis de Tiérache.

— Lequel? Celui qui fait courir?

— Le même. Il va en Perse et nous l'avons pour deux jours.

— Je te disais bien que vous ne vous refusiez rien.

— Tu vas en profiter. Et pour commencer on déjeune sous la tente chez les Bédouins.

— Grâce, mon vieux, je ne vois qu'eux depuis six mois. Et pas de vin, n'est-ce pas?

Dornier fit un geste d'impuissance. Puis, prenant pitié de la désolation peinte sur le visage de son ami, il ajouta, à contre-cœur.

— En revanche, je te mènerai chez les bédouines ce soir... Et Dieu sait que je n'y ai jamais mis les pieds.

II

Le marquis de Tiérache considéra, en hochant sa belle barbe, la grise et lourde voiture rangée sur le terrain d'aviation et demanda :

— Croyez-vous, messieurs, que nous tiendrons tous dans cette automobile? Voulez-vous que je fasse venir la mienne?

— Pourquoi donc? — répliqua le capitaine Martin. — Nous ne serons que huit avec le chauffeur. Et mes méharistes tiennent peu de place.

Il désignait trois hommes du Nedj, minces et souples comme des sloughis du désert, la poitrine ceinte de cartouchières.

— Et puis la bagnole en a vu bien d'autres, — s'écria Grelot, qui caressait avec attendrissement, ainsi qu'il aurait fait de l'encolure d'un cheval aimé, le capot de la voiture. — Je la reconnais. C'est une ancienne. Elle a fait la guerre. On se mettait à quatorze dedans pour rouler sur Châlons. La bonne bête.

— Le camarade est sentimental, — remarqua Martin.

Il parlait paisiblement, faisant à peine remuer ses lèvres charnues dans des joues pleines et lisses. Quand il soulevait ses lunettes noires on voyait que ses yeux, pleins de réserve, de finesse, de patiente volonté, étaient rougis par le soleil et la poussière des plaines sans limites qu'il parcourait depuis deux ans.

— Oh, vous, mon capitaine, — répondit Grelot, — vous êtes devenu Bédouin. Je m'étonne même que vous consentiez à monter dans un véhicule qui n'ait pas de bosses.

— Pourquoi donc? Mon ami Nourish-Alan a bien trois voitures sous sa tente.

— Permettez-moi de vous le demander, — dit le marquis de Tiérache, — les gens chez qui nous allons, sont-ils aussi avancés dans la civilisation?

— Rassurez-vous, cher monsieur. Adjem est un vrai chef de guerre. Vous aurez de la couleur locale à souhait.

Le marquis de Tiérache, en signe de satisfaction, agita légèrement sa canne à pommeau d'or. C'était un bel homme construit sur le modèle d'avant-guerre, sceptique et courtois.

— Qu'attendons-nous pour partir? — demanda Martin à Dornier qui scrutait obstinément le ciel de ses yeux pâles.

— Le courrier, mon capitaine.

— C'est vrai, vous voulez des lettres.

Il avait dit ces mots sur le ton nonchalant qui était le sien,

mais ses lèvres avaient bougé un peu plus que de coutume et le marquis de Tiérache se souvint qu'au ministère, où il était allé chercher des renseignements, on lui avait raconté sur le capitaine des méharistes une histoire de femme dont il n'arrivait plus à préciser les détails mais qui était assez triste et assez mystérieuse.

— Le voilà, — dit Martin.

— Je n'entends rien pourtant, — remarqua Dornier.

— Moi non plus, mais eux... oui.

Les trois hommes du désert avaient simultanément levé la tête vers un point de l'horizon.

— Les paris sont ouverts, — dit M. de Tiérache.

— Je ne tiens pas à vous voler, — répondit le capitaine avec tranquillité. — D'ailleurs voici...

Un halètement, doux comme une plainte, arrivait jusqu'à leurs oreilles qui allait s'enflant chaque seconde. L'avion apparut bientôt, de toute part cerné par l'azur immense. De l'homme casqué de cuir qui en descendait, Dornier reçut un paquet de journaux et des lettres.

— Rien de neuf à Damas? — demanda-t-il?

— Quelques coups de feu au kilomètre 15.

— Alors en route, — dit le capitaine.

Un méhariste s'assit près du chauffeur. Les deux autres noirs, immobiles et droits sur les marchepieds, semblaient les génies tutélaires de la vieille voiture.

III

La piste remontait le cours de l'Euphrate, touchant à chacune des courbes que décrivait le fleuve. Lui, limoneux, étroit et presque sans mouvement tant ses eaux étaient basses, formait doucement ses mille méandres comme un reptile paresseux. Une bande étroite de sauvage verdure ceignait ses berges plates et puis brusquement c'était le désert. A perte de vue, à perte d'espoir.

De temps en temps Grelot tournait la tête vers Der-Es-Zor qui diminuait sans cesse, devenait une mince coquille blanche. Quand la bourgade eut disparu, il soupira. Il n'y avait plus devant, derrière, et autour des voyageurs, que le pelage fauve

de la terre et sur eux que l'orbe royal du soleil. Une ardeur sèche, rugueuse, régnait sur ces plaines mortes, qui fit songer le marquis de Tiérache aux chevilles étroites des méharistes, à leurs yeux violents de bêtes précises et muettes. Pas un pli au sol, pas un animal dans la poudre étincelante qui flottait ainsi qu'une buée solaire.

— Quand nous reviendrons, — dit Martin, qui fumait les yeux mi-clos, — elle sera bleue et rose.

— Quel bled, Seigneur! — gémit Grelot.

— J'avoue, — murmura le marquis, — que j'inclinerais à l'avis du lieutenant. Depuis Palmyre et cela fait une bonne journée d'automobile, le paysage ne varie guère. Et de l'autre côté de l'eau, mon cher capitaine?

— Ce sera la même chose, — répondit Grelot. — Vraiment, monsieur de Tiérache, quitter Paris, Lonchamp, Auteuil...

— Nous sommes en novembre, on ne court plus qu'à Vincennes, — corrigea doucement le marquis.

— Voyez vous-même ce que l'on devient ici. Je crois que si je me trouvais en présence d'une femme, d'une vraie, je ne saurais plus lui faire l'amour convenablement. A propos, Dornier, ça tient toujours ferme pour ce soir?

— Oui, oui, — dit le pilote, qui, malgré le vent de la course, lisait ses lettres.

Une sorte de petit chien honteux, aux oreilles aiguës, traversa la route.

— Un chacal, n'est-ce pas? demanda le marquis.

— Les Chammars ne doivent plus être très loin, — dit le capitaine en s'animant soudain. — Vous allez voir ce sont de beaux guerriers.

— Vous les connaissez bien?

— Hé, — s'écria Grelot et l'admiration perçait sous son simulacre d'ironie, — le capitaine est le vrai roi de tous ces jockeys de dromadaires. Il n'a pas quitté le bled depuis sept ans.

— En vérité, vous aimez si fort le désert? — s'informa le marquis.

— Je ne l'aime pas. Il me tient. C'est le seul endroit où moi, mécréant, je sente vraiment un Dieu.

Puis, comme gêné, il ajouta vivement :

— Et ma flemme.

Dornier, dont les yeux étaient habitués à voir loin, signala le camp bédouin. Il était formé de brunes et longues tentes irrégulièrement groupées. Sur le seuil de la plus grande se tenait le chef.

— Quelle allure! — murmura le marquis de Tiérache en assurant son monocle.

Adjem était un jeune homme. Une barbe courte et luisante durcissait noblement son visage auquel ni le vent ni le soleil dont il s'était nourri n'avaient eu le temps encore d'enlever sa tendresse. Les yeux effilés, d'un velours noir et vif, étaient rehaussés d'une ligne de khol. La finesse des membres et la grâce animale de l'attitude montraient qu'une longue suite d'ancêtres libres, fiers et sobres avaient délégué à leur héritier le meilleur de leur sang.

Il salua lentement les étrangers et les larges manches de son obaye se déployèrent, tandis qu'il s'inclinait, comme des ailes sombres. Puis, du pas silencieux de ses pieds nus, il les précéda sous la tente.

Elle était vaste et nue. Dans le coin préparé pour les hôtes, on avait étalé des tapis de laine aux dessins élémentaires et des coussins à hauteur d'appui. Les pans de la tente étaient relevés de façon à ménager une brise légère, car, bien que l'automne fût avancé, il faisait très chaud. Par l'ouverture on apercevait la lande aride et des troupeaux de méharis distribués comme une frise délicate sur le ciel.

Lorsque Adjem et Martin eurent accompli tout le cérémonial d'accueil, les invités prirent place. Sauf le capitaine qui, d'un mouvement naturel et malgré sa corpulence, avait croisé ses jambes sous lui, ils étaient gauches, gênés. Leurs vêtements trop strictement ajustés, leurs mouvements mécaniques juraient avec la liberté des étoffes, de la demeure et de l'espace qui les environnaient.

Et puis trop de regards pesaient sur eux. Car, peu à peu, la tente s'était remplie. Tous les notables de la tribu venaient marquer par leur présence l'estime qu'ils portaient à leurs hôtes. Et, dans le fond de la tente, assis sur les talons, ils suivaient de leurs yeux fixes et vagues les gestes des étran-

gers. Leurs faces restaient muettes, leurs corps ne bougeaient pas d'une ligne.

Le sifflement des narghilés semblait la seule respiration de ces figures taciturnes.

Les méharistes servirent le repas. C'était un plat commun de riz sur lequel s'offrait un agneau rôti. Le marquis de Tiérache, mal à l'aise, se pencha vers le capitaine.

— Comment faut-il manger cela, — demanda-t-il.

Sans répondre, le capitaine déchira en deux la galette placée devant lui comme devant chaque hôte, arracha de ses doigts un morceau de viande odorante, le plongea dans le riz, l'enveloppa dans la pâte molle du pain arabe et porta le tout à sa bouche.

— Le chef ne déjeune pas avec nous, n'est-ce pas, — dit Dormier.

— Non et c'est une marque d'honneur. Il partagera nos restes avec les meilleurs de la tribu. C'est un festin pour eux. A l'ordinaire ils se contentent de quelques figues et d'une poignée de riz. Comme il y a deux mille ans.

Et le capitaine se mit à raconter des histoires. Une poésie millénaire les habitait. Rapts de femmes, rivalités sanglantes des tribus, *rezzous* qui, en trois mois de pistes secrètes, portaient les pillards jusqu'au golfe Persique, jugements de Dieu, noblesse et cruautés, vieillards patriarches et enfants guerriers, esclaves qu'on allait chercher à Yambo et venus d'Éthiopie...

Les méharistes offraient sans arrêt, dans des coupes minuscules, un café parfumé aux plantes de la Perse.

IV

A l'heure où les hôtes d'Adjem arrivaient au camp, deux Chammars montèrent à cheval et se dirigèrent vers Der-Es-Zor. Ils allaient vite, d'un galop égal et léger, l'un derrière l'autre. Mohammed, avait, comme il convient, pris la tête. Il n'avait que dix-huit ans, mais Ismaïl était né quinze mois après lui.

C'étaient déjà des guerriers. Ils avaient conduit le dernier *rezzou* chez les ennemis des Chammars dans l'Irak et leur avaient pris deux mille chameaux et trente juments arabes.

Mais à la frontière, qu'ils se préparaient à passer sur une piste d'eux seuls connue, les avaient surpris des *taïaradji*[1] anglais et leurs bombes. Ce fut un horrible massacre de méharis et d'hommes.

Mohamed et Ismaïl étaient revenus plus pauvres qu'ils n'étaient partis. Et ils n'avaient pu prendre femme. Car c'était là l'aiguillon qui les avait surtout poussés à cette chasse lointaine. Riches et glorieux ils auraient pu choisir. Maintenant il fallait attendre une expédition plus heureuse.

Mais les images qui les avaient hantés sous un soleil qui vide les crânes pour n'y plus rien laisser qu'une obsession voluptueuse au cours d'étapes aussi longues que les jours, les travaillaient sans relâche. Un soir qu'ils ramenaient les méharis de la tribu qui venaient de s'abreuver à l'Euphrate, ils pensèrent à la maison du Der-es-Zon où l'on vendait l'amour, disait-on.

Leurs petits chevaux avançaient de la même allure sans raccourcir ou allonger d'un pouce leurs foulées. Comme leurs maîtres, ils étaient faits pour les trajets que rien ne limite, pour des mouvements réguliers, victorieux de la fatigue et du temps. Le désert virait du fauve à l'or vieux, de l'or à l'améthyste. Ils ne regardaient rien. Ils galopaient l'un derrière l'autre, muets, concentrés, comme sur une piste de guerre.

Mais ce n'était qu'une apparence. Une gêne honteuse pesait sur eux. Les traditions et les vertus de la tribu simple et chaste qui était la leur condamnaient ce qu'ils avaient entrepris. Au fond de leurs poitrines s'éveillait un obscur ressentiment contre eux-mêmes. Ils furent heureux de voir venir la nuit rapide.

Quand ils aperçurent les premiers feux de Der-es-Zor, ils mirent leurs bêtes au pas. Dans les rues ils avancèrent de plus en plus lentement, comme si une force étrangère avait tiré sur la bride de leurs chevaux.

Ils n'étaient guère habitués à la réflexion. Leur pensée n'avait pas plus de contours que les espaces nus qu'ils parcouraient depuis leur naissance. Aussi portaient-ils en eux, confusément mêlés, d'égale emprise, et sans pouvoir résister ni à l'un ni à l'autre, leur désir et leur malaise.

1. Hommes volants. Aviateurs.

Ils laissèrent leurs montures chez un Arménien qui tressait des corbeilles et louait la cour de sa maison aux petites caravanes. Il y avait là, sous un ciel déjà opalisé par la lune naissante, des chameaux couchés, des femmes et des bourricots.

Mohammed entraîna l'Arménien dans un coin et, à voix très basse, lui demanda le chemin. L'autre eut un geste où nul n'aurait pu discerner s'il regrettait d'ignorer la demeure ou de n'avoir pas cette sorte de marchandise. Il adressa les deux jeunes hommes à un savetier de ses voisins, qui leur offrit son apprenti pour les conduire.

De honte, ils serraient éperdument leurs minces mâchoires, mais comment, sans insulter à la politesse de leur hôte, pouvaient-ils refuser?

Le gamin les mena tout le long de la rue principale. D'humbles souks s'ouvraient sur elle où l'on voyait, à la lueur soufrée de quinquets sans force, des artisans se pencher sur leurs patients travaux et des marchands attendre, assis sur leurs jambes repliées, immobiles comme des jouets. A l'ordinaire, Mohammed et Ismaïl s'arrêtaient longuement devant ces éventaires pour regarder les produits industrieux des villes. Ils leur inspiraient des étonnements et des rêveries vagues, plaisantes. Mais, ce soir, il leur semblait que chacun de ces hommes occupés à un labeur honnête devinait ce qu'ils se préparaient à faire. N'allaient-ils point, ainsi que des chiens, s'accoupler au su de tout le monde? Ils eussent voulu ne jamais arriver.

Cependant l'apprenti s'arrêta devant une maison située au bout de la rue. Rien ne la distinguait des autres mais elle parut aux deux Chammars plus épaisse et plus noire. Il en venait des cris et le nasillement d'un gramophone. Le jeune garçon sonna. Ils lui donnèrent quelques piécettes et il s'en fut comme à regret, se retournant souvent pour contempler les deux silhouettes sombres arrêtées devant le mur tout blanc sur lequel donnait la lune.

Elles restèrent longtemps ainsi. Enfin Mohammed, résolument, se détourna et se mit à remonter vers le centre de la ville. Ismaïl le suivit. Dans un petit café, tenu par un Turc, ils fumèrent des narghilés jusqu'à l'aube, sans se regarder.

V

Ce fut à cette même maison que Dornier et son ami frappèrent aux environs de dix heures. La ville dormait déjà toute neigeuse sous le clair de lune. Quelques chiens gémissaient dans leur sommeil inquiet et l'on entendait parfois le galop d'un cavalier attardé.

Une vieille et maigre femme vint ouvrir, avec méfiance, mais, reconnaissant des uniformes d'officiers, s'effaça servilement. C'était une Grecque de Tripoli qui entendait le français.

— Nos respects, mère providence, — dit Grelot.

Il était gai, de cette gaîté nerveuse et avide que lui donnaient toujours les demeures où l'on achète le plaisir et qui se traduisait par un flux de paroles, tour à tour aimables et obscènes.

Ils avaient pénétré dans une grande cour carrée bordée par des murs blancs sur lesquels se découpaient dans le fond et du côté gauche, des fenêtres munies de barreaux de fer. A droite le mur de la maison voisine étalait sa nudité aveugle et triste. Dans la cour des Bédouins allaient et venaient, muets, jetant par intervalles un coup d'œil rapide sur les fenêtres.

— Comment font-ils pour ne pas geler? — murmura Dornier.

La nuit du désert le pénétrait de son froid acier jusqu'aux moëlles.

— Pleure pas, Maman providence va nous réchauffer par procuration, — répliqua Grelot.

Et il prit la tenancière par la taille. Celle-ci eut un rire fêlé qui porta son nez au niveau de sa bouche édentée.

— Gentil, monsieur le lieutenant, — dit-elle. — Boire ou... hi... hi...

Elle se mit à rire encore, mais professionnellement, avec une complicité qui retroussait ses vieilles paupières. Ils étaient arrivés au fond de la cour.

— Mon bar, — expliqua la patronne en ouvrant la porte.

C'était, dans une pièce oblongue, une table de bois blanc. Sur les banquettes se tenaient des tirailleurs sénégalais et des méharistes. Un petit homme brun et décharné faisait le service.

— Impossible, — décida Grelot. — Présente-nous à ta famille. On boira chez elle.

— Une minute, — dit Dornier.

Il emmena la vieille un peu à l'écart et s'entretint à mi-voix avec elle. Grelot distingua le mot « haschich ».

— Et c'est pour cela que tu fais des mystères? — s'écria-t-il en haussant les épaules. — Je n'en veux pas, mais je n'en dégoûte pas les autres. Allons, vieux, je suis pressé de voir les enfants de Madame.

Il y avait trois femmes dans la chambre où les mena la vieille, deux Bédouines et une Turque.

— C'est tout? — demanda Grelot.

— Oh non, — dit la tenancière avec dignité. — Moi avoir huit ici. Mais elles... très occupées ce soir... Vous boire. Elles après... venir.

— Est-ce bien la peine? — fit Dornier tandis que son visage se crispait de répugnance.

Il pensait aux amants que ces femmes allaient quitter pour venir les retrouver. Mais Grelot protesta :

— Naturellement que oui. Je suis curieux moi. Tout le peloton. Et maintenant à boire. De la limonade pour ces jeunes filles. De l'arak pour moi. Et pour Monsieur ce qu'il a demandé.

La vieille apporta les bouteilles, les verres et glissa dans la main de Dornier une poignée d'herbe brune. Il en bourra sa pipe. Les trois jeunes femmes, serrées l'une contre l'autre n'avaient pas bougé. Elles étaient vêtues décemment. Grelot s'approcha de chacune tour à tour et leur cria de sa voix la plus aiguë :

— Bonjour, fillette.

Elles se mirent à rire avec beaucoup de naïveté.

— Tiens, — fit Grelot, — je n'avais encore jamais vu cela.

Il prit par le bras la plus jeune des bédouines, une belle fille aux yeux sauvages et gais, et l'amena près de la lampe posée sur une table boiteuse.

— Regarde, Dornier. Ouvrez mieux la bouche, mademoiselle.

Comme elle ne comprenait pas, il écarta légèrement ses

lèvres pleines. Dans les deux dents supérieures du milieu deux petites turquoises étaient incrustées.

— A même l'émail, hein? — poursuivit Grelot. — Et il n'y a pas de dentiste dans le pays.

Il recula un peu comme pour mieux juger.

— Pas vilain du tout, — poursuivit-il. — Et les tatouages du meilleur goût aussi.

On voyait en effet un dessin commencer un peu au-dessous du cou et se perdre dans l'ombre de la robe. Grelot en suivit la courbe du doigt et voulut poursuivre plus loin son examen. La Bédouine le repoussa doucement mais avec résolution. Il y avait sur son visage, comme sur celui de ses deux compagnes, une grande chasteté.

— Elles ont beau avoir des peintures d'amour sur le ventre, — grommela le jeune homme, — elles sont vertueuses jusqu'à la nausée. Allons, viens ici, vierge de Der-Es-Zor et buvons.

Il la fit asseoir sur ses genoux et se mit à lui caresser les épaules. Il éprouvait pour cette sorte de femmes un étrange sentiment fait d'un mépris conventionnel et d'une tendresse véritable. Elles étaient ses seules compagnes dans les endroits perdus où le menait sa vie aventureuse. Il leur était inconsciemment reconnaissant d'être toujours accueillantes, souriantes, agréables et tièdes au toucher. En général il n'entendait point leur langage, et elles ne comprenaient rien à ce qu'il disait, mais il se trouvait bien auprès d'elles et sentait qu'elles étaient attirées vers lui comme si elles avaient deviné qu'il leur ressemblait par sa légèreté d'humeur, son insouciance, sa facilité à vivre et son destin d'errant.

— Hé bien, le siège te plaît petite? — demanda Grelot, tandis que sa main, machinalement suivait le corps dont il sentait le poids et la chaleur. — La cuisse est ferme et donne des idées, — poursuivit-il en serrant la chair dure près de l'aine.

La Bédouine se laissait faire comme un bel animal tranquille, mais elle adressa quelques mots aux deux autres femmes et toutes trois éclatèrent d'un rire d'écolières, auquel, sans savoir pourquoi, Grelot mêla le sien. Ses yeux rencontrèrent ceux de la Bédouine et il y vit de l'amitié. Il ne demandait pas davantage. S'il revenait, il serait le bienvenu. Pourquoi la

forcer à lui appartenir tout de suite? Il avait trop usé des amours tarifées pour n'en pas savoir la vanité si quelque sentiment n'en relevait pas la fadeur.

Il se leva et dit à la fille étonnée l'un des rares mots arabes qu'il connut : *Boukra*[1]. Elle lui adressa un regard où il découvrit avec plaisir une obscure déception.

— Debout là-dedans! — cria-t-il à Dornier qui fumait paisiblement. — Tu te prépares donc à coucher ici, débauché?

Il l'entraîna gaiement. Dans la cour le froid les saisit et ils relevèrent le col de leurs manteaux.

— Hé bien, vieux, — demanda Grelot, — la pipe était bonne?

— Supportable. On dort mieux après.

— Parfait. Tu es content. Moi aussi. Au fond le monde est assez bien arrangé. Mais où est la maîtresse de maison? Que je lui présente mes hommages et mon argent.

Ils longèrent le mur de gauche. Toutes ses fenêtres étaient obscures, sauf la dernière, éclairée furtivement. Grelot y jeta un coup d'œil.

— Miracle, — s'écria-t-il. — Une femme couchée seule, et qui a les cheveux courts. Il faut voir ça de plus près.

Et sans réfléchir devantage il tourna le loquet.

VI

La porte ne s'ouvrit pas.

— N'insiste pas, — dit Dornier. — Tu vas encore tomber sur quelque Bédouine et sûrement moins jolie que l'autre.

Mais il était dans le caractère de Grelot de pousser jusqu'au bout ce qu'il avait entrepris. Il frappa très fort sur le bois glacé. Une sorte de grincement lui répondit. Il s'acharna. Quelques secondes s'écoulèrent, les deux amis entendirent un bruit de ressorts fatigués, puis une serrure gémit. L'apparition fut telle qu'ils reculèrent saisis. Une femme en longue chemise blanche se dressait sur le seuil. Des mèches roussâtres se tordaient sur son visage et en accusaient l'égarement, l'hébétude. Les pieds nus, sur la pierre, supportaient péniblement le corps, et les genoux tremblaient moins de froid que de fatigue.

1. Demain.

Penchée en avant, elle s'appuyait contre le mur. Elle resta ainsi fixant les deux hommes avec une attention idiote. Puis, d'une voix rauque, avinée, elle murmura :

— Ah! ce sont des petits officiers. Quelle chance! Entrez donc.

Dornier et Grelot échangèrent un regard plein de stupeur. La femme parlait français, non pas ce français corrompu et abâtardi par des inflexions levantines qu'ils entendaient, depuis des mois, sur des lèvres turques, grecques, arméniennes, syriennes, mais un français véritable, frappé à sa juste cadence, sobre et plein, et qui remuait en eux une émotion sourde. Ils se ressaisirent vite.

— Ce n'est pas croyable, — chuchota Dornier. — Une Byrouthienne ou une Cairote qui aura étudié chez des sœurs.

— Hé bien, — fit la femme, — venez, venez vite.

Et, s'apercevant soudain de la température,

— Vous me faites mourir de froid.

Le doute devenait impossible. L'accent était trop pur, trop parfait, et puis, visiblement, tirée d'un sommeil animal et comme en état d'hypnose, elle s'exprimait dans la langue qui lui servait à penser. Ils la suivirent comme des automates dans la chambre qu'elle entreprit de fermer à double tour. Soudain elle fut secouée de ce rire enroué, brisé, torturé, hystérique, qui ressemblait à un aboiement et que les deux amis devaient encore subir tant de fois.

— Que je suis bête, — s'écria-t-elle. — Je n'ai plus à avoir peur, puisque vous êtes là. Non, que je suis bête, quand je suis saoule.

Ses mouvements un peu incertains encore, devenaient plus assurés. Une lueur de raison revenait sur ses traits qui, jusque-là, avaient été ceux d'une folle. Elle ramena ses cheveux en arrière d'un geste machinal et dit :

— Approchez un peu de la lumière pour que je vous reconnaisse.

Ils obéirent avec passivité, enchaînés par une torpeur dont ils avaient peine à sortir. La femme les regarda de ses yeux lourds, sans expression.

— Tiens, je ne vous ai encore jamais vus, — remarqua-t-elle lentement.

Cependant eux aussi l'examinaient ou plutôt se laissaient envahir par le spectacle qu'offrait cette étrange créature. Vieille? Ils n'auraient pu le dire, mais usée, ravagée au point qu'elle n'avait plus d'âge. Des épaules cassées, des bras qui semblaient trop longs parce qu'ils demeuraient pendants et sans force, une maigreur terrible, qui faisait, sur le drap dur et terne de la chemise, saillir la colonne vertébrale comme une arête, une nuque rasée par des mains si maladroites qu'elle était couverte de touffes et d'égratignures. Et ce visage hagard, couleur de terre! Seule la bouche était encore intacte, flexible et comme rapportée d'une autre figure, et les seins se dessinaient fermement.

— Non, je ne vous ai jamais vus, ni l'un, ni l'autre, c'est sûr, — reprit la femme. — C'est la première fois que vous venez?

Elle hochait la tête, ce qui faisait courir, comme une boule, sa pomme d'Adam proéminente.

— Oui, — répondit Dornier, et rarement une parole eut autant de peine à sortir de sa gorge.

— Alors comment se fait-il que vous ayez frappé chez moi? Comment... C'est drôle, hein? Ah, oui, attendez, je vois, je vois. On vous aura parlé de moi, de Mariette. Je suis connue de tous ces messieurs, et bien vu par eux. Du capitaine Martin, qu'on appelle le roi du bled ici, vous le savez, hein, et puis du commandant Henriet, et puis...de tous quoi... Connue..., oui, mais n'allez pas croire de là... hein... Ils me respectent, ils me respectent. Ils sentent bien...

Elle n'acheva point et poursuivit très vite.

— Mais comment suis-je devant vous...? Excusez-moi.

Elle se mit à s'agiter à travers la chambre qui était vaste, grande, et meublée seulement d'un lit bancal et d'un pot à eau ébréché, ce qui donnait à tous ses mouvements une importance disproportionnée. Sur le mur crépi à la chaux une ombre grotesque les amplifiait encore.

— Ah! voilà ma robe, — dit enfin Mariette.

Elle la défripa avec de petits gestes maniaques, un sourire crispé aux lèvres et la passa péniblement. C'était un fourreau noir si déteint qu'il tournait au marron. Comme Mariette était toujours pieds nus elle parut soudain plus petite, plus tassée.

— Là, je me sens déjà mieux, — dit-elle. — Attendez que je me fasse belle.

Elle se regarda dans un débris de glace.

— Oh! quelle tête! On voit bien que j'ai été noire comme un nègre!... Nègre... Est-ce que j'ai bien fermé la porte? Non. C'est vrai vous êtes là. Oh, ce que j'ai été bien noire... Dites, on va boire quelque chose, hein?

— Tout ce que tu voudras, — dit avec empressement Grelot, que ces paroles — les premières qui fussent naturelles dans ce lieu — rendaient à lui-même.

Cependant Mariette enduisait de rouge ses lèvres, ses joues, cernait ses yeux d'un noir gras.

— Ces couleurs ne valent rien, — fit-elle avec mépris. — Elles abîment les joues. Heureusement que je n'ai pas oublié de me farder, hein. Je ne ressemble pas aux autres (et elle indiquait d'une main tremblante les chambres voisines). C'est comme pour ma robe. Elle est simple. Elle me rajeunit, vous ne trouvez pas. Oh! évidemment (elle eut de nouveau son terrible aboiement) elle ne vaut pas celles de chez Poiret.

Malgré la maîtrise qu'il avait sur lui-même, Dornier sentit qu'un rire nerveux lui serrait la gorge et Grelot pressa ses mains l'une contre l'autre si fort qu'il en eut mal. Ce nom, dans cette chambre, les avenues lumineuses de Paris, ses parfums, son luxe, ses étoffes de feu et de joie, sa volupté sertie de tous les artifices, de tous les raffinements — et cette femme sans nom, sans âge, et les Bédouines à côté, et la bourgade autour, et de toutes parts le désert. Comment supporter d'un cœur égal cette confrontation, comment admettre que Mariette servît de lien à ces deux mondes? Grelot haussa les épaules.

— Écoute, mon enfant, — dit-il, — tu es bien gentille mais tu divagues un peu et nous avons soif.

— C'est vrai, c'est vrai. Je mets des souliers et je vais chercher ce qu'il faut. Je veux vous servir moi-même, mes chéris.

Le même tressaillement intérieur ébranla Grelot et Dornier. Ces deux derniers mots, comme Mariette les avait prononcés! Il n'y avait en eux ni cette facilité, ni cette vulgarité qui,

dans la bouche des filles, les déshonorent, mais une douceur, un charme simple, et plus que cela encore, une délivrance et comme un appel. Était-ce le pouvoir de les dire ainsi qui avait conservé leur jeunesse aux lèvres de cette misérable figure? Mais à voir sortir Mariette avec sa nuque terreuse et tachée de points rouges, avec ses bras pendants, son échine basse, ses mouvements menus et cassés, ils doutèrent d'avoir senti juste et crurent que leur imagination seule avait prêté un son émouvant à de banales paroles.

Lorsqu'ils furent seuls, la pièce les frappa davantage par sa désolation. Un obscur malaise gênait leurs mouvements. Pour le dissimuler, Grelot demanda de sa voix la plus railleuse :

— Hé bien que penses-tu de la découverte? monsieur l'aviateur.

— Est-ce que je sais? Je suis aussi ahuri que toi. Cette femme est française, à coup sûr. Mais qui est-elle? D'où vient-elle?

— Ne te torture pas, mon vieux. Il n'y a pas deux explications. C'est une vieille grue dont ne veulent plus ni Marseille, ni Alexandrie, ni Beyrouth, ni même Alep. Nous sommes trop bêtes de nous laisser impressionner, toi par la drogue et moi, parce que je suis à la Légion et que je vois du roman partout. D'ailleurs je vais le lui demander et tu verras bien.

— Non, je t'en prie.

— Et pourquoi?

— Je ne veux pas, j'ai peur.

— De mieux en mieux, tu as dit ça, comme elle. Et de quoi a-t-elle peur? Et de quoi as-tu peur? Et moi je n'ai pas peur! Et moi je n'ai pas peur.

Il marchait de long en large, moins révolté par les propos de Dornier que par sa propre gêne et l'espèce d'angoisse qu'il éprouvait aussi à l'idée d'interroger Mariette.

Celle-ci revint tenant entre ses doigts, trois verres et, sous le bras, une bouteille d'arak. Elle était complètement dégrisée. Une sérénité sérieuse, presque enfantine, reposait sur ses joues flétries. Elle dit timidement :

— Si nous attendions pour boire, on est bien pour causer.

Mais cette inflexion de voix acheva d'exaspérer Grelot.

— Dis donc Mariette de mon cœur, — fit-il, — qu'est-ce que tu crois que nous sommes venus faire ici?

Devant les yeux soudain égarés de la femme, il ne put soutenir ce ton et ce fut, malgré lui, très doucement qu'il demanda :

— Nous voudrions bien savoir qui tu es et comment...?

Il ne put achever. Le rire affreux coupa sa question.

— Hé tu n'as donc pas d'yeux? — cria Mariette entre deux hoquets. — Ce que je suis? Femme de b..., tiens. La française du b... de Der-es-Zor.

Elle s'arrêta, promena autour d'elle un regard enflammé et d'une voix sourde, méchante :

— Et maintenant f...-moi la paix, mon petit, c'est bien entendu avec tes questions. Tu voulais boire. Buvons.

— Tu vois, — dit rapidement Grelot à Dornier.

— Tant mieux.

Libérés tous deux, ils s'aperçurent qu'il n'y avait pas de sièges et qu'ils étaient demeurés jusque là raides, engoncés dans leurs manteaux. Grelot demanda :

— On boit debout chez toi?

— Mettez-vous sur le lit.

Ils s'assirent, tandis que Mariette débouchait la bouteille.

— Viens près de moi, — dit Grelot, — Tu es sympathique et tu n'as pas d'accent.

— D'accent? mais je suis de Paris, mon petit, tout comme toi.

— Je ne te dis pas le contraire. Pas la peine de prendre cet air outragé. Allons, viens.

— Non, je préfère ton ami. Il est mieux élevé.

— Comme tu voudras, nous ne sommes jamais jaloux l'un de l'autre. Mais donne-nous un peu d'eau, — poursuivit-il en prenant le verre qu'elle lui tendait. — Tu veux nous tuer.

Elle le regarda avec un étonnement sincère.

— Tu ne le prends pas pur? — demanda-t-elle et elle fit mine de se lever.

— Non, non, ne te dérange pas. Je ne veux pas mollir devant toi.

Il avala une gorgée de breuvage au goût d'alcool et

d'absinthe. Mariette, elle, regardait son verre et il y avait tant d'absence sur von visage, ses yeux étaient si dévastés, si déserts, que Dornier, sans le vouloir, caressa très longuement ses cheveux.

— Ils ne sont plus beaux, — dit-elle comme en rêve, — et pourtant si tu avais vu la couleur qu'ils avaient.

Le bruit des paroles qu'elle disait la réveilla. Elle se tourna brusquement vers Dornier, surprit son expression de pitié profonde. Elle en reçut comme un choc qui la laissa un instant sans réaction, puis un mouvement de colère contracta sa débile mâchoire.

— Ne fais donc pas des yeux de génisse, — s'écria-t-elle. — Et si tu as envie de chialer, fallait pas venir. On rigole ici.

— Elle a raison, — appuya Grelot, — voilà comme je l'aime.

— Toi, tu serais gentil, — dit Mariette, — si tu n'avais pas une voix de pitre.

— Pour vous servir, Madame. Et nous allons vous présenter, monsieur Dornier, un numéro unique : le tango Der-es-Zor.

Il avait saisi Mariette par la taille, avait soulevé sans peine son corps décharné et commencé des pas burlesques. Mais au bout de quelques secondes il sentit une bizarre inquiétude l'envahir. Malgré ses membres déchus cette femme dansait trop bien. Elle suivait toutes ses fantaisies avec une mollesse, une aisance surprenante. Et rien de vulgaire dans les mouvements. Le malaise de Grelot fut si fort qu'il s'arrêta.

— Ah, ça, — fit-il, — il y a donc des professeurs de tango à Der-Es-Zor? Non, sans plaisanter, où as-tu appris?

Mariette se mit à rire et les deux hommes serrèrent les dents pour ne pas lui crier de se taire. Puis elle grommela :

— Fiche-moi la paix, fiche-moi la paix.

Et d'un seul trait elle avala son verre. Elle chancela, se raccrocha à l'épaule de Grelot pour ne pas tomber.

— Que je suis faible, — murmura-t-elle. — C'est pour cela que je suis si vite saoûle. Mais pas encore, non, n'ayez pas peur, pas encore. Mais vous avez de meilleures billes maintenant tous les deux. Et puis vous êtes Français. Allons, soyez gentils, racontez-moi des histoires, beaucoup d'histoires,

de longues histoires. J'aime ça. Tenez, le capitaine Martin vous connaissez, hein, il en sait, il en sait. Il vient ici, il allume sa pipe et parle. Ça fait du bien d'entendre parler. Tu peux pas savoir, toi, le petit, le rigolo. Lui comprend mieux, l'homme aux yeux vagues. Pas vrai ? Il avait pitié de moi tout à l'heure. Pitié. Je vous le défends par exemple. Pourquoi pitié? Et d'abord de quel régiment êtes-vous? hein. Parlez pas tous à la fois. Voilà que je deviens sourde d'une oreille. Ça m'arrive. Alors je ne peux plus en entendre qu'un. Alors, le rigolo, d'où viens-tu?

— De la Légion.

— Quelle Légion?

— Étrangère.

— Alors tu es un étranger. Mais non, puisque tu as de l'uniforme. Tu te moques de moi. Ce n'est pas gentil. Et l'autre, qu'est-ce qu'il est? Aviateur, n'est-ce pas? Je le vois à ses insignes. J'en ai connu des aviateurs pendant la guerre, chez Maxim's, au Fouquet's, au bar du Daunou — il y en avait plein. Ne vous regardez pas en malins comme ça — je devine — vous vous dites que je suis déjà noire parce que je n'arrête plus et que je parle vite. Noire, peut-être pas, mais café au lait sûrement, hé, hé, hé! Qu'est-ce que je disais... Maxim, Chatham. Vous connaissez, hein... Pas d'arak, hein là-bas. Des roses, des bronzes, des manhattans. C'est le champagne-cocktail que je préférais. Oh, là, regardez, allez voir, allez voir, il y a quelqu'un.

Rejetée en arrière, d'un geste de démente, elle montrait la fenêtre grillagée et la force de sa conviction était telle que Dornier lui obéit.

— Non, tu te trompes, — dit-il. — Personne.

— Ah, bon, bon. Vous savez, j'avais cru que c'était un sauvage, un Bédouin. J'ai encore plus peur d'eux que des nègres. Ils n'entrent presque jamais, mais ils restent là derrière les barreaux des heures à me regarder. Quand je suis à jeun, ça m'est encore égal, je sais bien que ce sont des hommes. Mais dès que j'ai un peu d'arak dans le ventre, je ne peux plus, je ne peux plus. Ils suivent chacun de mes mouvements et ils ont des yeux qui ne bougent pas. C'est lourd, ça vous met un casque, ça vous tient de partout. Et

qu'est-ce qu ils attendent? Qu'est-ce qu'ils veulent? Et leurs yeux qui ne bougent pas. Je disais que j'avais moins peur des nègres. Ce n'est pas vrai. Parce que souvent ils changent de couleur. Mais oui, puisque je vous le dis. Je les connais bien. Quand ils sont près de moi, il y en a qui ont la peau plus blanche que vous et les dents violettes. Comme des violettes de Parme, vous savez hein, celles qui sont pâles. J'en avais toujours quand je sortais le soir, à la ceinture. Ne vous clignez pas de l'œil. Je ne suis pas si saoûle que vous le croyez. Je me rappelle tout. Seulement vous ne saurez rien. Vous voudriez bien! Vous paieriez cher! Mais ça, je n'en tiens pas commerce. Je ne suis pas marchande de souvenirs. Ce n'est pas à Der-Es-Zor que vous en trouverez. Allez à Deauville, à Cannes. Je vous indiquerai l'adresse. Des coquillages, des cartes postales. Ah! je connais, j'ai été partout. Je connais. Les redoutes. Batailles de fleurs.

— Assez, — cria soudain Dornier, et, s'adressant à Grelot :

— Partons, elle délire. C'est un tas de romans, de catalogues qui lui ont tourné la tête. Elle est folle. Partons, je n'en peux plus.

Il boutonnait fiévreusement son manteau, lorsque sous les fenêtres des voix retentirent. L'une d'elles qu'il reconnut pour celle du capitaine Martin disait :

— Venez-vous voir Mariette? elle est célèbre dans la région.

— Mais à vos ordres, mon cher capitaine.

— Tiens, — murmura Dornier. — Le marquis est venu jusqu'ici?

— Le marquis? — s'écria Mariette. — Bravo, il y avait longtemps que je n'en avais plus rencontré. Et pourtant j'en ai vu et des comtes et des princes.

— Ne bluffe pas, — dit Grelot à bout de nerfs et d'une voix sifflante. — Ça suffit.

La porte s'ouvrit. Sur le seuil, le marquis de Tiérache parut.

— Hé bonjour, messieurs, — dit-il. — On est sûr dans ces endroits de trouver de la bonne compagnie.

Mais il aperçut Mariette et l'attention le rendit rigide. Elle avait fait un pas en avant. Ses doigts sans force rampaient comme des larves le long de sa robe noire. Leurs

regards restèrent noués longtemps et l'on sentait que ni l'un ni l'autre ne pouvait défaire le sien. Enfin, le marquis enleva lentement son chapeau et dit très bas.

— Comment... c'est vous... Madame?

VII

Le capitaine Martin n'eut pas besoin d'achever le signe qu'il ébauchait. Dornier et Grelot déjà quittaient la pièce. Ils se retrouvèrent tous trois dans la cour glacée. Un silence pesa sur eux. De la chambre de Mariette arrivait un bruit sourd de paroles.

— N'écoutons pas, nous n'avons pas le droit, — dit Dornier.

Et serrant son front entre ses mains :

— Mais enfin mon capitaine, vous la connaissez! Vous savez?

— Rien. Je fume quelquefois une pipe chez elle. Je bavarde. Mais elle pas un mot. Je sentais bien qu'elle cachait quelque chose. Mais ça... ce soir... jamais je n'y aurais cru.

— Alors, — dit en hésitant Grelot, — toutes ses histoires... Poiret... les violettes, c'est vrai...

Il ferma les yeux comme pour s'empêcher de voir quelque chose mais il ne pouvait chasser les images qui se pressaient dans son cerveau. Les Bédouines tatouées, les chameliers couverts de vermine. Il releva les paupières : la maison était toujours là et le mur en face, aveugle, et le clair de lune qui le baignait était, éclatant et vierge, celui du grand désert syrien.

Quand le marquis de Tiérarche vint les retrouver, sa barbe tremblait un peu. Il ne dit pas un mot et se dirigea vers la rue. Les officiers l'imitèrent.

— Regarde, Dornier, — murmura tout à coup Grelot.

La porte du bar venait de s'ouvrir. Un tirailleur sénégalais en sortait. Il était énorme et lippu. Sur le mur sans fenêtre, son ombre le suivait, géante. Une même angoisse tenait le groupe immobile. Le nègre marchait sans faire le moindre bruit. Arrivé à la chambre de Mariette, il s'arrêta, puis, d'un mouvement onduleux, s'y glissa comme une grande couleuvre sombre.

J. KESSEL

TALLEYRAND

ÉVÊQUE D'AUTUN[1]

Voici un chapitre de la vie du prince de Bénévent pour lequel il est inutile d'ouvrir ses *Mémoires*. Le même silence qu'ils ont gardé sur son ordination de prêtre, ils l'ont observé sur sa consécration d'évêque. L'unique mention qu'ils en aient faite est celle-ci : « Je donnai ma démission de l'évêché d'Autun. » Talleyrand dit la chose, comme s'il s'agissait d'une fonction quelconque qu'il aurait abandonnée; tout de même, il reconnaissait implicitement qu'il avait exercé cette fonction pendant quelque temps, mais c'était tout. Il faut croire que ces souvenirs lui étaient importuns.

Du moment que Talleyrand était entré dans l'Église, bon gré mal gré, sa naissance et ses talents ne pouvaient que le destiner à l'épiscopat. L'assemblée du clergé qui avait voté en 1786 une gratification extraordinaire à l'abbé de Périgord, à cause des services qu'il avait rendus pendant les cinq ans de son agence, avait chargé son président, Arthur de Dillon, archevêque de Narbonne, de le « recommander avec instance aux bontés de Sa Majesté. » Les *Mémoires* de La Fayette font allusion à cette recommandation spéciale du clergé de France, et donnent à entendre que ce fut un hommage exceptionnel rendu à l'abbé de Périgord; mais ils se trompent en disant que cette recommandation eut pour effet de le faire nommer à l'évêché d'Autun.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1927.

Les choses n'allèrent pas si vite. Le prélat qui tenait à cette époque la feuille des bénéfices, c'est-à-dire qui faisait au roi les propositions pour les nominations ecclésiastiques, était Alexandre de Marbeuf, évêque d'Autun. Gardien vigilant du bon renom du clergé, il ne retint pas le nom de l'abbé de Périgord, qui lui avait été signalé par l'archevêque de Narbonne; s'il ne connaissait pas tous les écarts de sa conduite, il en savait assez pour être persuadé que le candidat cher à l'assemblée du clergé n'était point digne de porter la mitre. Une ironie du sort devait faire que ce prélat justement intransigeant aurait pour successeur sur le siège même d'Autun, deux ans plus tard et de son vivant, le prêtre qu'il n'avait pas consenti à proposer pour l'épiscopat.

Cependant l'abbé de Périgord trouvait que son heure était longue à venir. Au mois de décembre 1786, il crut qu'elle allait sonner. L'archevêché de Bourges allait sans doute être vacant, à cause de l'état de santé du titulaire Phélypeaux d'Herbault. Talleyrand se voyait déjà son successeur; en écrivant à son ami Mirabeau alors à Berlin, il l'en informait d'un manière assez cavalière : « Il est question pour moi en ce moment de l'archevêché de Bourges. C'est une belle place. Il y a une administration, et cela donne nécessairement entrée dans les états. L'archevêque est en apoplexie. On ne croit pas qu'il puisse durer plus de quinze jours ou trois semaines. » Il avait raison de dire que c'était « une belle place, » car il ne la considérait que sous ses avantages matériels. Métropole de la première Aquitaine, l'archevêché avait pour suffragants les évêchés de Clermont, de Limoges, du Puy, de Saint-Flour et de Tulle; son titulaire portait le titre de patriarche et primat d'Aquitaine, que lui disputait d'ailleurs l'archevêque de Bordeaux. Le siège avait été plusieurs fois cardinalice, ainsi coup sur coup pour deux archevêques du XVIIIe siècle, le cardinal de Gesvres et le cardinal de La Rochefoucauld de Roye.

L'attaque d'apoplexie de l'archevêque de Bourges n'avait été pour l'impatience de l'abbé de Périgord qu'un faux espoir. Les « quinze jours ou trois semaines » étaient devenus des mois. Mais voici qu'au mois d'avril 1787 une rechute du malade fit croire de nouveau à Talleyrand qu'il n'allait pas

tarder à s'asseoir sur le siège de saint Ursin. Son ami Choiseul-Gouffier, qui était alors à Constantinople, en fut informé par cette lettre du 4 avril 1787, qui ne porte pas plus que la lettre précédente à Mirabeau la trace d'une grande émotion : « Mon archevêque de Bourges est plus mal depuis quelques jours; on dit qu'il s'en va tout à fait. Les remèdes les plus actifs le sont moins que le mal. Cette époque sera vraisemblablement celle qui décidera de mon sort. Pour le moment, il me paraît bien difficile qu'on ne me donne pas l'archevêché de Bourges. La malveillance de l'évêque d'Autun ne me paraît pas pouvoir lui fournir les moyens de me le refuser. »

L'archevêque de Bourges mourut enfin (23 septembre 1787). Mais quelle déconvenue pour le candidat à la succession! Le siège archiépiscopal fut donné à l'évêque de Nancy, François de Fontanges, et ce ne fut pas l'abbé de Périgord qui fut appelé à l'évêché de la capitale de la Lorraine. Il en eut un vif déplaisir; toute l'amertume de sa déception éclata dans une lettre à son cher Choiseul-Gouffier, du 17 octobre 1787 :

« J'ai été tous ces jours-ci à Rosny; j'y ai porté de l'inquiétude sur ta position et du dégoût sur la mienne. Voilà l'archevêché de Bourges donné à l'évêque de Nancy, et l'évêché de Nancy donné à l'abbé de La Fare. A présent, qu'est-ce qui arrivera? Je ne prévois plus d'ici à longtemps de mouvements dans le clergé; quand il y en aura, me donnera-t-on la place qui me conviendra et à laquelle je conviendrai?

» Rien de ce que je désire ne tourne comme je le voudrais; mon ami, je ne suis pas dans un moment de bonheur.

» Mais cela changera. J'attendrai, et on trouvera peut-être qu'un homme qui a trente-quatre ans, qui a toujours été occupé d'affaires, qui a fait celles de son corps, tout seul, pendant cinq ans, et de qui on s'est loué pendant tout ce temps-là, mérite qu'on le traite un peu mieux. »

Talleyrand découragé ne prévoyait pas de longtemps un mouvement dans le clergé. Cependant la mort de l'archevêque de Lyon, survenue le 2 mai 1788, fit renaître ses espérances. Le siège du primat des Gaules fut donné à l'un de ses suffragants, Alexandre de Marbeuf, évêque d'Autun. A qui allait revenir l'évêché que ce prélat laissait vacant?

C'est alors que le père de l'abbé de Périgord se décida à intervenir auprès du roi. Au retour d'une inspection qu'il avait faite en sa qualité de lieutenant général, il tomba malade; sa maladie prit tout de suite un caractère d'extrême gravité. L'aîné de ses fils lui avait déjà donné, à lui-même et surtout à sa femme, plus d'un sujet de tristesse; mais, au chevet de son père malade, il promit de renoncer à l'agiotage, qui le faisait mal voir, et, sans doute aussi, de réformer sa vie privée. Alors le comte de Talleyrand prit le parti d'écrire au roi et à la reine : sur le point de mourir, il demandait à Leurs Majestés, comme la dernière grâce qu'il avait à obtenir de leur bonté, que l'abbé de Périgord fût nommé à l'évêché d'Autun. On n'a pas le texte de cette lettre, à laquelle on trouve plusieurs allusions dans les écrits du temps; mais il ne semble pas malaisé de deviner ce qu'avait pu dire son auteur. Le nom de la famille, les services personnels du comte de Talleyrand dans sa carrière de gentilhomme et de soldat, le talent dont l'abbé de Périgord avait fait preuve pendant les cinq ans de son agence, la recommandation exceptionnelle dont il avait été l'objet de la part de l'assemblée du clergé, autant d'arguments à faire valoir en faveur du candidat; son âge même, trente-quatre ans, n'avait rien d'anormal dans les mœurs ecclésiastiques du temps. Le roi connaissait d'une manière personnelle le comte de Talleyrand, qui avait été menin du dauphin son père et l'un des otages de la sainte Ampoule à son sacre; il l'apercevait à Versailles, où ses fonctions l'appelaient souvent. Louis XVI lui témoignait une estime affectueuse, dont il était tout à fait digne. Dans ces conditions, comment répondre par la dureté d'un refus à la prière d'un père qui se mourait?

Cependant une opposition se produisit, d'une manière bien inattendue; elle vint de la mère elle-même de l'abbé de Périgord. La chose est rapportée par un Sulpicien, l'abbé Le Tourneur, plus tard évêque de Verdun. La comtesse de Talleyrand avait un réel chagrin de la conduite de son fils aîné; moins préoccupée que son mari de l'avancement de la famille, se souciant davantage du bon renom de la religion, connaissant combien son fils méritait peu la sainte dignité qu'on sollicitait pour lui, elle prit sur elle d'aller conjurer le

roi de retirer la promesse qu'il avait faite pour son fils. Le roi lui répondit : « Cela le corrigera. » Qui sait si un homme nouveau ne naîtrait pas en lui, s'il ne renoncerait pas pour toujours à certaines relations et à certaines pratiques, quand il serait arrivé aux honneurs suprêmes de l'épiscopat?

On disait que la reine s'opposait à la promotion épiscopale de l'abbé de Périgord, comme on prétendait qu'elle avait déjà empêché sa nomination au cardinalat. Le prince de Bénévent fit rendre, en 1815, au domaine de la couronne le château de Saint-Cloud, qui était passé à la duchesse d'Angoulême; le bruit courut alors qu'il l'avait fait, parce qu'il détestait Marie-Antoinette, qui l'avait longtemps empêché d'être évêque. En vérité, on ne voit nulle part que la reine ait essayé en 1788 de combattre la décision du roi, quand il avait pris le parti de céder aux derniers vœux d'un mourant. « Henri IV, a dit Talleyrand, est le dernier de nos rois qui ait su céder et résister quand il le fallait. » Louis XVI, qui n'avait pas le caractère du Béarnais, ne résista jamais beaucoup; en la circonstance, il laissa sa bonté agir. Le 2 novembre 1788, il mettait sa signature au bas de ce brevet de nomination :

« Aujourd'hui, deuxième jour du mois de novembre mil sept cent quatre-vingt-huit, le roi étant à Versailles, bien informé des bonne vie, mœurs, piété, doctrine, grande suffisance, et des autres vertueuses et recommandables qualités qui sont en la personne du sieur Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, vicaire général de Reims, Sa Majesté, se promettant qu'il emploiera avec zèle et application tous ses talents pour le service de l'Église, lui a accordé et fait don de l'évêché d'Autun, qui vaque à présent par la démission du sieur de Marbeuf, dernier titulaire, à la charge d'une pension annuelle et viagère de trois mille livres au sieur Borie des Renaudes, ancien vicaire général de Tulle... »

Juste un an plus tard, le jour des Morts de l'année 1789, l'Assemblée nationale rendait un décret qui mettait à la disposition de l'État les propriétés et les revenus ecclésiastiques. Le premier inspirateur de cette mesure fut l'évêque d'Autun, que Louis XVI venait de nommer.

La nomination de l'abbé de Périgord au siège de saint Amateur et de saint Révérien adoucit les derniers moments du

comte de Talleyrand. Cette nouvelle fut pour le mourant l'écho suprême de la vie terrestre. Quarante-huit heures plus tard, le 4 novembre, il avait cessé de vivre. Il mourut en son hôtel, 255, rue de Grenelle; c'est le n° 67 actuel, à l'angle sud-ouest de la rue du Bac. Ses obsèques furent célébrées à l'église Saint-Sulpice, sa paroisse; en tête des personnes qui conduisaient le deuil marchaient deux princes de l'Église, Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, archevêque-duc de Reims, premier pair de France, frère du défunt, et Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, nommé par le roi à l'évêché d'Autun, fils aîné du défunt.

Dans le même mois de novembre, le 26, le nouvel évêque d'Autun perdait encore sa grand'mère paternelle, qui habitait rue de Grenelle, dans le même hôtel.

L'évêché d'Autun n'avait qu'un revenu médiocre, 22 000 livres; mais, dès le 3 décembre, le nouvel évêque était pourvu d'un bénéfice de plus : sur la présentation du comte d'Artois et en vertu de son apanage, le roi lui donnait l'abbaye de Celles en Poitou, de l'ordre de Saint-Augustin, qui rapportait 12 000 livres. En ajoutant les 18 000 livres de l'abbaye Saint-Denis de Reims, Talleyrand allait disposer de 52 000 livres par an. L'Église lui fournissait les moyens de vivre d'une manière conforme à son nom et à son rang social, et aussi les moyens de se donner aux œuvres de charité, si l'esprit évangélique inspirait son cœur de pasteur.

Les bulles pontificales qui confirmaient la désignation du roi de France furent expédiées par la cour de Rome le 15 décembre; la chancellerie de Pie VI s'était conformée à l'usage, en ratifiant les propositions de Versailles. Par conséquent, il n'y avait plus qu'à procéder à la consécration de l'évêque nommé et investi. L'abbé Émery, qui était alors le supérieur de la congrégation de Saint-Sulpice, le détermina à faire à Issy, dans la maison du noviciat des Sulpiciens dite la Solitude, la retraite qui était de tradition pour la préparation de l'auguste cérémonie. Le futur évêque suivit ce pieux conseil, mais pour la forme seulement; ce ne fut de sa part guère plus qu'un acte de politesse. Le supérieur de Saint-Sulpice, qui était un saint prêtre, eut avec le retrai-

tant de fréquents entretiens; sa situation, son expérience des âmes, ses cinquante-six ans auraient dû lui permettre d'exercer sur son auditeur une action efficace, de faire naître en lui des pensées surnaturelles de foi, d'humilité, de sacrifice. Ce fut en vain, paraît-il. A la Solitude, comme jadis à Saint-Sulpice et à la Sorbonne, l'âme de Talleyrand resta obstinément fermée à l'action de la parole chrétienne.

La consécration eut lieu le 16 janvier (1789), au jour où l'Église célèbre la fête de Saint-Marcel, pape et martyr; elle se fit dans la chapelle du Saint-Sauveur, aujourd'hui détruite, qui était l'unique chapelle de la Solitude. Cette chapelle était très petite; elle suffisait à peine à contenir le prélat consécrateur, ses deux assistants, le prélat consacré, le groupe des officiants et quelques personnes. En célébrant cette consécration dans une petite chapelle privée, où les fidèles et les simples curieux ne pouvaient avoir accès, on n'avait rien fait pour lui donner de l'éclat. Le prélat consécrateur était Louis-André de Grimaldi, évêque-comte de Noyon, sixième pair ecclésiastique; c'était lui qui, neuf ans plus tôt, avait conféré la prêtrise à Talleyrand. Il était assisté, conformément au pontifical, de deux évêques, Aimar-Claude de Nicolaï, évêque de Béziers, et Chaumont de La Galaisière, évêque de Saint-Dié.

La cérémonie, l'une des plus longues de la liturgie catholique, débuta par la récitation de la formule de serment que le futur évêque fit à genoux devant le consécrateur : « Moi, Charles-Maurice, élu pour l'Église d'Autun, serai, dès à présent et à jamais, fidèle et obéissant à l'apôtre saint Pierre, à la sainte Église romaine, à notre saint Père le Pape Pie et à ses successeurs légitimes... J'aurai soin de conserver, de défendre, d'augmenter et de promouvoir les droits, honneurs, privilèges et autorité de la sainte Église romaine, de notre saint Père le Pape et de ses successeurs. » Les mains sur le livre des évangiles, il avait achevé la formule du serment par ces mots : « Ainsi Dieu me soit en aide, et ces saints évangiles. »

Alors l'évêque de Noyon procéda à l'examen. « Nous vous demandons, mon très cher Frère, si vous voulez régler toute votre prudence, autant que votre nature en est capable, sur les maximes de la sainte Écriture. » L'examen continua en por-

tant sur la discipline, sur les mœurs, sur la foi. Les acolytes habillèrent alors l'abbé de Périgord en évêque; ils lui passèrent au cou la croix pectorale. Ainsi vêtu, il monta à un petit autel préparé pour la circonstance; il commença à dire la messe, tandis que l'évêque de Noyon faisait de même à l'autel principal. Après le graduel, les deux messes furent interrompues par ces paroles du consécrateur : « Un évêque doit juger, interpréter, consacrer, ordonner, offrir, baptiser et confirmer. » A ces mots, Charles-Maurice se prosterna le visage contre terre au pied de l'autel et il resta ainsi pendant qu'on chantait les litanies des saints. Ce fut ensuite le chant du *Veni, creator Spiritus*; au cours de cette hymne, le consécrateur fit, avec le saint chrême, une onction sur la tête du nouvel évêque qui était à genoux. Puis vint l'onction des deux mains, du côté de la paume. A ce moment, il se produisit un incident pénible. L'abbé Émery, qui en fut témoin, racontait à son confrère l'abbé Le Tourneur, que Talleyrand était resté indifférent et impassible, mais que, lors de l'onction des mains, son courage épuisé avait été vaincu; il avait pâli, s'était trouvé mal; on avait dû interrompre pendant quelques minutes la cérémonie. Quarante-neuf ans plus tard, quelques heures avant de mourir, le prince de Bénévent recevait de l'abbé Dupanloup le sacrement de l'extrême-onction. Au moment où l'onction des mains allait lui être faite, il tendit ses mains fermées, en disant : « N'oubliez pas, monsieur l'Abbé, que je suis évêque. » Après tant d'années écoulées, tant de crises dans son existence, il pensait toujours à la cérémonie d'Issy, qui ne lui permettait de recevoir l'extrême-onction que sur le dos de la main.

Le prélat consécrateur bénit ensuite la crosse du nouvel évêque, son anneau pastoral; il lui fit toucher le livre des évangiles. « Recevez l'évangile, lui dit-il, et allez le prêcher au peuple qui vous est confié. » Il lui donna le baiser de paix. Puis les deux messes recommencèrent, chaque officiant étant à son autel. Au moment de l'offrande, M. de Talleyrand, à genoux devant l'évêque consécrateur, lui présenta deux flambeaux, deux pains, deux petits barils, qui portaient les armoiries de Talleyrand-Périgord et leur devise en périgourdin : de gueules, à trois lionceaux d'or, armés, lampassés

et couronnés d'azur, avec les mots : *Re que Diou.* « Il n'y a pas d'autre roi que Dieu. »

A la communion, l'évêque de Noyon ne prit qu'une moitié de l'hostie et donna l'autre à l'évêque d'Autun; de même pour le vin qui était dans le calice. Après la bénédiction, Talleyrand vint se mettre à genoux devant l'évêque de Noyon, qui bénit la mitre du consacré et la posa sur sa tête; même cérémonie pour les gants. Alors l'évêque de Noyon entonna le *Te Deum*, tandis que l'évêque d'Autun, mitre en tête et crosse dans la main gauche, faisait le tour de la chapelle, conduit par les deux évêques assistants et bénissant les fidèles. Enfin la cérémonie s'acheva par la bénédiction que l'évêque d'Autun donna du haut de l'autel. Se tournant vers l'évêque de Noyon, il chanta par trois fois ces paroles, en manière de remerciement : *Ad multos annos*, « Vivez longtemps ». Puis le cortège se forma pour regagner la sacristie. Peut-être, en déposant ses ornements épiscopaux, le nouvel évêque se rappela-t-il le dernier verset du *Te Deum*, qu'il venait d'entendre chanter : *In te, Domine, speravi; non confundar in aeternum.* « C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espérance; je ne serai point confondu à jamais. »

Cependant sa tenue n'avait rien eu d'édifiant. Ernest Renan connut en 1843, quand il entra au séminaire de Saint-Sulpice, un « directeur », l'abbé Hugon, qui avait été l'un des six acolytes à la consécration de l'évêque d'Autun. Il avait été choqué de sa manière de se tenir, qui avait été des plus inconvenantes; mais n'était-ce pas un péché « d'avoir formé des jugements téméraires sur la piété d'un saint évêque? » Aussi s'en était-il accusé à la confession du samedi suivant. L'abbé Hugon devait être en 1789 un séminariste tout jeune, ignorant la chronique légère de son temps et persuadé par avance que tout prince de l'Église méritait un profond respect.

Telle fut cette consécration du 16 janvier 1789, qui conféra à l'abbé de Périgord le caractère épiscopal. Toutes les prières avaient été dites et toutes les cérémonies observées suivant le pontifical; de ces rites il s'était dégagé le sentiment de piété et de foi qui se retrouve dans toutes les manifestations de la liturgie catholique. Toutefois les rares fidèles

qui se trouvaient dans l'étroite chapelle du Saint-Sauveur ne purent s'empêcher de remarquer que cette solennité liturgique n'était point exempte d'une sorte de malaise et de tristesse. L'archevêque de Reims, qui était l'oncle du nouvel évêque et comme son père spirituel, n'était point là; peut-être était-il retenu dans son diocèse par ses devoirs de pasteur. Mais la mère de Talleyrand n'était point venue prier pour ce fils qui portait à présent la mitre et la crosse; son frère Archambaud et son frère Boson étaient absents aussi. Que signifiait cette absence des parents les plus proches? N'était-ce pas l'effet d'un mot d'ordre qui avait circulé entre eux? L'absence de la mère en particulier n'avait-elle pas la signification d'une douleur cachée et d'un blâme?

Le lendemain 17 janvier, l'évêque d'Autun rendait visite à l'archevêque de Paris, Le Clerc de Juignié de Neuchelles; des mains de celui-ci il recevait l'insigne du pallium. Les évêques d'Autun, en effet, depuis saint Syagrius, mort en 600, avaient obtenu de la papauté le privilège très rare de porter par-dessus la chasuble cette bande de laine blanche, longue et étroite, semée de croix noires, tissée à Rome avec la laine d'agneaux bénits au monastère de Saint-Agnès-hors-les-Murs, qui est la marque de la dignité papale et archiépiscopale.

Le pallium n'était pas le seul honneur qui revenait au pasteur de l'antique Augustodunum; l'évêque d'Autun, premier suffragant du primat des Gaules, était l'administrateur de la province ecclésiastique de Lyon pendant les vacances du siège métropolitain; il était encore le président-né des états de Bourgogne. Le nouvel évêque devait être impatient de connaître son diocèse et de monter sur le trône qui l'attendait dans l'église cathédrale de Saint-Lazare.

Le 26 janvier, en même temps qu'il déléguait le grand chantre Simon de Grandchamp pour prendre possession de son diocèse, il adressait, de Paris, à ses diocésains une longue lettre pastorale; il y paraphrasait, avec une onction toute épiscopale, ce mot de saint Paul, dans la première *Épitre aux Romains*, verset II : *Desidero videre vos.*

« Depuis le jour, Nos très chers Frères, où le choix de

Sa Majesté nous a appelé à vivre au milieu de vous, à chaque instant nous avons pu vous dire ce que saint Paul écrivait aux Romains : « Dieu m'est témoin que je ne cesse de penser à vous, » *Testis est mihi Deus quod sine intermissione memoriam vestri facio.* Oui, souffrez cette expression, Nos très chers Frères, vous êtes devenus notre douce et unique occupation. »

Il rendait hommage au clergé paroissial et aux deux congrégations de Saint-Sulpice et de l'Oratoire, qui étaient justement considérées dans son diocèse. Avec quel art ne tournait-il pas leur éloge, en s'abritant lui-même sous les deux grands noms de l'archevêque de Cambrai et de l'évêque de Meaux!

« Lorsque, avant de recevoir l'onction des mains du pontife, nous avons pu nous recueillir quelques moments dans une solitude où viennent s'instruire en silence les membres de la pieuse Société de Saint-Sulpice, qui offrit tant de modèles à notre jeunesse, nous nous sommes dit que nous serions secondé par ces mêmes instituteurs, qui se dévouent avec un zèle si pur au soin difficile de former les élèves du sacerdoce, et dont, pour tout dire, l'éloge le plus touchant sortit de la bouche expirante de Fénelon. Et, réunissant alors dans notre esprit tout ce qui intéresse le grand bienfait de l'instruction publique, nous n'avons pas éprouvé une moins vive satisfaction à penser que l'honorable fonction d'élever la jeunesse des diverses classes de la société venait d'être confiée à la célèbre congrégation de l'Oratoire, qui, par la haute sagesse de son régime, a mérité que le génie de Bossuet lui rendît un immortel hommage. »

Le souvenir de son père provoque son émotion :

« Lorsque, au moment où nous vous fûmes destiné, je me voyais à la veille de perdre un père, jeune encore, chéri de tous les siens, et si tendrement estimé de ceux qui le connurent, lui qui avait tant désiré de me voir dans ce diocèse où son épouse avait reçu le jour, et pour qui, même au bord du tombeau, cette nouvelle fut un instant de bonheur; lorsque, de mes mains, je pressais ses mains mourantes et que j'étais contraint de dévorer mes larmes toujours prêtes à couler sur lui... »

Mais il n'est plus un simple particulier; il doit compter avec les redoutables responsabilités de l'homme public :

« Malheur, sans doute, à qui ne cherche dans les places que les misérables jouissances de la vanité, qui voit autre chose en elles que ce qu'elles sont en effet, des chaînes toujours redoutables; qui ne se dit pas sans cesse que, devenu homme public, il est comptable de toutes ses actions, de tous ses instants; qu'il ne peut plus être à lui, puisqu'il se doit à tous; que chacun des nouveaux droits qu'il acquiert n'est réellement qu'un nouveau devoir; qu'enfin les droits sont réciproques, et que, lorsqu'on a reçu celui d'exercer une portion quelconque de l'autorité, on ne doit cesser un instant de voir, dans ceux qui y sont soumis, le droit non moins réel d'exiger qu'elle soit exercée toujours avec justice et modération. »

En terminant, il prie les fidèles de demander à Dieu pour lui « cette pureté d'intention qui ne veut que le bien, la piété qui est utile à tout, l'esprit de discernement qui choisit les temps et les moyens, et la douceur qui prépare les esprits, et la force qui résiste aux obstacles, et la bonté qui souvent les prévient, et particulièrement cette inaltérable justice qui peut-être comprend tout, qui est la grande dette de tout dépositaire du pouvoir, et qui est l'éternelle amie de la paix. »

Ce premier mandement de l'évêque d'Autun est un pur chef-d'œuvre.

Talleyrand avait écrit au clergé et aux fidèles de son diocèse : « Dieu m'est témoin que je ne cesse de penser à vous; » mais deux mois allaient s'écouler avant qu'il songeât à satisfaire le désir qu'il avait de les voir, *desidero videre vos*. Depuis quelques mois, la vie politique à Paris et à Versailles offrait une animation extraordinaire. On peut dire que la Révolution était née quand l'assemblée des notables s'était ouverte au mois de février 1787. Les crises succédaient aux crises sans interruption. Calonne avait cédé la place à Loménie de Brienne. Le parlement avait pris position contre le nouveau ministre. Des actes d'autorité contre quelques-uns de ses membres n'avaient abouti à rien. L'idée des états généraux était dans l'air; il fallut bien promettre de les convoquer

en 1789. Cette promesse n'avait pas sauvé Loménie de Brienne; Necker l'avait remplacé. Une nouvelle assemblée des notables avait réglé la composition, la convocation, le mode d'élection des états généraux. Paris, la France entière ne vivaient plus que dans l'attente du mois de mai 1789.

Ce mois de mai pouvait donner l'essor à la fortune de Talleyrand. Évêque d'Autun, il était comme assuré d'être pour ce diocèse le député de l'ordre du clergé. Lui qui avait eu à la Sorbonne le loisir de méditer devant le tombeau du grand cardinal, il savait comment avait débuté la fortune politique de l'évêque de Luçon; les états de 1614 avaient été le premier échelon de sa carrière politique. Pourquoi les états de 1789 ne seraient-ils pas pour l'évêque d'Autun le marchepied de sa fortune? Pour cela, il fallait renoncer pendant quelque temps à l'agitation de Paris, à la vie de ses salons, et prendre contact avec la capitale religieuse de l'Autunois.

Le 12 mars 1789, jeudi de la deuxième semaine de carême, Talleyrand arriva dans sa ville épiscopale. Le dimanche suivant, 15 mars, il prit officiellement possession de son siège. Que de prières dans la messe du jour qui devaient peu répondre aux préoccupations ambitieuses du prélat! C'est l'introït : *Oculi mei semper ad Dominum*, « mes yeux sont constamment tournés vers le Seigneur; » c'est l'épître, d'après saint Paul : « Soyez les imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés...; qu'on n'entende pas même nommer parmi vous la fornification, ni quelque impureté que ce soit...; marchez comme des enfants de lumière; » c'est l'évangile, d'après saint Luc : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent; » c'est la communion : « Vos autels sont mon asile, ô Seigneur des vertus, mon roi et mon Dieu; heureux ceux qui habitent votre maison. »

Le nouvel évêque avait prêté deux serments qui se rapportaient à sa dignité épiscopale : le premier, à la porte de son palais, impasse de l'Évêché; le second, à la porte de la cathédrale de Saint-Lazare. Celui-ci contenait ces formules : « Moi, Charles-Maurice, évêque d'Autun, je jure et je promets à l'Église d'Autun, mon épouse, au doyen et au chapitre de la même Église, mes frères, que je conserverai les droits,

libertés, statuts et exemptions de ladite Église et de ses membres... Je n'aliénerai point, je n'inféoderai point, je n'échangerai point les droits, possessions et domaines de mon évêché et de mon Église d'Autun... Enfin, je traiterai ladite Église et chacun de ses membres avec piété, douceur et humanité, selon tous les égards dus par un époux à une épouse. Ainsi que Dieu me vienne en aide et ces saints évangiles de Dieu. » Quelques mois encore, et bien des choses seront oubliées de ces paroles solennelles.

Il ne fut point question pour l'évêque nouvellement arrivé d'entreprendre une tournée pastorale à travers son diocèse ni de s'occuper, d'une manière approfondie, de l'administration épiscopale; il se borna à donner quelques signatures, ainsi pour nommer l'abbé des Renaudes vicaire général ou pour l'autoriser à toucher les revenus de sa prébende de chanoine sans être astreint à la résidence, à cause des services personnels qu'il rendait à son évêque. Pour Talleyrand comme pour les Autunois, il n'y avait qu'une affaire, la rédaction des cahiers des états généraux et l'élection des députés.

Talleyrand fit aux électeurs l'exposé de son programme; c'est sans conteste l'un des plus importants manifestes provoqués par le mouvement de 89. Sainte-Beuve a raison de parler avec éloges du « discours remarquable, tout pratique, où, sans se jeter dans le vague des théories, Talleyrand résume les principales réformes et les améliorations qu'il estime nécessaires. » « Il reste bien avéré, ajoute-t-il, que l'évêque d'Autun se montrait dès le premier jour un des plus éclairés et des plus perspicaces esprits de son époque. »

L'*Extrait du cahier des délibérations du clergé assemblé à Autun*, c'est le discours même que l'évêque a tenu devant les membres du clergé sur les « affaires générales de la nation ». Il débute ainsi :

« M. l'Évêque d'Autun a dit : « Le clergé assemblé à Autun, pénétré de reconnaissance pour l'acte de justice magnanime par lequel Sa Majesté a voulu rétablir la nation dans ses droits, voit, avec la plus vive satisfaction, que les états généraux trouveront, dans le seul exercice bien réfléchi de ces mêmes droits, l'entière certitude qu'ils ne seront point troublés dans leurs

fonctions; qu'ils seront exclusivement les juges de ce qui aura été dit ou fait par chaque membre dans le cours de l'assemblée; qu'ils seront libres de prolonger leurs séances sans craindre une dissolution involontaire; enfin, qu'ils pourront assurer et que, par conséquent, ils assureront à la nation le retour périodique de ses états. »

Ensuite, vient le programme méthodique de l'œuvre que les états généraux auront à accomplir; ce programme, dénué de toute rhétorique, se compose uniquement de formules très concises, très claires et qui disent tout.

Pour la partie politique : « Travailler à une charte qui renferme invariablement les droits de tous. Déclarer que, dorénavant, aucun acte public ne sera loi générale du royaume, qu'autant que la nation l'aura solennellement consenti. Consacrer le droit inaliénable et exclusif de la nation d'établir des subsides, de les modifier, de les limiter, de les révoquer et d'en régler l'emploi. Établir les principes d'une bonne représentation nationale, en placer les premiers éléments dans les paroisses et, de là, par des degrés intermédiaires égaux, et par des élections parfaitement libres, faire arriver les volontés individuelles jusqu'au centre commun de toutes les volontés... »

L'ordre public repose sur deux assises fondamentales, la propriété et la liberté. « Pour le maintien inaltérable de la propriété, il sera déclaré que tout ce qui porte ce caractère sera éternellement sacré... — Hors de la loi, tout est libre; nul ne pourra donc être privé de la liberté, même pour un temps, que par la loi, jamais par un ordre arbitraire. Dès lors, toutes les peines devenant légales, elles seront les mêmes pour toutes les classes de citoyens. »

Pour la partie financière : rétablir le crédit public, « sans aucun nouvel impôt : soit par l'accroissement de recettes provenant de l'abolition des privilèges pécuniaires; soit par la vente des domaines...; soit par les effets incalculables d'une banque nationale bien organisée...; soit par les secours d'une caisse d'amortissement...; soit par de nouveaux emprunts... — Détruire sans retour toute espèce de privilèges en matière d'impôts... — Faire travailler à une vérification exacte des biens du royaume... »

On raconte que de jeunes abbés, à la dévotion de leur

évêque, avaient à l'avance visité les presbytères pour chanter les louanges du nouveau prélat; que lui-même avait tenu table ouverte à Autun, traitant d'une manière fastueuse les membres du clergé. Ces moyens ne furent point inutiles; mais le programme que Talleyrand avait tracé pour les futurs états généraux témoignait d'une telle supériorité de vues que le succès de sa candidature ne pouvait faire de doute. Le 2 avril, il fut élu député du clergé à une très forte majorité.

De son séjour à Autun, il y a encore un souvenir intéressant. Le 6 avril, dans une visite au collège des Oratoriens, il entendit du P. Mathié, professeur de rhétorique, une amplification sur ce sujet : « De l'influence de la morale des chefs sur les esprits des peuples. » Beau sujet, que le professeur développa avec abondance, que l'évêque-député écouta avec le plus grand sérieux et qu'il souligna sans doute de ses applaudissements.

C'était alors la semaine sainte. Les offices de ces jours de deuil durent amener la présence de l'évêque à la cathédrale. Le samedi saint, il estima qu'il était temps de rentrer dans la capitale. Trois semaines à peine devaient s'écouler avant l'ouverture des états généraux; il fallait que le député revît ses amis, s'entendît avec eux et préparât son rôle. Puis, célébrer devant tous les fidèles d'Autun l'office pontifical du saint jour de Pâques, c'était peut-être au-dessus de sa compétence. Il paraît que le 25 mars, jour de la fête de l'Annonciation, ayant célébré la grand'messe à la cathédrale, il avait commis plusieurs bévues, qui avaient provoqué des sourires; peu fière d'avoir fait quelques pas de clerc, Sa Grandeur ne tenait pas à donner une preuve nouvelle de son peu d'expérience liturgique. Bref, le matin même du dimanche de Pâques, le 12 avril, il monta en carrosse et prit la route de Paris. La période autunoise de son épiscopat avait duré juste trente jours.

La semaine de Quasimodo, le clergé du diocèse se réunissait à Autun pour la retraite pastorale; elle eut lieu sans la présence du pasteur, qui avait bien d'autres soucis en tête que de présider des exercices d'édification, d'entendre et de prononcer des homélies. De retour à Paris, « l'Alcibiade en rabat »

avait retrouvé les affaires, les intrigues politiques, les salons, les soupers; il était de nouveau dans son élément.

Autun ne revit jamais plus son évêque; mais Talleyrand revit Autun, pendant quelques heures. Dans les derniers jours du mois de décembre 1801, le ministre des Relations extérieures de la République française se rendit de Paris à Lyon; il devait s'y rencontrer avec les députés de la République cisalpine. Il passa par Autun. Un essieu de sa voiture s'étant rompu, il fut obligé de faire un arrêt dans son ancienne cité épiscopale. Sa présence fut vite connue; des groupes se formèrent autour de sa voiture, ironiques ou malveillants. L'essieu réparé, le ministre du Premier Consul avait continué son voyage. Pendant cet incident, rien n'avait troublé son flegme coutumier. Il n'y avait vraiment que les bonnes gens d'Autun pour se rappeler qu'il avait été évêque de leur ville. Pour lui qui avait renoncé à l'Église, y pensait-il encore? Tant de choses s'étaient passées entre 1789 et 1801! C'était à croire que le passé n'avait été qu'un songe et que le monde du présent était un monde entièrement nouveau.

G. LACOUR-GAYET,
de l'Académie des Sciences morales et politiques.

AUTOUR DE LA CRISE CHINOISE

Le lecteur occidental qui cherche à saisir le dessin des événements d'Extrême-Asie est rebuté par l'incohérence des nouvelles de presse qu'aggravent la fantaisie géographique de leurs rédacteurs, et la transcription changeante des noms propres. Une partie de la difficulté disparaît pour qui va jusqu'à consulter une carte de la Chine, et la liste des vocables chinois suivant l'orthographe française et anglaise, qui lui permettent de savoir que Che-tchou dans un article de l'*Écho de Chine* désigne la même ville que Shih-chu dans une dépêche du *Daily Telegraph*, et de ne pas confondre les provinces du Ho-nan et du Hounan, aussi éloignées l'une de l'autre que l'Allemagne de l'Italie.

Est-ce à dire qu'au prix d'un travail d'école on puisse voir clair dans la question chinoise, comme avec quelques notions de contrepoint on suit la trame mélodique d'un quatuor? Non certes, car le désordre est réel, et la cacophonie d'autant plus évidente qu'on en distingue mieux les parties. Mais, en s'aidant cette fois de l'histoire, on découvre qu'il s'agit d'un intermède obligatoire dans une partition classique.

Énoncer que la Chine est en révolution semble affirmer une évidence. C'est cependant anticiper. Le recul permet seul de décider si les troubles consécutifs à la chute d'un régime méritent le nom de révolution : il faut pour cela qu'un ordre nouveau en soit issu. Or les troubles de la Chine n'ont jusqu'ici produit qu'un désordre dont l'ampleur dépasse encore les apparences.

Le fait initial est que la dynastie des Ts'ing a perdu le pouvoir il y a quinze ans. Au Japon, un tel fait serait déroutant et pourrait incliner à ne plus juger le présent à l'aide du passé. Mais en Chine, il y a des antécédents à une chute dynastique, — exactement vingt et un d'après les annales officielles. Que se passe-t-il donc, traditionnellement, à la chute d'une dynastie chinoise, et particulièrement d'une grande dynastie, comme le fut sans conteste la maison mandchoue des Ts'ing qui régnait depuis 1616?

Les dernières années sont marquées par un affaiblissement du pouvoir central, compliqué d'intrigues et de drames de palais. La prospérité est très grande dans le pays; les cultivateurs et les marchands sont enrichis, les arts florissent, la population fourmille. Il s'établit un équilibre instable entre les forces individuelles et le pouvoir cohéreur de l'État, à la merci d'un incident : revers extérieurs, famine, maladresse d'un mandarin. Soudain, les bandes de brigands apparaissent dans les campagnes, et les villes ferment leurs portes. Un chef insurgé tue un gouverneur et s'installe à sa place; l'empereur, par faiblesse, le titularise. Les « Barbares » commencent à bouger tout autour de la grande muraille. La convoitise des richesses de l'Empire n'est plus contenue par la crainte de ses armes. Les hordes violent les frontières et saccagent les places. Bientôt, parfois plusieurs années avant celle que l'histoire enregistre comme date de la chute, le pouvoir impérial s'abandonne complètement. Alors commence une période d'un quart de siècle ou davantage, où la confusion est à son comble. Des ligues se font et se défont; un brigand, un barbare, occupe la capitale et se déclare empereur, puis tombe. Les villes passent de main en main, chaque fois pillées. Les richesses sont dilapidées, les famines se succèdent, les digues se rompent. Paysans et artisans, les laborieux de la nation, sont égorgés par milliers et millions. Tout le pays n'est qu'une plaie par où se vide largement l'excès de son sang. Enfin, un prince barbare, d'ambition assez large, réussit la conquête; il installe des garnisons dans les passes, coupe judicieusement la tête des partisans au lieu de massacrer la populace; ou bien, de quelque province, un homme se lève qui est taillé pour le pouvoir et servi par la chance :

« il a le dragon dans son ombre »; ses troupes grossissent, il atteint la capitale, chasse les envahisseurs. L'un ou l'autre est parvenu au trône. Il nomme son père empereur honoraire et ordonne un recensement, par familles, à la mode d'Asie; le décompte indique que la moitié ou le tiers de la population a disparu. Les laboureurs et les commerçants, inlassables, se remettent à l'œuvre; la crue des naissances reprend. Une ère nouvelle est proclamée.

Le début de ce schéma convient sans retouche à la période comprise entre le déclin de la dynastie manchoue et le temps présent. Avant de discuter ce qui adviendra, une parenthèse s'impose, qu'il faut ouvrir largement.

On vient d'indiquer que le restaurateur de l'ordre peut être étranger aussi bien que chinois. Cette indifférence choque profondément notre conception de l'intégrité nationale. Nous ne pouvons admettre que si la guerre de Cent ans s'était dénouée par l'avènement chez nous d'une dynastie anglaise, le cours de nos destinées n'eût été radicalement faussé. Mais la situation de la Chine est tout autre que celle d'un État d'Europe. Aux yeux de ses fils, elle n'est pas l'un des pays de l'Asie : elle est le *Tchong-houa*, la fleur du milieu, c'est-à-dire le centre du monde et l'excellence de la civilisation. Depuis que les hommes ont mémoire des événements il en est ainsi, et ce n'est pas l'illusion d'un orgueil qui s'abuse. L'hégémonie de la Chine sur les peuples voisins a subi bien des éclipses, mais la suprématie de la société chinoise a été constante. Situation unique, qui explique l'indifférence de cette civilisation, si consciente de sa grandeur, à l'égard de la main qui lui assure l'ordre politique : elle n'ignore pas que cet ordre est indispensable à son développement, mais elle accepte aussi aisément de le recevoir de l'étranger que l'Angleterre accepte d'importer du blé, non moins nécessaire à son existence. C'est qu'elle sent que rien ne peut entamer sa masse d'expérience humaine, ni la tradition sociale qui la cimente.

Notant la résignation apparente avec laquelle la Chine, pendant ces trois derniers siècles, et tant de fois auparavant, accepta ce que nous nommerions un joug étranger, et l'abandon de toute idée de revanche que symbolisait la subordination du militaire au lettré, nous aurions grand tort de conclure

que ce pays a pris une mentalité de vaincu : les Mandchous n'ont été que des artisans — et des plus utiles — de la grandeur chinoise.

Il est certain que la Chine n'eut le plus souvent qu'à se louer de ses importations de maîtres. Les « Barbares » qui entourent ses frontières du nord et de l'ouest font partie de cette immense pépinière d'hommes de l'Asie centrale dont les traits les plus typiques sont ceux de la race turke, essentiellement guerrière, et qui tend à organiser comme un régiment tout ce qui tombe sous son autorité : famille, troupeaux de bêtes ou de peuples. Quand elle n'organise ainsi que ses hordes, elle ne fait que razzier avec éclat. Mais quand elle travaille sur une riche matière humaine comme la Chine, l'Inde ou la Perse, le résultat est d'une merveilleuse ampleur. Car les chefs nomades, parvenus à l'empire, apportent dans l'exercice du pouvoir une curiosité, une ouverture d'esprit, un tranchant d'intelligence, une entente du bien public qui seraient incroyables si les exemples n'abondaient pas, avec Koublai-khan, Akbar, K'ang-hi. Dans le recul de vingt-cinq siècles, l'histoire d'Asie apparaît comme le jeu d'un pôle de force, le monde turco-mongol, entre trois pôles de culture, qui réagissent de façons diverses. La Perse a des fusées de civilisation brillante coupées de malheurs immenses, que pleurent les poètes; l'Inde, après une période grandiose, renonce au pouvoir temporel; la Chine, plus compacte, plus équilibrée, plus nuancée dans ses climats, demeure et progresse, absorbant les corps étrangers qui s'introduisent dans sa fourmilière.

***

La civilisation chinoise avait déjà tous ses traits à l'époque gréco-romaine. Mais l'unité politique était un mythe pour cette nation vouée aux luttes féodales entre des royaumes tenant leur investiture d'un empereur sans terres et sans armées. L'unification ne fut pas l'œuvre anonyme du temps, mais celle d'une lignée de chefs, les Ts'in, aguerris par le contact avec les nomades, et probablement eux-mêmes d'origine turke. Excellents capitaines, ambitieux, rapaces, méti-

culeux dans le service (on retrouve chez leurs historiens les comptes de têtes coupées après chaque bataille, coutume monstrueuse et précise, qui s'était conservée dans les armées de Genghis-khan), ils conquirent les royaumes, ou, selon la forte expression de l'annaliste, « ils les mangèrent un à un comme le ver à soie ronge les feuilles de mûrier ». L'œuvre fut parachevée par Ts'in Che-houang-ti qui, dans la concision des textes, fait figure du plus prodigieux modeleur qui ait jamais pétri une nation. D'un seul jet de sa volonté, il étendit la Chine de la Grande Muraille au Tonkin, reconnut ses voies navigables, traça un réseau de routes, unifia les poids, les mesures et les monnaies, conçut et mit en œuvre les rouages d'une administration centralisée. En quelques années, par la discipline des armes et le bon rendement des bureaux (dont il faisait peser chaque jour les dépêches avec autant de scrupule statistique que ses scribes en apportaient à dénombrer les prisonniers mis à mort), il avait transformé la Chine archaïque, anarchique et vulnérable, en un État moderne uni au dedans, craint au dehors, et avait donné d'elle-même le modèle définitif qu'elle reproduira dans ses époques de grandeurs : désormais sa ligne de vie sera une courbe aux sinuosités régulières dont les apogées viendront au niveau de cet étiage initial.

Après la grande dynastie des Han qui recueille directement l'héritage de la fondation, vient une nuit médiévale, la plus profonde des concavités de la courbe. Les barbares, allant et venant sous les soubresauts de la gestation hunnique, — dont le contre-coup se ressent jusqu'aux Champs Catalauniques, — razzient les provinces du Nord, tandis que la civilisation chinoise se réfugie chétivement dans un îlot calme, à l'abri du Fleuve Bleu. Au ve siècle, les chefs Toba, issus de la Mandchourie actuelle, réussissent la conquête, et bientôt la Chine renaît sous un souverain étranger. Mais l'ordre, trop profondément troublé, ne se restaure pas à la première tentative. C'est l'œuvre de Li Che-min, chef des marches de l'Ouest, comme Che-houang-ti qu'il fait revivre après huit siècles, greffant comme lui sur la civilisation chinoise, l'énergie turke. Devenu l'empereur T'aï-tsong de la dynastie T'ang, il reprend la grande tradition politique de protection offensive à l'Ouest

et d'expansion pacifique au Sud; et tel est en Asie centrale le prestige de ses armes qu'il est proclamé grand Khan, parvenant à faire jouer au profit de la Chine la loi mongole, le serment féodal, le *yassak* invincible. C'est, par une étrange rencontre, une aventure rigoureusement symétrique, à moins de deux siècles d'intervalle, de celle de Charlemagne, roi de France et empereur d'Occident.

Le second apogée de la courbe, magnifique époque de prospérité et d'art, s'étend jusqu'au IXe siècle; puis la décadence commence, et, signe précurseur de la chute, on voit apparaître une bande d'aventuriers indigènes qui, dix siècles d'avance, annonce la sanglante randonnée des T'aï-ping. Les ravages de ces bandes chinoises exterminatrices, dont la convoitise s'aggrave de haines sociales et religieuses, dépassent en horreur ceux des hordes tongouses. C'est une invasion par le dedans, signe néfaste : en 907 le trône est vacant, et le pays livré pour trois quarts de siècle aux chefs militaires. La situation, au Xe siècle, préfigure celle du XXe. Sans doute, les annales officielles la présentent de façon différente : on y voit la Chine partagée en royaumes où des dynasties s'établissent; mais ces royaumes ont des frontières malléables, et les dynasties rarement plus d'un règne. Les mêmes annalistes, ayant à enregistrer les événements contemporains, distingueraient les royaumes de Sun Yat-sen à Canton, de Wou Pei-fou au Honan, de Tchang Tso-ling à Pékin et de Yang Sen au Sseu-tch'ouan.

A la fin du Xe siècle, les Khitaï jouent au nord le même rôle que les Toba au VIe siècle, tandis qu'un illettré de génie, un bienfaiteur du peuple, fait l'apaisement et recoud l'unité de la Chine centrale, lasse et ravagée. Il fonde la dynastie des Song, et la situation redevient ce qu'elle était avant les T'ang avec une Chine septentrionale et une Chine méridionale qui parfois s'allient contre le danger commun de l'ouest.

Politiquement, l'apogée Song est bien loin de l'apogée T'ang. Si la culture chinoise s'y achève, la situation extérieure reste précaire. La dynastie vit repliée sur elle-même, s'intéressant aux querelles scholastiques des lettrés et des bonzes, allant de l'absolutisme au socialisme d'état dont elle fait, avec le ministre Wang Ngan-che, une expérience intégrale. Pour sa

sécurité, elle accepte de s'en remettre à l'interposition des Khitaï. Dès qu'elle renonce à la prudence pour tenter de reprendre une politique asiatique sans les moyens militaires de cette politique, elle ouvre la porte à l'invasion. Ce sont cette fois des nomades misérables, des sauvages à la dent longue, qui s'emparent de la plaine chinoise. Leurs chefs, les « rois d'or », appelés prématurément par la faiblesse des Song, ont à faire sur place ce stage d' « enchinoisement » qui, dans les bons exemples, se fait à la frontière. Quand ils s'emparent de la capitale, ils ignorent la grandeur de l'empire, ne voient que bijoux et soieries à piller. Grâce à leur manque d'envergure, la dynastie des Song, bien diminuée, continuera cependant à vivre quelques générations encore de l'autre côté du Yang-tsé, accentuant la descente vers le sud de la civilisation chinoise, qui est la caractéristique de toutes les époques de faiblesse.

Pendant ce temps, l'axe politique se transporte en Asie Centrale, avec la prodigieuse croissance des Mongols, qui aboutit à l'épopée la plus sanglante, mais aussi la plus ample qu'ait connue le monde : le règne de Genghis-khan. La grande œuvre, l'unification de l'Asie, réalisée par les Han et par T'ang T'ai-tsong avec le levier chinois, va être reprise avec le levier altaïque et des moyens purement militaires. Une stratégie en avance de six siècles sur son temps, une industrie de guerre parfaitement montée, font place nette : une même loi régira le monde, du Danube à la mer Jaune.

Ce voisin terrible qui se lève à l'ouest est une autre force de police à importer que les « rois d'or » pillards et faméliques. Et cette fois, il semble que ce ne soit plus le seul destin anonyme de la race qui conçoive l'annexion. Le génie de la fourmilière organise le tour dans la conscience d'un homme : Tch'ou T'saï, devenu conseiller de Genghis, est le négociateur secret du prodigieux emprunt. Il enchinoise les khan de Karakoroum, prudemment d'abord avec l'intraitable Genghis, franchement avec son petit-fils Koublaï, pendant qu'il manœuvre pour préparer l'assentiment de la Chine, épargnant aux provinces conquises sur les « rois d'or » l'extermination à la mode turke, faisant entrer d'un coup quatre mille lettrés dans l'administration mongole. Élevé au khanat en

1260, Koublaï, le fils de la Nestorienne, s'établit à Pékin où il bâtit le temple de ses ancêtres, et restaure le culte de Confucius. Avant la fin du siècle, il règne sur la Chine entière, comme sur l'Asie.

C'est le troisième des grands sommets de la courbe, l'époque des Yuan, qu'a connue Marco Polo et que nous connaissons par lui et les missionnaires qui vinrent de plus en plus nombreux d'Occident, accueillis royalement par les souverains sino-mongols.

Après la chute des Yuan, la dynastie nationale des Ming hérite presque sans intervalle de leur œuvre, comme les Han s'étaient installés dans celle des Ts'in. Mais ces souverains chinois, après un début brillant, déclinent lentement et négligent les frontières. Le désordre reparaît. Un aventurier s'empare de Pékin, où l'empreur, après avoir poignardé sa fille de sa main, se pend à un arbre. Ce qui reste de la famille impériale s'enfuit vers le sud, et le dernier empereur, qui comme d'autres de ses devanciers a cherché dans la religion un réconfort contre l'adversité, meurt confessé par un prêtre catholique.

Une nouvelle race royale passe la frontière, les Mandchous, qui vont donner à la Chine une incomparable prospérité, sous les deux règnes de soixante années de K'ang-hi et de Kien-long. Le cycle se déroule un peu moins hâtivement, mais reste inchangé. Au seuil du xxe siècle, les signes de décadence politique deviennent visibles. La révolte des T'aï-p'ing sonne le glas de la dynastie, dont la fin n'est retardée d'un demi-siècle que par l'indomptable énergie et le sens politique de l'impératrice Ts'eu-hi. Cette trêve, pendant laquelle se produisent les deux interventions étrangères de 1860 et de 1900, permet de faire le bilan des forces nationales.

Ts'eu-hi, l'une des plus étranges figures contemporaines, avait en elle de curieuses survivances des grands « souverains importés ». Un édit de 1900 rappelle que « la dynastie a toujours tenu la balance égale entre les sujets, qu'ils fussent mandchous ou chinois, du Nord ou du Midi ». Cette impartialité, l'impératrice le sentait, était un bienfait caractéristique de la domination de sa lignée étrangère. Ts'eu-hi était cependant bien loin d'avoir la largeur d'esprit d'un Koublaï ou

d'un K'ang-hi, mais elle gardait d'eux l'extraordinaire rapidité de conception et de décision, et une curiosité d'esprit telle que, à soixante-cinq ans, dans la débâcle de sa fuite à Si-ngan, elle prenait intérêt à tout ce qu'elle pouvait voir, allant jusqu'à confier à son entourage stupéfait « son regret de n'avoir pas plus souvent l'occasion de voyager ». Mais Ts'eu-hi est une exception parmi les princes du clan impérial dont la nullité, l'ignorance et la suffisance étaient notoires, et son action personnelle fut viciée par l'intermédiaire des eunuques qui, en Orient, tare inévitablement les gouvernements féminins. En mesurant par les défaites répétées la veulerie des chefs militaires et la désorganisation profonde de l'armée, en opposant à la prodigieuse richesse bourgeoise la précarité des finances publiques, on sent que l'édifice de l'empire est profondément menacé, car l'ordre, plus nécessaire pour lui que le riz, va tarir.

***

Retardée par le génie de l'impératrice douairière, la chute dynastique a suivi de bien près sa mort. Voici donc la Chine aux prises avec un nouveau déclin.

Pour ceux qui, en 1912, suivaient à Pékin les événements, il a semblé d'abord que l'action dût tourner suivant le précédent des Han, des Song et des Ming, par la greffe d'une dynastie chinoise. Yuan Che-k'ai paraissait avoir la carrure requise pour être, sinon un grand fondateur, du moins un restaurateur. Appuyé sur ses vétérans du Ho-nan, grandi aux yeux des hommes d'état chinois et des diplomates étrangers par le prestige de ses succès et le parfait classicisme de ses trahisons envers le trône, il parut, pendant un an, avoir dans ses mains assez d'atouts pour abattre son jeu à coup sûr. Mais — et ce fut là la première ingérence réelle des étrangers dans les destinées de la Chine — il crut, par calcul envers les chancelleries, devoir se contenter d'un titre républicain et, ce qui était plus grave, s'abstenir de procéder à quelques exécutions sommaires, indispensables en ces époques troublées. Il perdait un temps d'autant plus précieux qu'il était âgé. L'isolement de la grande guerre le décida, à la fin de 1915, à se faire

« élire » empereur, mais, trois mois après, il rétablissait la république, et ses ennemis le poussaient aisément dans la tombe.

Yuan Che-k'ai disparu, la loi de continuité de l'histoire chinoise indique que, après un interrègne plus ou moins long, doit advenir une dynastie étrangère. Or, il y a justement un peuple qui semble destiné à jouer le rôle des Mongols et des Mandchous, à « recevoir le mandat » (car cet euphémisme genevois est vieux en Chine de trois mille ans). C'est, s'il est besoin de le nommer, le Japon.

A l'encontre de la Chine, le Japon, dont la civilisation est entièrement importée, a le culte de son autonomie politique et de son intégrité territoriale qui n'a jamais subi d'atteinte. Koublaï-khan lui-même, a vainement lancé contre les îles une armada immense : il n'a réussi qu'à fournir leur thème de composition favori aux maîtres d'école nippons, qui sont surtout des professeurs de patriotisme. Le désastre de Takashima de 1281 est un glorieux souvenir que tous les combattants de Tsoushima avaient dans l'esprit et mirent leur honneur à égaler. Au XVIe siècle, le Japon surpeuplé commence à s'étendre vers l'archipel malais et la Corée sur laquelle ses revendications sont séculaires. Et aussitôt, un aventurier de génie, Hidéyoshi, conçut et proclama que le destin du Japon l'appelait à dominer la Chine : « J'assemblerai une puissante armée et j'envahirai le pays du grand Ming.... Que la Corée soit mon avant-garde[1]. » Hidéyoshi échoua, peut-être seulement parce qu'il était venu un peu trop tôt, alors que la Chine des Ming, sous Wan-li, était encore capable de réagir : la conquête qu'il manqua, les Mandchous la réussissaient vingt ans plus tard. Il est vrai que le Japon restait au XVIe siècle en plein morcellement féodal. Il lui fallait se préparer encore. En 1877, le mikado Moutsouhito parachevait l'unification politique. Dès ce moment, le Japon était assez fort pour accomplir le testament de Hidéyoshi. Mais, de l'opposé du monde asiatique, un autre « barbare » s'avançait, contournant par le Nord l'empire sino-mandchou : il fallait d'abord prendre à la gorge ce survenant. Tâche plus rude que la conquête de la Chine, et pour laquelle des moyens nouveaux

1. Cité par R. Grousset, *Histoire de l'Asie*, t. III, p. 423.

étaient indispensables. Par l'effort le plus dur et le plus conscient que se soit jamais imposé un peuple, le Japon, qui venait à peine de parfaire son redressement national, entreprend d'importer et de superposer à son antique culture chinoise et à son code d'honneur chevaleresque toute une civilisation antinomique, la civilisation industrielle de l'Occident. Quand, en 1895, il se trouva frustré par l'intervention russe des fruits de sa facile victoire de l'année précédente sur la Chine, l'effort redoubla dans une de ces tensions nationales, auxquelles peu de peuples savent atteindre, dans l'heure décisive de leur vie. Et, dix ans après, la double défaite des Russes récompensait cet effort.

Que le Japon fût dès lors désigné pour dénouer la crise chinoise, c'est ce dont il est puéril de discuter. Jamais la ruche chinoise n'avait eu à portée, au moment où lui manquait une reine, une remplaçante aussi parfaite. Les deux conditions que doit remplir une maison conquérante, puissance militaire organisée, et faculté d'adaptation à la civilisation chinoise, le Japon les a au plus haut point. La culture chinoise est pour lui ce qu'est pour nous la culture gréco-romaine : il en est tellement imprégné qu'elle lui apparaît plus ancestrale qu'étrangère. Quant à la puissance militaire, il la possède avec son essence mongole (la discipline shogounale est une émanation directe du *gassak*), mais décuplée par l'incomparable supériorité matérielle que lui assurent ses arsenaux, et par le prestige de ses récentes victoires. La conquête japonaise de la Chine serait un jeu pour trois corps expéditionnaires d'une centaine de mille hommes saisissant à la fois Pékin, Canton et le Yang-tsé, avec toutes les facilités que donneraient à la réédition de la conquête mandchoue les moyens de communication modernes, aviation, radiotélégraphie, et surtout le formidable appui de la flotte de guerre. Si la possibilité de la conquête est évidente, l'occupation serait beaucoup plus aisément supportée que nous ne l'imaginons, avec notre sensibilité nationale si différente de la chinoise. Sans doute, l'impopularité du Japon est-elle très vive, particulièrement dans la Chine méridionale où, comme on l'a noté, le patriotisme se réfugie aux époques de faiblesse. Mais l'impopularité mandchoue n'était pas

moindre aux premières menaces d'invasion, à la fin de la dynastie Ming, et cela n'a pas empêché que, quelques années après, tous les éléments sains de la race fussent regroupés, en un loyalisme unanime, autour du monarque de Pékin. Le seul fait qui dans notre expérience nationale puisse nous aider à admettre un tel retour est celui du *ralliement* : trois fois en un siècle nous avons vu en France les forces vives du pays, ayant su mettre les destinées de l'État au-dessus de leurs préférences, se rallier au parti contre lequel elles venaient de s'user.

Pourtant le Japon n'a pas bougé. En 1894, alors que sa flotte avait pris Wei-haï-weï et que la route de Pékin était ouverte, il s'est arrêté, comme le tigre flairant un piège. En 1915, la reprise de Kiao-tchéou aux Allemands l'a poussé de nouveau en avant jusqu'à formuler un programme de mise en tutelle, les « vingt et une demandes ». Mais il n'a pas osé aller plus loin, comme Yuan Che-k'ai s'est effrayé de « siéger face au sud ». Seconde déviation aux destinées de la Chine, dont l'Occident est responsable, beaucoup moins par son action, où lui-même hésite, que par son contact. Il semble que le trône de Chine soit protégé par un *tabou*.

***

Singulière dérision que les plaintes des diplomates chinois sur la menace des impérialismes étrangers, quand la seule chose que l'on pourrait valablement nous reprocher est de livrer la Chine à elle-même !

Et d'abord, nous l'avons ouverte à la Russie. Le gouvernement des Soviets n'a pas d'odorat qui le détourne de l'appât offert, et il se moque de l'interdit, ayant commis déjà, à l'égard des puissances occidentales, tous les sacrilèges. Il a la mémoire courte, et le souvenir de sa rossée de 1905 ne le gêne pas davantage. Son entrée en jeu était inévitable, et les événements récents qui ont donné aux choses d'Extrême-Orient une puissance d'alarme toute nouvelle, en sont la conséquence. Il ne s'agissait encore, évidemment, que de tâter le terrain, de s'assurer que l'union ne se ferait pas entre l'Europe, le Japon et l'Amérique, si une action décisive suivait. L'expérience a tourné contre l'entreprise : dès que les buts du gouver-

nement moscovite ont été démasqués, fort habilement d'ailleurs, par Tchang Tso-ling, les Chinois patriotes qui s'étaient fourvoyés dans l'aventure se sont repris, et il s'est affirmé contre la menace russe une opposition nationale aussi nette que contre la menace nipponne; d'autre part, cent cinquante navires de guerre se sont concentrés en quelques mois dans les mers de Chine et sur le Fleuve Bleu.

La tentative sera-t-elle reprise après cette double leçon? Peut-être, par la nécessité d'intimidation qui frappe inéluctablement la politique des Soviets, mais à coup sûr sans résultat. S'il peut exister dans certains cerveaux éclairés l'idée que les Japonais feraient d'excellents souverains chinois, celle d'importer volontairement d'aussi mauvaise marchandise que l' « ordre » soviétique ne peut hanter que des cervelles malades ou vénales. Les Russes n'ont aucune des qualités qui désignent le Japon au mandat; et ils ont accompli le miracle de tirer de l'hésitante politique asiatique des Puissances un geste suffisamment clair pour signifier l'interdiction.

***

Ce dernier recours écarté, la Chine, plus assurée de son intégrité qu'elle-même ne le soupçonne, est condamnée au calvaire de trouver à l'intérieur de ses frontières un principe d'autorité. A travers combien d'années de guerres civiles et de massacres y parviendra-t-elle, au comble de la misère et de la lassitude? Les précédents historiques indiquent qu'un demi-siècle ne serait pas un délai anormal. Et encore faut-il tenir compte de certaines circonstances aggravantes comme le fait que la Chine de 1911 était plus déshabituée que jamais auparavant de l'exercice du pouvoir.

Il y a deux phases distinctes dans les événements contemporains : de la chute de l'empire à la mort de Yuan Che-k'ai, le pays vit sur ses réserves d'organisation et l'inertie de sa masse, pendant que, à Pékin, et dans les grandes villes, on essaye de mettre sur pied un gouvernement parlementaire. Époque d'illusions naïves, pendant laquelle le travail de fermentation destructive reste caché. Après la mort de Yuan Che-k'aï, et surtout à partir de 1920, la façade démocratique

s'écroule, et les chefs militaires lèvent le masque. Dès lors, la scène appartient aux « seigneurs de la guerre ».

En parcourant les provinces, de 1912 à 1914, le spectacle de prospérité, d'activité agricole et commerciale, de fourmillement humain, ne laissait pas concevoir les ravages prochains. L'administration, déjà très réduite à la fin de l'empire, avait presque disparu avec lui. Dans les *yamen*, on ne trouvait plus, auprès de quelque vieux lettré à lunettes, qu'un fonctionnaire nouvellement installé, souvent un étudiant, qui, pour accueillir un hôte étranger, croyait à propos de coiffer d'un chapeau melon son chef récemment tondu. Les impôts directs étaient nuls, les besoins publics étant assurés par des péages, et surtout par un système complexe d'associations locales et de crédit. Dans les villages de l'intérieur, sur les jonques du Fleuve Bleu et de ses affluents innombrables, on était frappé par la diligence laborieuse des hommes, l'air d'insouciance et de jeu qui prenaient toutes les tâches de la vie quotidienne, la gravité n'étant de mise que pour la plus importante : la cuisine.

Le Chinois, lorsqu'il est gai, est infatigable. Après quinze heures de halage cadencé sur les bancs de galets et d'escalades de roches, les barquiers, dans le grouillement nocturne des paillottes, faisaient encore d'interminables parties de dés avant de s'allonger sur les planches du pont. De l'aube à la nuit les laboureurs plongeaient leurs jambes dans la boue visqueuse des rizières en houspillant les buffles pesants. Et dans les boutiques myriadaires des villes qui sont en même temps des ateliers, les commis, tout en échangeant des plaisanteries et des chants, faisaient jouer leurs mains déliées sur le vilebrequin à balancier, la râpe à tabac, le tour à polir ou l'abaque à calcul.

Évidemment, un œil occidental voyait quelques ombres à ce tableau : au sommet d'un pont, on se trouvait face à face avec une tête de supplicié, proprement piquée dans une cage posée sur le parapet; mais comment lutter contre le crime, presque sans police, sinon par la publicité des châtiments? A la porte d'une ville, un mendiant nu, à peine plus décharné que les autres, tendait une dernière fois son bol, puis mourait sans emphase, parmi l'indifférence des passants; mais comment éviter que l'on meure de faim, bien que la culture ne laisse pas une motte de terre improductive, dans un pays où

les enfants sortent des maisons comme les cancrelats d'une vieille cale de bateau?

Un fait démontre mieux que tout autre l'extraordinaire complaisance de la foule chinoise à l'égard du pouvoir : entre 1906 et 1914, l'ombre de gouvernement qui subsiste réussit à imposer la suppression de l'opium. Les décrets de l'impératrice douairière promulguant un plan d'interdiction progressive ont été exécutés plus complètement que le *prohibition act* dans l'un des états modernes où le pouvoir public et la police sont le plus fortement organisés. Si l'on néglige les quatre provinces méridionales, le pavot était extirpé du sol, et l'opium du sang chinois, en 1914, par un acte d'autorité.

Une telle docilité populaire devait être tenue pour un signe favorable, si un pouvoir fort avait rapidement succédé au pouvoir défaillant. Mais, en fait, elle explique aussi la profondeur du désordre qui s'est développé en l'absence de toute force de cohésion, le désorientement absolu de cette masse humaine sans tropismes.

En 1922, remontant de Shanghaï vers le haut Fleuve, chaque regard permettait de mesurer les ravages. Au lieu des quelques rares soldats à l'ancienne mode, avec le sabre et le parapluie en bandoulière et l'éventail à la main, c'était, tout le long des rives, des files de fantassins armés de fusils Mauser, la poitrine barrée de poches à cartouches. Les villes s'annonçaient par des faubourgs incendiés, les quais étaient vides de ballots et de barques. Mais ce qui étonnait surtout, c'était le changement d'expression des gens : l'affairement et les rires avaient fait place à un silence de crainte coupé de brusques disputes, et les yeux se détournaient avec des regards méfiants et haineux.

Le régime qui prévaut, après l'abandon des illusions parlementaires, se caractérise par l'absence absolue de toute institution. La seule origine de l'autorité est la force d'intimidation. Périodiquement, chaque grande ville passe d'un chef à l'autre, le plus souvent sans combat : quand une troupe s'approche, la garnison fait hâtivement ses paquets, les soldats s'empressent aux guichets de la poste pour échanger leurs « économies » contre des mandats plus portatifs; les généraux ont pris les devants. On entend quelques coups

de fusil, et les troupes montantes pénètrent par la porte sud pendant que l'arrière-garde ennemie pille une dernière fois le faubourg nord. Les nouveaux généraux font leur entrée, convoquent la Chambre de Commerce, et déclarent qu'il leur faut cent mille *taëls* dans la semaine. Pendant ce temps, les soldats se répandent dans les maisons et opèrent pour leur compte. Aucune résistance : les marchands et les banquiers s'exécutent. A la moindre hésitation, on prend leurs femmes, leurs fils aînés en otages. Quand les occupants sont repus, la ville jouit de quelques mois de calme, puis une autre armée arrive et le même cérémonial recommence.

Le nombre des soldats, grâce aux enrôlements forcés, a tellement crû que l'occupation s'étend maintenant jusqu'aux campagnes. Dans la moindre ferme, on voit auprès de la famille paysanne un soldat, l'arme sur l'épaule, qui la surveille. C'est un garnisaire, placé là pour l'empêcher d'enfouir le produit des récoltes, et aussi pour faire exécuter les consignes dont la plus commune est de planter du pavot partout où il peut pousser. L'opium est une denrée très estimée des chefs militaires, à cause de la facilité qu'elle donne d'emporter une marchandise de valeur sous le moindre poids, et de tous les droits qu'elle permet de lever sur les trafiquants et les consommateurs. En six ans, non seulement l'opium a reparu comme avant la prohibition, mais il s'est répandu dans les provinces du nord-ouest qui en étaient autrefois à peu près indemnes. Au Sseu-tch'ouan où, en 1911, j'avais vu le préfet de T'choung-k'ing procéder solennellement de sa main à l'arrachement du dernier plant de pavot, j'ai retrouvé dix ans plus tard les vallées couvertes des fleurs multicolores, d'où, par le couloir du Yang-tsé, une crue prodigieuse de drogue se répandait vers l'Est.

A la phase d'anarchie où le pays est descendu, il est à peine besoin de dire que les partis politiques, conservateur, socialiste, communiste, n'ont d'importance que dans l'imagination des journalistes des ports, et de signification que pour les étudiants des villes. De même, le gouvernement « officiel » qui subsiste à Pékin n'a aucun pouvoir, et n'est entretenu, d'ailleurs assez pauvrement, que pour faire figure en face des

légations étrangères; il est souvent impossible de trouver des titulaires pour certains portefeuilles, comme celui, généralement vide, des finances, et cette aversion pour le maroquin est ce qui fait le plus vivement saisir aux représentants de nos vieilles démocraties, à leur arrivée dans la capitale, qu'ils pénètrent dans le royaume du paradoxe.

La seule réalité, ce sont les seigneurs de la guerre et leurs bandes. Tout le jeu est limité à leurs fortunes, à leurs intrigues, à leurs alliances et à leurs trahisons. Le dénouement ne peut venir que de l'ascension de l'un d'eux consolidée par la destruction des autres.

Il n'est pas apparent qu'aucun de ceux dont le nom est venu jusqu'à nous ait « le dragon dans son ombre ». Tchang Tso-ling, dont l'habileté et la finesse sont grandes et que n'entrave aucun scrupule, a l'étoffe d'un premier rôle; il n'a pourtant rien su terminer quand il en avait l'occasion. Wou Pei-fou est un excellent général qui a formé des troupes de choc disciplinées et robustes avec lesquelles il a toujours pu vaincre quand il s'y est employé à fond; mais son envergure politique paraît mince, et limite son action militaire. Son lieutenant Yang Sen, jeune et fort actif, s'occupe depuis trois ans de s'assurer un fief au Sseu-tch'ouan, à la mesure de son ambition; mais il a éprouvé jusqu'ici qu'il est plus facile de prendre que de garder. Quant aux chefs cantonais, il est peu probable que leur pouvoir d'agitation dépasse de façon durable la vallée du Fleuve Bleu; les troupes méridionales n'ont jamais tenu en combat sincère contre les fantassins du Ho-nan et du Chan-tong, et n'enregistrent de succès que quand elles peuvent acheter assez cher les chefs adverses. Le niveau de la caisse des sudistes règle celui de leurs succès militaires.

Il est pourtant une exception dans le désordre dont l'immense Chine est victime : la province du Chan-si, que j'ai eu l'occasion de parcourir dans toute sa longueur à la fin de 1923, est restée depuis la révolution entre les mains d'un gouverneur énergique, Yen Che-chan, qui a su y maintenir, par l'action de troupes de police peu nombreuses, mais parfaitement tenues, une sécurité complète. Ses ordonnances sont appliquées et font loi; les impôts sont levés régulièrement et avec modération. Il a

même réussi, alors que partout ailleurs tout progrès matériel est arrêté, à faire ouvrir un réseau de routes carrossables, que parcourt un service public d'auto-cars. Le Chan-si, dont les immenses richesses minières sont à peu près inexploitées, est encore un pays trop pauvre et rude pour attirer les convoitises; sa population est courageuse, calme, dure à la peine. Ce sont là des conditions favorables, mais dont une personnalité exceptionnelle pouvait seule tirer un tel parti. Yen Che-chan est un homme d'âge moyen, très simple d'abord, travailleur, plein de bon sens, sans rien de l'affectation et des déguisements « jeune chinois », bien que plusieurs de ses aides de camp aient été élevés en Europe. Il paraît appartenir à cette lignée de fonctionnaires intègres, selon l'idéal confucéen, dont il y a de si beaux exemples, même aux périodes les plus sombres de l'histoire chinoise. A T'aï-yuan fou, sa résidence, il faisait grande figure, et sa popularité dépassait les limites de sa province. Est-il destiné à devenir un restaurateur de l'ordre, à la façon de T'aï-tsou des Song? Le secret en dort sur les genoux des dieux, mais il valait de signaler une lueur d'espoir, si chétive qu'elle soit, à l'issue d'un exposé que le souci de la vérité a privé de tout optimisme.

***

Si la connaissance désintéressée du réel est le meilleur préambule à l'action, il faut confesser que notre politique à l'égard de la Chine ne s'est pliée à aucune discipline intellectuelle : c'est en essayant de forger qu'elle a appris la métallurgie.

Les débuts s'étaient pourtant faits dans la bonne voie. Nos premiers contacts avec l'Extrême-Orient sont dus à des hommes qui, mûris par le voyage, surent voir et juger sainement. Le fait qu'ils venaient seuls, se remettant de leur sécurité au plaisir de leurs hôtes, les inclinait à la modestie, et, trouvant la Chine en pleine prospérité, ils eurent le mérite d'en comprendre la grandeur. Après Marco Polo, favori à la cour de Koublaï, les savants missionnaires jésuites que les T'sing employèrent au calcul du calendrier se sentirent en présence d'une civilisation faisant comme un contre-poids dans le monde à celle d'Occident. Parlant de l'empereur

K'ang-hi, le père Le Comte écrivait en 1697 dans une épitre au roi : « Il tient ses peuples dans le devoir, il vit tranquille, puissant, heureux; et, animé d'une portion de ce même génie que le Ciel semble avoir versé tout entier dans votre personne, il est devenu le plus grand Prince qui ait jamais gouverné la Chine ».

Les missionnaires, au XVIIe et au XVIIIe siècles, voyaient donc justement en la Chine un pays non de colonisation, mais de relations, et souhaitaient avant tout le convertir à une religion pour laquelle ils avaient su intéresser le Souverain même. Il s'en fallut de peu qu'ils ne réussissent, ce qui n'eût pas marqué une déviation plus grave que l'avènement d'une dynastie étrangère, dans les destinées d'un pays où avaient été accueillies déjà des religions venues de l'ouest, qui, aux yeux d'un « barbare » comme Koublaï ou K'ang-hi, ressemblaient singulièrement à la religion catholique : le bouddhisme et le nestorianisme.

Tout autre fut la prise de contact qui conduisit les Portugais à Macao, les Anglais à Hong-kong, et les Allemands à Kiao-tcheou. Les trafiquants marins qui s'aventurèrent au delà de l'Inde à partir du XVIe siècle, étaient gens à confondre les Arabes et les Malais, les Hindous et les Japonais, et à les traiter tous comme des nègres. A Macao, où les Portugais débarquèrent en 1557, dans des conditions mal connues, l'établissement ressembla longtemps à ceux de la conquête d'Amérique, repaire de flibustiers entouré de bastions, et dont les indigènes trouvèrent prudent de se protéger par une muraille. Manille, aux mains des Hollandais, qu'un rapport au trône de 1717 déclare « les plus méchants et les plus intraitables de tous les hommes », était le grand entrepôt et le lieu de recel. Les cargaisons, avant de parvenir en Europe, étaient prises et reprises, et il advint que des navires se les disputèrent à coups de canon jusque dans les ports où nous revendiquions la liberté de commerce. Les bâtiments de guerre avaient eux-mêmes une façon qui surprend d'assurer la police du négoce : le vaisseau « le Grand Dauphin » venant désarmer à Saint-Malo après une campagne dans les mers de Chine, tirait vingt millions de livres de la vente des soieries qu'il avait en soute.

Au début du XIXe siècle, les affaires anglaises s'étaient assez développées pour justifier l'installation d'un surintendant du commerce britannique à Canton, en 1833. Les frictions résultant de sa présence conduisirent à la « guerre de l'opium » terminée par le traité de Nankin, qui marque une phase nouvelle dans les relations sino-européennes : tandis que Hong-kong est cédée en toute propriété à l'Angleterre, cinq ports, Canton, Amoy, Fou-tcheou, Ning-po et Chang-hai, sont « ouverts », c'est-à-dire qu'on y concède le droit de trafiquer, et de fonder des comptoirs. C'est dès lors, pendant un demi-siècle, une course entre les puissances dont chacune cherche à étendre à ses nationaux le bénéfice de tout avantage obtenu par une autre, et à en acquérir de nouveaux pour eux.

Le traité conclu par M. de Lagrenée nous ayant rendus bénéficiaires de l'ouverture des cinq ports, le vice-consulat de Chang-hai est créé en 1847, et M. de Montigny, le premier titulaire, s'assure pour nos établissements d'une bande de terrain en bordure de la rivière, entre le *settlement* britannique et le mur de la cité chinoise : c'est l'origine de la concession française de Chang-haï.

Les contacts diplomatiques, que multipliaient ces tractations, auraient fait rapidement revenir à une plus juste appréciation de la réalité chinoise, si l'empire, glissant de plus en plus vers la décadence, n'avait lui-même prolongé l'équivoque. C'est lui qui s'inscrivait en faux contre ce jugement d'un missionnaire du XVIIe siècle : « Les Chinois ne nous cèdent guère dans les arts, il nous égalent dans la politesse, *et peut-être nous surpassent dans la police et le gouvernement.* »

Croyant assister à l'agonie de la Chine, alors qu'il ne s'agissait que d'un retour de maladie chronique mais nullement mortelle, les hommes d'État d'Europe et d'Amérique ne songèrent plus qu'à s'assurer la meilleure part des dépouilles, tandis que le gouvernement impérial, par une incompréhension pire encore de la réalité étrangère, encourageait sourdement les vexations et les meurtres, fournissant de bonnes cartes le jeu des chancelleries. Le martyre du Père Chapdelaine et l'affaire de l'*Arrow*[1] provoquent l'intervention franco-

1. Il est notable que l'affaire de l'*Arrow* ait eu pour répercussion la mise en minorité du gouvernement de Lord Palmerston devant le Parlement britan-

anglo-russe qui, après les fortunes diverses de Ta-kou et de Pa-li-k'iao, et l'incendie du Palais d'été, se termine par la première occupation étrangère de Pékin. De nouveaux ports sont ouverts, et huit puissances obtiennent des traités de protection et de commerce. En 1876, l'attaque d'une mission anglaise au Yun-nan sert de prétexte à de nouvelles exigences. En 1884, la guerre du Tonkin nous met directement aux prises avec la Chine, contrainte l'année suivante de reconnaître notre protectorat de l'Annam. Dix ans après, l'Empire subit avec la guerre sino-japonaise son plus humiliant désastre. En 1897, le meurtre des missionnaires allemandes au Chantong provoque la riposte du « poing ganté de fer », et l'occupation tapageuse de Kiao-tcheou par le prince Henri de Prusse. Enfin, l'affaire des Boxeurs, suivie de la seconde occupation de Pékin en 1900, marque l'apogée de la politique d'empiètements. On édite à cette époque des cartes de géographie où la Chine est intégralement découpée en « zones d'influences » de diverses couleurs.

Une telle ligne d'action conduisait à une impasse : il était inévitable qu'à force de se frotter à la Chine, les diplomates et même les marins finissent par en apprendre la géographie et en soupçonner l'histoire. Ils butèrent contre cette évidence : la Chine n'est pas une Afrique, et, s'il est facile de la conquérir, il est impossible de la coloniser. Or, s'il était concevable que l'accord des puissances pût se faire autour d'un gâteau à partager, il était beaucoup plus certain que l'unanimité de toutes les puissances moins une, se ferait contre celle qui tenterait de s'asseoir seule à table. Le Japon en fit l'épreuve. Aussi, parallèlement à la politique d'empiètements, on peut suivre les étapes de l'évolution qui amènera la Chine à prendre rang à Versailles parmi les grandes nations du monde : l'installation des légations à Pékin, obtenue par la force en 1860, mais qui tourna à son avantage, la représentation chinoise à l'étranger à partir de 1876, les négociations du corps diplomatique pour obtenir audience dans l'enceinte intérieure du Palais impérial (où, croyant nous assurer « la face », nous fîmes figure d'implorants), les accords anglo-

nique qui fut dissous. La Chine, par un juste retour, venait pour la première fois troubler les affaires intérieures d'Occident.

japonais et franco-russes de 1902 sur la protection du territoire chinois. Quand la conférence du Pacifique jugea opportun de déclarer solennellement que les raisins étaient trop verts, l'intégrité de la Chine était déjà inscrite en bonne forme sur le grand livre du Destin.

La politique étroite, mais servie par de fortes têtes et des bras entreprenants, qui prenait fin, avait eu une excellente contre-partie. La solidarité des puissances, qui se manifestait avec énergie et discipline dans tous les cas de légitime défense, comme celui du siège des légations, loin d'accroître l'aversion contre les étrangers, fit autant pour améliorer leur situation morale que les incursions mercantiles lui avaient nui. Grâce au prestige acquis, une œuvre féconde de collaboration avec la classe travailleuse put commencer. Le plus remarquable exemple fut l'organisation, de 1854 à 1860, sous l'intelligente initiative du prince Kong, du Service des douanes, qui devint pour le gouvernement chinois la source de revenus la plus constante, et montra ce que pouvait, sous la main ferme d'un état-major étranger, l'activité et le sens des affaires d'une administration chinoise. Les chemins de fer, imposés d'abord, sont devenus bientôt une œuvre commune, plus profitable aux indigènes qu'aux techniciens et aux banques. Le Service des postes, certaines entreprises de travaux publics, un début d'exploitation minière, d'innombrables affaires commerciales, des écoles et des hôpitaux furent autant de tentatives dont il ne manquait pas de Chinois éclairés pour comprendre combien elles étaient fructueuses pour la nation. Les concessions même sont une création solidaire, particulièrement celle de Chang-hai qui d'une berge marécageuse a fait en cinquante ans l'un des grands ports et l'une des villes les plus florissantes du monde.

Si nous pouvons garder une attitude purement spectaculaire devant les convulsions de la Chine, sachant quelle prodigieuse qualité de permanence lui permet de les traverser, ce n'est pas sans mélancolie que nous avons suivi depuis dix ans la ruine presque totale de ce qu'il y avait, dans l'œuvre de nos nationaux, de vraiment fécond. Dans les remous des luttes et sous le poids des exactions militaires, la plupart des

entreprises où s'étaient dépensés les nôtres, ont périclité ou sombré : chemins de fer, manufactures, compagnie de transport, et les universités sont devenues des foyers d'agitation. Depuis 1920, la retraite des étrangers, agents commerciaux, ingénieurs, professeurs, médecins, a commencé. Les Japonais et les Anglais, les plus attaqués par les xénophobes, comme aussi ceux dont la situation dans les provinces de l'intérieur était la plus importante, ont formé l'avant-garde de l'exode vers le littoral.

Cette retraite n'est pas seulement le fait des circonstances, mais aussi d'une perte de prestige dont les puissances sont responsables. Le front unique qu'elles formaient pour la protection de leurs ressortissants s'est effrité : la grande guerre éliminant l'Allemagne, la défection de la Russie, l'attitude du Japon, qui depuis 1871 s'était mis à l'unisson des puissances et qui maintenant les boude, l'action instable de l'Amérique, qui un jour tend la joue gauche de ses évangélistes, et le lendemain assène le poing droit de ses marins, ont rendu précaire notre ligne de défense.

Une position de repli nous reste : les concessions. Nos compatriotes d'Extrême-Orient tiendraient justement pour une lâcheté leur abandon, qui serait aussi un manque de foi dans l'avenir d'un grand peuple qui a droit à l'estime. Les concessions, outre qu'elles assurent les liaisons économiques indispensables, constituent des places de sûreté pour les Chinois qui, par centaines de mille, sont venus chercher asile sous nos couleurs. Un chiffre est ici plus éloquent qu'un discours : dans l'énorme agglomération que forment les *settlements* de Chang-hai, les quatre-vingt-dix-huit centièmes de la population sont indigènes. Nous sommes responsables de l'ordre qui règne là.

Si nous nous abstenons d'intervenir entre les partis, — et c'est prudence, — il n'est pour nous au temps présent qu'un moyen d'être utiles à la Chine : c'est de lui donner un exemple de fermeté et de constance, qui, dans l'immensité humaine en proie à un désordre dont chacun souffre mais qu'une minorité entretient, peut agir à la façon d'une parcelle solide pour hâter la cristallisation de la masse.

JEAN LARTIGUE

LES MAINS VIDES[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

L'*Hôtel du Point du Jour*, tenu par Cretaine, donnait sur la place du champ de foire.

Ils y étaient comme en pays conquis. Sinon de loin en loin un commis-voyageur, personne, en ce début de juin, ne couchait à l'hôtel Cretaine. L'intrus, après une nuit, s'en allait tôt, disparaissait. Les chambres étaient à eux, et le corridor de l'étage où les bruits résonnaient interminablement.

— Nous filons, Manouche?

En espadrilles, lui sans faux-col, elle coiffée d'un chapeau de jonc, ils descendaient jusqu'aux *Allées*. C'était, à flanc de coteau, une promenade qui longeait la Loire. Cramponnés à la pente raide, de çà de là tordant leurs racines dénudées par des éboulis, des platanes, des marronniers, des frênes dévalaient jusqu'au chemin de halage, par endroits le couvrant à demi d'une voûte flexible et balancée.

Ils s'asseyaient toujours sur le même banc, que la ramure étale d'un cèdre couvrait d'une ombre plus épaisse. La Loire glissait, de l'autre côté du chemin, au bas d'un perre feutré d'herbe. Sur l'autre rive ils voyaient s'éployer, irradiant une clarté rose, une grève immense bordée de touffes d'osier. Et ils cherchaient des yeux, dans l'ombre d'une de ces touffes,

[1] Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

deux fines silhouettes qui s'y blottiraient ce tantôt, et qui seraient Cassagnères et Manouche.

Ils étaient seuls. Ils se taisaient, contents d'être près l'un de l'autre, de laisser pénétrer en eux l'épanouissement heureux des choses, l'indolence des branches retombantes, le miroitement lisse du grand fleuve, le tremblement de l'air au-dessus de la grève rose. Le même bien-être les envahissait, végétal. Roger pensait qu'il ne pensait rien, y consentait voluptueusement, fermait les yeux pour mieux sentir, à travers ses paupières chaudes, la caresse de la lumière. Manouche se livrait mieux encore : les yeux brillants elle respirait, et parfois regardait Roger, ou bien, cherchant sa main, y appuyait la sienne sans bouger, comme pour lui demander et lui donner ensemble toute cette joie qui la possédait.

Et ils étaient, l'après-midi, les deux silhouettes qu'ils avaient reconnues le matin, sur l'autre rive de la Loire. Ils creusaient dans le sable des alvéoles parallèles qui accueillaient leurs corps allongés. Étendus sur le dos, les mains croisées sous la nuque, ils regardaient au ciel le vol d'un nuage rond et blanc, quelquefois une alouette suspendue au-dessus de la lande, point noir immobile et vibrant. Elle trillait dans un frisson d'ailes, se taisait brusquement, tombait à pic, sa chanson cassée comme un fil.

Ainsi les heures glissaient, si rapides qu'ils n'y pouvaient croire. Ce n'était pas le déclin du soleil qui les avertissait de l'approche du soir, mais certaine légèreté qui se levait en eux, un besoin de remuer, de courir, de dépenser leur force. Manouche se coulait souplement vers Roger, lui couvrait les yeux de ses mains. Il se dressait d'un geste vif, sautait sur pieds. Et ils se regardaient, lui la tête inclinée, elle levant vers son amant des yeux qui lui paraissaient agrandis. Ils aimaient se regarder ainsi. Ils se plaisaient. Manouche aimait la stature svelte de Cassagnères, sa maigreur nerveuse, et ce masque un peu sec dont un sourire atténuait alors la dureté. Elle lui disait :

— Sais-tu que tu engraisses? Ces deux longues coupures dans tes joues, voilà qu'on ne les distingue presque plus. On dirait des fossettes, je te jure.

— Non? — disait-il. — C'est vrai?

Il était ravi. Il pensait : « La santé! La belle santé! » Une poussée d'espoir vague lui gonflait la poitrine, dont il jouissait aussi longtemps qu'elle restait sans objet. Mais soudain : « Qui sait? se disait-il. Une fois recouvré un solide équilibre physique, peut-être que ma force créatrice... » Alors un froid insidieux passait. Il avait ce geste du front qui semblait chasser quelque chose. Et, tendant les deux mains à Manouche, il la tirait de toute sa vigueur, la faisait se lever devant lui.

— Toi, au moins, tu es nature!

Il s'émouvait, la trouvait belle. Plus de fard sur les joues ni de rimmel aux cils. Au lieu de ces pommettes peintes, un éclat tiède et profond, une lueur de beau fruit au soleil. Ses lèvres qu'elle ne soulignait plus, dont la pâleur l'avait surpris, les premiers jours, voici qu'elles se coloraient d'un sang vif affleurant rouge sous leur pulpe. Il la regardait, droite devant lui, admirait à la fois tout son corps et chaque parcelle de son corps, cette plénitude, cette fermeté sans défaillances, qu'il retrouvait les mêmes dans l'évasement de l'avant-bras ou du mollet, dans l'ampleur magnifique des hanches et le modelé de la libre poitrine.

Ils marchaient jambes nues dans l'eau, ramassaient des galets pour faire des « soupes à l'oignon ». Leurs rires résonnaient à la surface dormante de la mouille, rejoignaient sur la rive opposée le banc de leurs paresses matinales. Les ricochets soulevaient à la file des éclaboussures de cuivre. Manouche s'y essayait, malhabile, et Roger triomphait bruyamment :

— Les femmes n'ont jamais su lancer! Tiens, regarde celui-là... Et celui-là!

Ils comptaient les bonds du galet plat, recommençaient, battaient des mains. Et toujours renaissait leur rire, ce rire qui hantait leurs poitrines comme un démon familier.

Ils revenaient, bavards, par la lande. Un troupeau de vaches qui buvaient mettait dans l'eau des reflets roux, déformés de grands ronds tremblants. Autour du pont, de minces oiseaux volaient à tire-d'ailes, entrelaçant sur le ciel vert un rets de lignes aux courbes heurtées, brisées, renouées, vertigineuses. Et leurs cris vrillaient l'air interminablement, un délire de cris aigres se pourchassant, se dépassant, ne faisant

plus avec leur vol qu'une fantastique ligne d'ailes et de cris.

Ils s'appuyaient au garde-fou et regardaient les martinets. Les oiseaux tournaient autour d'eux, les emprisonnaient de leur joie aérienne, parfois virant si près de leurs visages qu'ils entendaient leurs ailes siffler comme une lame de faux.

— Eh bien, Manouche, tu les vois?

Ils se souriaient, à cause de ces oiseaux amis. Et ils jouaient avec eux, laissaient tomber vers l'eau des feuilles de papier à cigarettes qu'ils avaient percées d'un trou. Les martinets fonçaient sur ces fausses mouches voletantes, les piquaient de leur bec tendu, et titubaient drôlement, aveuglés d'une coiffe blanche, jusqu'à ce que la feuille les abandonnât, légère, et vînt doucement se poser sur la Loire.

II

— Qu'est-ce que tu as?

Il écoutait, le visage dur. De la main, il lui fit signe de se taire. Elle répéta d'une voix plus basse :

— Qu'est-ce que tu as, Roger?

— Ce que j'ai? Ce que j'ai? Ah! ça, mais tu n'entends donc rien? Tu es donc sourde? J'ai qu'il y a des gens dans la chambre à côté.

Il semblait à la fois consterné et furieux :

— C'était fatal. C'était trop beau... Il n'existe donc pas, à la fin, le patelin où on serait vraiment tranquilles, où les autres n'auraient pas de vacances? Voilà quinze jours qu'ils rappliquent de partout, comme des cafards. Chaque train du soir déverse une demi-douzaine de familles, le père, la mère, les gosses, et les malles de Madame, et les cannes à pêche de Monsieur, et les jouets de ces chérubins. Ça grouille partout sur notre grève, ça construit des pâtés sur le sable, ça barbote, ça fait trempette. Et la Loire se couvre de bateaux, de périssoires, se hérisse de voiles ridicules, accueille sans se défendre de prétentieuses motogodilles, qui pétaradent et qui puent... Ça te fait plaisir à toi? Mais bien sûr, ça te distrait. Ça commençait à devenir monotone, nous deux. Et le matin, même le matin... On ne trouve nulle part où s'asseoir. Sur chaque

banc des *Allées* il y a une dame qui brode, deux dames qui cancanent, et partout ces mômes éternels, morveux, piaillants, insupportables. Qui est-ce qui dit que la France se dépeuple? On ne peut plus faire un pas sans marcher sur un gosse.

— Voyons... Voyons... — disait Manouche. — Fais attention, ils vont t'entendre.

— Et après? Est-ce que nous ne les entendons pas, nous? Tiens, voilà le type qui tousse. Je te parie qu'il va ronfler! Certainement, c'est ce gros à tête de bagnard repenti, tu sais, celui qui disait « faites excuse » à la bonne, chaque fois qu'elle lui passait un plat. Et sa femme, tu l'as vue? Un ouistiti aux paupières blanches, à l'air vicieux et méchant... Ça n'est plus un hôtel, ici; c'est une gare : des portes qui battent, des pas qui galopent, et même la nuit, quand tous ces gens roupillent, quand la baraque semble calmée, cette sale impression de la sentir encore grosse de présences clandestines, tapies dans la nuit des chambres.

— Quoi donc? — dit-elle, — il n'y a qu'à ne pas faire attention.

Il ricana :

— Comme c'est facile! Alors tu te figures que j'y fais attention? Tu crois que c'est pour mon plaisir que je vais guetter leurs soupirs et le bruit de leur cuvette?

Et soudain, avec une faiblesse lassée :

— Manouche, Manouche, nous n'avons pas de veine.

Elle le vit si désemparé, si puérilement désolé qu'elle le prit dans ses bras, maternelle. Et lui, d'une voix dolente, exhalait ses griefs et ses craintes :

— Tu comprends, ma grande chérie, si j'ai eu cette colère tout d'un coup, c'est parce qu'il m'a semblé... j'ai cru que ça recommençait, ou que ça allait recommencer... Et j'ai eu peur, j'ai perdu mon sang-froid. Nous étions si paisibles, nous deux! Et voilà cette invasion qui gagne, qui nous cerne, cette chambre à côté de nous qui est prise près les autres. Que je le veuille ou non, il faut bien que je m'en préoccupe, que je me sente distrait, tiraillé... Pourvu, Manouche, que je ne refiche pas le camp!

— Mais non, mais non, — chuchotait la jeune femme. — Ce sont des idées que tu te fais. Et tu es bien plus fort, sûrement,

que tu ne penses... On n'entend rien du tout, tu vois... Et puis, est-ce que je ne suis pas là? Est-ce que tu n'es pas bien dans les bras de ta Manouche? Il ne faut pas avoir peur d'eux. Tu verras, ce sont de braves gens ordinaires, qui ne veulent gêner personne, qui ne demandent qu'à passer leur mois de vacances, par le beau temps, dans une petite boîte pas trop chère. Lorsque tu les connaîtras mieux...

Il la coupa :

— Merci bien!

— Je disais ça... — reprit Manouche. — Tu sais bien que ce sera comme tu voudras. Mais il faut avoir confiance, Roger. Confiance en toi d'abord, et aussi en moi, un tout petit peu. Ça n'est qu'un moment à passer, un mauvais souvenir qui voulait revenir, mais qui s'en va, qui est déjà parti... On se retrouve? On est nous deux? Tu vois bien que tu es guéri.

III

Elle l'emmenait par les rues du bourg, le guidait, les jours de marché, à travers la cohue paysanne. Elle s'y sentait chez elle, reconnaissait le parler lent, parfois des mots de son pays, émue de l'éprouver si proche.

Ils se laissaient aller aux méandres de la foule, coudoyés, poussés, entraînés, contournaient des îlots de badauds, s'écartaient sous le nez d'un cheval, sans hâte, avec une placidité paysanne.

— C'est amusant, hein? — disait Manouche.

Il en convenait, heureux de se sentir ainsi porté, jouissant de ce spectacle nouveau pour lui, qui le sollicitait sans trêve à de menues et savoureuses découvertes. Il respirait une odeur de poires chaudes au passage, s'arrêtait un instant pour regarder des carpes qui bâillaient à fleur d'eau dans une cuve, pour écouter le boniment d'un camelot qui vendait des couteaux à dix lames.

Ils repartaient, un peu étourdis par la rumeur de toutes ces voix trop fortes, habituées à porter au loin dans les champs, par le vacarme des appels, les trompes d'autos, les hennissements, les roulements du tambour de ville, les volées d'une cloche qui sonnait l'ouverture ou la clôture d'un marché.

— Ce qui me plaît chez ces gens-là, — disait Cassagnères, — c'est leur naïveté, leur consentement ingénu à livrer leurs sentiments : surprise, plaisir, curiosité, ça leur éclate sur la figure. Pas un atome de dissimulation; des reflets d'une franchise, d'une sensibilité qui consolent.

Manouche se gardait de le détromper. Elle se disait : « C'est bien de lui. Sans seulement s'en douter, c'est comme ça qu'il voulait les voir; et il s'imagine qu'il les découvre. Mais puisque ça lui fait plaisir, puisqu'il les aime comme il les voit... »

— Au moins, — poursuivait Roger, — voilà des êtres qui ne sont pas blasés. Il restait donc des hommes, à trente lieues de Paris, pour n'avoir point des airs désabusés, chipoteurs? Hé! toi, le vieux en blouse, est-ce bien vrai que tu portes des anneaux de cuivre aux oreilles? C'est magnifique, cette absence de respect humain, de bête et malfaisant respect humain... Je suis épaté, Manouche, et bien content. Songe! Malgré les chemins de fer, les casernes, les journaux, les usines, il suffirait d'un hercule de carrefour, d'un mauvais cinéma ambulant pour soulever leur bon gros enthousiasme. Ils lèvent encore le nez pour voir un avion qui passe. S'il revenait un chanteur de complaintes, un marchand d'orviétan en robe rouge, dans un char à grelots que traînerait un cheval pie, tu verrais leurs yeux s'agrandir, rayonner d'une belle joie primitive! Mais tiens, regarde-les seulement... N'est-ce pas le fait de primitifs, cet attrait pour les couleurs vives, pour ce qui tape aux yeux, brille et scintille? Les gars ont des cravates d'un rose exorbitant, des « pochettes » plus chargées de dentelles que leurs papiers à lettres du Jour de l'An. Et les filles! Ces bleus, ces verts, ces mauves, ces soies artificielles fulgurantes...

La foule les reprenait, les entraînait, dociles, à la dérive. Manouche disait :

— Je voudrais bien faire mon marché. J'aurais un grand filet au bras. Je respirerais les melons de tout près pour savoir s'ils sont à point. Je soupèserais des poulets par les pattes, des lapins par les oreilles. Je marchanderais, c'est sûr, je ne m'en laisserais pas conter. Ça te fait rire? Tu crois que je ne saurais pas?

Cassagnères l'écoutait, rêvait, les regards un instant perdus.

Mais ses yeux revenaient, plus vifs, à un va-et-vient de blouses bleues sous les piliers d'une vieille halle, à des flaques roses de gorets étalés, aux éclats soudains des figures qui passaient de l'ombre au soleil. Son visage s'animait, paupières clignées. Sa main semblait modeler de grandes masses colorées. Il murmurait :

— Quelle saveur! Quelle intensité! Il faudrait taper là-dedans, y aller goulûment, se déchaîner...

Manouche se détournait, le cœur gonflé. Elle sentait qu'il ne fallait rien dire encore. Elle se taisait. Mais elle était heureuse, puisqu'elle l'aimait, et que peut-être, bientôt, demain, il allait vraiment guérir.

IV

Il avait maintenant des amis. Chaque soir, avant l'heure du dîner, il descendait à l'estaminet de l'hôtel. Il y retrouvait le perruquier Duranton, Monbouilloux le boucher, et aussi Blavette, un Parisien retiré des affaires qui avait acheté une maison de rentier sur les quais.

— Ça ne t'ennuie pas, que je te laisse toute seule?

— Mais non, mon grand. Tu as raison de t'amuser un peu.

— Oh! tu sais, m'amuser...

Il descendait en hâte l'escalier, poussait la porte, serrait les mains des camarades.

Ils jouaient à la manille coinchée, comme tous les joueurs de cartes dans tous les cafés du département. Ils buvaient des chopines de vin, un vin de pays vert et fruité. Ils tapaient sur la table pour coincher, tapaient encore pour abattre une carte maîtresse, soupesaient les beaux plis dans leur paume : « Il est lourd, celui-là! » Et Cassagnères le disait comme les autres, répétait après eux, machinalement, les mêmes plaisanteries séculaires qui ne faisaient plus rire personne.

— A qui de faire?

— A monsieur Cassagnères.

Il était le seul que les autres appelassent « monsieur ». Ses mains maigres et soignées contrastaient avec les pattes de Monbouilloux, la coupe de ses vêtements avec les lignes mal équarries ou fatiguées des défroques qui l'entouraient. Il le

sentait avec un plaisir secret, flatté, sans vouloir en convenir, de ce prestige tacitement reconnu. Blavette lui-même, tutoyeur par principe, lui disait « vous » avec une déférence marquée.

Il portait, ce Blavette, un lorgnon d'acier sur un nez mou. La pourpre de son nez flamboyait dans une face dont les traits blêmes et gras tombaient, semblaient pendre aux os des pommettes. Mais derrière le lorgnon, sous les paupières affaisées, brillaient d'étranges prunelles grises dont l'acuité brusque gênait.

Roger l'aimait moins que les autres, sans doute parce qu'il affectait de le ranger à son côté, dans un clan supérieur d'où le coiffeur et le boucher étaient exclus. Il avait une façon de regarder Cassagnères qui l'annexait en quelque sorte, lui infligeait la sensation d'un empiètement, d'une espèce de violence cauteleuse. Ses phrases fourmillaient d'allusions « parisiennes », et qui dataient : pêle-mêle et hors de propos, il parlait du Nord-Sud, de l'A I ou du trottoir roulant, avait une manière bien à lui de dire « le Sébasto, Montparno, l'hosto, le garno », qui agaçait immodérément Cassagnères et lui donnait envie de s'écarter.

Il regardait les larges joues sanguines de Monbouilloux et sa moustache de vieux caniche, les yeux de Duranton ruisselant d'une candeur étonnée. Et il leur savait gré de ne pas être de Paris, leur dédiait à part soi des éloges indulgents.

— A toi de faire, Duranton! — vociférait Monbouilloux.

Ils battaient, donnaient, fixaient l'atout ou passaient parole, empoignés par leur partie. Des pensionnaires, leur promenade achevée, traversaient la salle sans que Roger les aperçût. Des ouvriers entraient au retour de l'usine, parfois s'arrêtant derrière eux commentaient un coup remarquable. Et le temps s'en allait dans une béatitude un peu veule, jusqu'à l'instant où quelque incident quotidien venait les surprendre et les séparer à regret. La petite Duranton venait chercher son père. Le fils Monbouilloux, de la porte, interpellait rondement le sien :

— Alors, non? Tu veux coucher là?

Le soir, dans leur chambre, Roger revivait pour Manouche les péripéties du jeu. Il racontait : « Blavette et Monbouilloux avaient partie gagnée, ils marquaient 67 points; Duranton et

moi, 9... Nous leur avons flanqué un de ces sans-atout! » Il imitait le geste de Duranton, jetant la main par-dessus son épaule comme pour laisser tomber un objet dérisoire. « Enveloppez! » disait Duranton. Et Cassagnères prononçait comme lui « enloppez! », et comme lui se frottait les paumes avec une joyeuse frénésie. Puis, redevenant sérieux :

— Au fond, j'ai tort de les blaguer. Ce sont de bons copains, tout ronds, tout francs. Et je crois qu'ils m'aiment bien... Après tout, je les aime bien aussi : pas chiqué pour deux sous, nature...

« Comme moi », songeait Manouche.

Cassagnères s'enfonçait dans un épais sommeil. Il s'y sentait plonger avec un vague malaise : « Je vais dormir, ça ne me changera guère... Engourdissement, champs de fourrage, province... Quel bain, mon empereur! Ça glisse doucement, et quoi au bout? Bah! laisse donc, on verra bien. »

V

Le même malaise le gênait au réveil, le poursuivait dans la journée. Ce n'étaient plus les phobies de naguère, cette détresse quasi-physique devant laquelle il avait fui : aujourd'hui, son corps était d'aplomb.

Souffrait-il donc de voir se prolonger la bonne paresse qui l'avait sauvé? Quelque chose, en lui, aspirait-il à s'exprimer? Il s'interrogeait : ce n'était pas cela non plus, ou à peine. L'idée de reprendre ses pinceaux le laissait indifférent. Il cherchait, ne trouvait rien, et continuait d'emporter avec lui une pesanteur pénible, un mécontentement diffus.

Un matin, Cretaine l'arrêta au passage.

— C'est pour la petite note, monsieur Roger.

Cassagnères prit la feuille, la parcourut des yeux, sauta au total :

— Bigre! — fit-il.

L'hôtelier, verbeusement, s'excusait :

— On est forcé, que voulez-vous. Tout raugmente, c'est une vraie folie. Ainsi tenez, la viande, chez Monbouilloux...

— C'est bon, c'est bon, — coupa Cassagnères. — Remarquez bien que je ne discute pas.

Il rejoignit Manouche qui l'avait attendu sur le seuil.

— Qu'est-ce que c'était?

— Rien du tout.

Mais quand ils furent dans les *Allées*, il lui montra la note de Cretaine. Elle l'examina, sérieuse; et, quand elle eut achevé, nettement :

— Il faut discuter, — dit-elle.

Elle le vit qui haussait les épaules et reprit avec vivacité :

— Pourquoi non? Quand on est depuis deux mois dans une maison, c'est l'habitude, on obtient des prix. Il n'y a qu'à demander : je ne vois pas pourquoi on rougirait de le faire. Naturellement, si tu acceptes tout, si tu paies tout les yeux fermés...

Il haussa de nouveau les épaules :

— Je ne dirai rien à Cretaine.

— A ton aise. Je lui parlerai donc, moi.

— Ni toi, ni moi... C'est bien compris, Manouche?

Elle se tut, blessée, mécontente. Marchant à côté d'elle, il regardait à la dérobée son front buté, ses lèvres qui se pinçaient un peu. Et il restait en proie à une irritation lancinante, devait de toutes ses forces se contraindre pour retenir les mots acrimonieux qui bouillonnaient en lui.

Le soir, à l'estaminet, il ne retrouva pas le plaisir qu'il escomptait. Son malaise s'était accru. Tout en jouant, il suivait des pensées qui venaient à la traverse, et qui de plus en plus se faisaient exigeantes : « C'est à cause de Manouche, sûrement. A-t-on jamais vu cette façon de trancher? « Je lui parlerai donc, *moi*... » MOI : quel toupet! Et quand je l'ai remise à sa place, cette affectation de dignité froissée, ce sale petit silence volontaire... Bonne ménagère, parbleu. Fille d'aubergiste. La caque sent toujours le hareng... »

La voix furibonde de Blavette le fit sursauter :

— Enfin, bon Dieu! — criait Blavette. — Vous êtes ici, ou dans la lune? Je me défausse à pique, j'ai la coupe, et vous renvoyez carreau!

Il s'efforça d'être attentif au jeu. Mais bientôt des chiffres se mirent à danser dans sa tête, il supputa, fit mentalement des comptes : « Seize cents pour juillet chez Cretaine. A ce train-là, comment t'arrangeras-tu avec tes mille francs par mois? Si encore tu étais seul... »

Il leva les yeux sur Monbouilloux, et soudain, sans avoir réfléchi :

— Alors, c'est vrai? — demanda-t-il. — Vous venez encore d'augmenter votre camelote?

Il vit la face paterne de Monbouilloux changer d'expression, se durcir :

— Bien forcé, — dit rudement le boucher. — Ces carcans de paysans nous dépouillent. Leurs bêtes vives font des prix! C'est affreux... Et nos frais, hein? Toutes ces taxes qui nous dévorent : à l'abattage, sur le chiffre d'affaires... Le peu de bénéfice qu'on aurait, c'est à elles. On s'esquinte pour ne rien gagner, et par-dessus le marché on se fait traiter d'affameurs.

— Cause toujours! — gouailla Blavette. — S'il y en a qui se laisseraient couper la tête pour cinquante mille francs par an, ça n'est toujours pas toi, vieille pratique!

— Pas moi? Pas moi? — hoquetait Monbouilloux. — Je ne sais pas ce qui te fait causer, Blavette, mais tu ferais mieux de te taire que d'envoyer des menteries pareilles.

— Des menteries? Alors pourquoi vends-tu la viande aussi cher, et même plus cher pour les bas morceaux, que les bouchers de Paris?

— La vérité, — intervint Duranton, — c'est que, pour la viande et pour tout, ici comme à Paris la vie est partout aussi chère. Et n'empêche que si je comptais, pour une barbe ou pour une coupe, le même prix qu'un coiffeur de Paris, je me ferais traiter de voleur. Quarante, cinquante sous pour une barbe! Des frictions à huit et dix francs, allons!

Il se pressait fortement la poitrine, tendait le cou, et parlait avec âpreté. Les voix de Monbouilloux, de Blavette, rebondissaient de réplique en réplique. Ils crièrent bientôt tous ensemble.

Cassagnères les regardait. Il lui semblait avoir marché dans un guêpier. Ces visages congestionnés, ces yeux mauvais, ces bouches qui tremblaient..., il ne reconnaissait plus les tranquilles compagnons de chaque soir. Une rancune lui crispa la gorge, véhémente, contre lui-même en même temps que contre eux. Il vit les prunelles de Blavette s'arrêter sur lui, le fixer.

— Vous, monsieur Cassagnères, qui êtes sans parti-pris...

De nouveau, mais plus aiguë, il éprouva la sensation d'un

empiètement, presque d'une attaque. Que lui voulait-il, ce Blavette? Que signifiait ce regard fouilleur? Devrait-il donc, même ici, subir encore d'autres contacts, d'autres assauts? Était-ce, déjà, la fin d'une trêve?

— Oh! lui! — remarqua Monbouilloux, — c'est bien simple, il s'en fiche. Quand on n'a pas besoin de travailler...

Naturellement. Il fallait que ces mots-là fussent dits. Depuis des jours, obscurément, Cassagnères les attendait. Le boucher avait parlé pour les autres. Les regardant, il jeta :

— Qu'en savez-vous?

Il s'entendit répondre, perçut dans son accent une telle aigreur qu'il en eut honte et qu'il rougit. Un instant il pensa s'en aller, les planter là, se réfugier près de Manouche. Il se raidit, reprit ses cartes sur la table :

— Si nous jouions, dites-donc, plutôt que de lâcher des bourdes? A qui de parler? A moi?

Il examina son jeu, le temps que s'apaisât le léger tremblement de ses nerfs. Et d'une voix redevenue calme :

— Vous fixerez l'atout, Blavette.

VI

— Le plus intelligent des trois, Manouche, c'est Blavette. Je m'étais demandé ce qu'il pouvait bien faire avant de planter ses choux. Les deux autres m'en ont parlé. Pas mal de choses : gérance d'immeubles, achat et vente de fonds, brevets d'invention, et le reste. Il paraît qu'il avait un bureau rue du Quatre-Septembre, secrétaires, dactylos, acajou et moquette... Tu vois ça, ce père Blavette, avec ses frusques marmiteuses et son vieux lorgnon rouillé? Ce vieux-là, sûrement, a le sens de l'époque. Il était de ces gaillards qui vivotaient industrieusement, et mal, qu'une ère bien portante aurait un jour ou l'autre doucement poussés vers la correctionnelle, et qui ont trouvé leur terreau, qui s'y sont épanouis sans douleur...

» Monbouilloux le prétend millionnaire. Mais peut-être qu'il exagère, car il dessèche d'envie ce brave Monbouilloux, et Duranton comme lui, et d'ailleurs tous tant qu'ils sont. Une chose certaine, par exemple, c'est que Blavette continue de fricoter. Il a ça dans le sang, il fricotera jusque dans son cercueil. N'importe qui, au bourg, te dira qu'il achète des

maisons, des terrains, qu'il est en train de devenir, en douce, propriétaire de tout un quartier sur le port.

» Ça n'est pas tout. Je tiens de lui personnellement qu'il a gardé des intérêts à Paris, qu'il a l'œil sur d'autres affaires, en province. Tous les quatre matins, il disparaît, il roule on ne sait vers où... On le voit revenir comme si de rien n'était, naturel, trop naturel. Son lorgnon brille, son nez remue, et ses mains ont l'air de palper.

» Tu vas bien rire. Depuis quelques jours, je m'aperçois qu'il tourne autour de moi, qu'il cherche... comment dire? à me tâter, à m'évaluer. Ce sont des allusions, des phrases en l'air, de fausses réticences; mais je le vois venir en chaloupant. Il me croit riche, figure-toi! Il flaire mes « disponibilités ». Ah! s'il pouvait savoir, ce pauvre Blavette! Bien entendu, j'ai l'air de ne rien comprendre : plus souvent que je vais marcher! Mais ça m'amuse de le voir manœuvrer... Après tout, Manouche, on aurait vu de plus drôles de choses. Peut-être que ce vieux renard a de bonnes affaires dans son sac. Tu ne vois pas que grâce à un Blavette la manne me descende sur la tête?... Des blagues, bien sûr. Je viens de dire que ça m'amuse? Même pas. Ça ne me dégoûte pas non plus, ça m'indiffère. Voilà longtemps que j'ai fait le tour du phénomène, et plus longtemps encore celui de ses deux acolytes : rien ne les intéresse en dehors de leur cher petit ventre. Les apparences varient, mais au fond la farce est la même. Des fois, tandis que je les regarde, il me semble que j'ai devant moi les bonshommes de chez Lascaut; je ne sais plus si c'est Duranton ou Fernicle, si c'est Le Dû ou Monbouilloux. Chamailleries entre artistes, purs artistes, engueulades entre concurrents, c'est édifiant ce que ça peut se ressembler! Et quand on a vu ça, quand on l'a bien vu, tel que c'est, comme on se sent lesté, calé! Ah! je deviens costaud, Manouche!

» Dis-moi, mon petit, tu ne t'imagines tout de même pas que je les aie jamais pris au sérieux, les manilleurs? On joue aux cartes ensemble, mais on reste chacun chez soi. Même le Blavette, avec son astuce de vieille frappe, s'il voulait me crocheter, retournerait ses ongles ou fausserait sa pince-monseigneur... Il y a moi, Manouche, et il y a toi, que j'ai choisie. Où qu'on aille, où qu'on vive, toi et moi, on sera toujours nous deux. Ça t'ennuierait de quitter cette gargote? Moi non plus. Et pas

davantage la faune qui la peuple. Je te dis ça... Je n'y songe pas, remarque bien : on cause. Et tiens, je voulais te demander, pour savoir... Qu'est-ce qu'il te faudrait par mois si on était installés chez nous, en ménage? Cinq cents francs? Pas plus? Mais non, il ne s'agit pas de liarder, de se priver en quoi que ce soit! Tu es vraiment sûre? Cinq cents francs? Je n'aurais jamais cru si peu.

» A propos, dis, tu as vu planter les mâts sur les trottoirs, les oriflammes flotter au vent? Mais oui, Mademoiselle, c'est la fête dimanche prochain. Les chevaux de bois dressent leur manège, les casse-pipes leurs plaques de tôle, et les indigènes frétillent. On ira, voulez-vous? On boira de la limonade, on dansera des valses lentes. En garçons, hein, Manouche? Une virée...

VII

Ils avaient, tout l'après-midi, déambulé dans la poussière et le vacarme. Ils se sentaient la gorge aride et les yeux creux. Tant de trompettes glapissant aux lèvres d'enfants endimanchés, tant de pommes d'amour sucées au bout de leur petit bâton, tant de coups de fusils sur le canard lié au poteau, leur avaient à la longue affadi l'estomac et endolori les tympans. Le soir, Manouche dit à Roger :

— J'aime mieux rester ici, tu sais. J'ai la migraine, je ne m'amuserais pas. Mais si tu veux voir le feu d'artifice...

Il hésitait, bizarrement. Lui aussi ce tournoiement de plusieurs heures, sur l'étroite place bourrée de peuple et de baraques, l'avait chargé d'une écœurante fatique. Et pourtant certaine attirance, plutôt pénible, continuait de l'appeler vers la place et vers la foule.

Il dit, cherchant un peu ses mots :

— Tu aimes mieux, tu aimes mieux... naturellement! Moi aussi, j'aimerais mieux rester... Mais tu sais comme je suis, Manouche : le vieux virus est presque éteint, pas tout à fait. Appelle ça curiosité, manie... comme tu voudras, mais c'est ainsi. Une fois sollicité, je ne peux plus me dérober : il faut. Bon, voilà que je dramatise. Je suis bête, hein? Comme s'il fallait tant de paroles!

Elle lui sourit :

— Dépêche-toi, allons! Sans quoi tu arriverais trop tard.

Maintenant il était seul, dans une rue en pente où des terrains nus, des jardins s'étendaient entre les maisons. Juste au bout de la rue, une lueur roussâtre tremblait au bord du ciel. Il la voyait monter par larges zones à mesure qu'il approchait.

Il évoqua Manouche restée dans leur chambre d'hôtel, et aussitôt sentit avec une force étrange grandir la distance qui les séparait. C'était si intense et si net qu'il lui sembla toucher comme un lien qui se détendait, qui mollissait à ses jarrets, qui tombait. Et en même temps cette clarté fumeuse l'attirait, où il voyait maintenant floconner des poussières, et bientôt, presque au ras du sol, bouger une lourde masse d'ombres humaines agglomérées.

Il y plongea, il s'y perdit. Deux rangées d'hommes et de femmes le happèrent, des voix lui coulèrent au visage, fondues soudain en une rumeur énorme tandis qu'éclatait sur la Loire l'éblouissement d'un soleil rouge et vert.

Cassagnères, sous ses mains, rencontra une barre d'appui. Il la saisit, l'étreignit fortement, et put jeter les yeux autour de lui. Il était sur le quai d'amont, du côté qui regardait le fleuve. A sa droite, à sa gauche, une file de gens ininterrompue s'appuyait comme lui à la barre. Au-dessous d'eux, un autre quai pavé laissait voir des groupes de populaire entre lesquels des flaques de pierres blanchoyaient. Plus bas encore, la pente terreuse qui s'inclinait jusque dans l'eau était couverte de monceaux sporadiques, affaissés, que parcouraient le même grouillement, la même obscure fermentation.

Les voix bruissaient au loin, peuplaient la nuit d'un aigre et vaste clapotement. Des rires montaient, des cris de filles, des vociférations d'adolescents bravaches. Et malgré cette grosse et sursautante rumeur, on distinguait parfois le friselis du fleuve au long des berges, les chocs grêles d'un maillet vers le ponton des artificiers.

Cassagnères s'était retourné, la barre d'appui au creux des reins. Devant lui, par-delà la chaussée, le mur neuf d'un jardin étendait une pâleur bleuâtre. Écran vert, écran rose, il s'illuminait tout à coup à l'aube crue des fusées et des flammes de Bengale. Et les silhouettes en file y surgissaient, jetées sur lui avec violence, puis reprenaient leurs gestes tranquilles, les étalaient avec une aisance si nonchalante qu'elle gênait comme un consentement impudique.

Cassagnères regardait, attendait. La barre de fer pesait durement contre sa chair, et il aimait qu'elle lui fît un peu mal, il se laissait aller contre elle pour mieux sentir sa raide meurtrissure.

Ah! Le mur s'éclairait, s'animait, accueillait et livrait toute la foule. Il jouissait de cette sèche trahison. Deux femmes étaient contre ses flancs, à les toucher. Pour rien au monde il n'eût tourné les yeux vers elles. Il regardait leurs longues jambes sur le mur, la forme de leurs hanches, l'épaisseur tendre de leur cou, et ce glissement d'un bras qui s'infléchissait vers le sien, le recouvrait et se fondait en lui. Son cœur battait plus vite et plus fort. Dans les ténèbres revenues, il se déplaçait un peu; il appelait, anxieux, avec le retour d'une clarté rose ou verte, la vision de son ombre mêlée à celle d'une femme inconnue.

Devant lui le mur flamba. Un reflet de brasier se haussa en plein ciel, se suspendit, amplement balancé. Une myriade d'astres criblait la Loire, accrochait sur l'eau velouteuse des étincelles éblouissantes et froides. Et les fusées, et leurs images dans l'eau se joignirent, s'anéantirent l'une l'autre en un doux sifflement de bougie qui s'éteint. Il n'y eut plus qu'une aigre odeur de poudre aussitôt dispersée dans le vent, et bientôt, dans le ciel et dans l'eau, infiniment lointaines et pures, les étoiles.

Cassagnères n'avait pas bougé. Il voyait, étourdi, la foule pousser son flot devant ses yeux. Cela passait sans trêve, toujours s'éloignant, revenant, avec un fourmillement de pas sur la chaussée, un rythme obsédant de jambes en cisailles, d'épaules et de têtes que soulevait le même roulis.

La nuit était moins sombre qu'il n'eût pensé. Par intervalles, un détail le frappait avec une vivacité molle, comme le heurt d'une balle élastique. Et c'était chaque fois un détail brillant ou gracieux, l'échancrure d'une robe sur une jeune gorge, la souplesse dansante d'une démarche. Et devant lui la multitude passait toujours, émergeait de la nuit pour le fouler sous ses milliers de pas, et s'enfonçait vers cette lueur lourde et chaude qu'il recommençait à voir, stagnante en un même point du ciel.

Il se raidit, put s'arracher enfin à cette barre qui lui brisait les reins. Ses jambes tremblèrent, douloureuses, sous le poids

de son corps. Toute sa chair lui pesait, gonflée d'un immense désir triste. Il tourna le dos à la lueur, descendit vers les arbres des *Allées*.

Des murmures peuplaient la nuit, de louches frôlements, des formes accolées. Il faillit trébucher dans un couple étendu, le contourna sans troubler son étreinte. Et d'autres couples glissaient à son côté, plus que des ombres, des haleines qu'il sentait le frapper au visage, à la bouche, et lui entrer dans la poitrine.

Il revint brusquement sur ses pas. Il marchait vers la lueur qui se haussait à sa rencontre. Il courait presque, les poings serrés.

VIII

Il faisait clair dans cette buvette du bal, sous les girandoles électriques; clair sur la place entière où fusaient, au fronton des boutiques, des papillons d'acétylène. On voyait des visages. On pouvait discerner leurs traits, déceler leurs tares inoffensives, et puis sourire : si facilement on était leur maître!

Les pieds de la chaise s'enfonçaient dans le sable, et s'y fixaient. La table était fraîche sous les paumes, solidement amical ce gros verre où moussait la bière. « A ta santé, Roger! A tes trente ans... Trente, mon vieux, onze de Paris... A tes promesses, Cassagnères, à ton ancienne notoriété naissante. A tes vieilles amours, tu veux bien? A toi aussi, Manouche endormie.

» Voilà comment doit être un homme : dur et froid, en transparence une lucidité qui sourit. Non plus se ressaisir, mais se maintenir, prendre son exacte mesure entre ses cinq doigts repliés. Bilan de cette minute : soir de fête dans la petite ville. Laissé Manouche à l'hôtel parce qu'elle avait la migraine. Descendu seul voir le feu d'artifice. Vu la fontaine lumineuse, les feux de Bengale, le bouquet. Un peu chaude, la bière; mais ça n'est pas la faute du bistro : pas de cave, ici. Qu'est-ce qu'ils boivent, ces brillants jeunes hommes? Du mousseux, de la piquette au gaz carbonique? Du tout, c'est du champagne, une carte bleue que je reconnais. Les picaillons valsent, les poches béantes ruissellent. Il y a dans cette joie populaire une franchise vraiment sympathique. Pas de lésinerie, cela me plaît. A vingt sous le tour, les chevaux de bois fléchissent sous

le faix : on dirait des grappes en pendeloques, ou des essaims de grosses mouches agglutinées. Ça rit, ça braille, ça se tortille sous des flots de lumière coupante, entre des pans de nuit formidables... Ici, la lumière est unie, étanche. On s'y meut confortablement. Elle nous unit comme l'eau grasse d'une piscine. Ingénument complémentaires, j'aime tes yeux glauques et ta tignasse rouge, jeune calicot qui me regardes...

» Moins de monde. La buvette se vide. Les planches du bal tressautent sous le poids de la ville qui danse. Qu'est-ce que c'est? Un fox-trot? Un one-step? J'ai un peu dansé, dans le temps, si peu... Une adolescence comprimée. Quand j'avais l'âge du petit rouquin... Il est d'ici, ce gosse, je l'ai rencontré bien des fois. Il n'a point peur des racontars, ni de la colère paternelle. Nous autres, on tournait le dimanche autour du kiosque à musique, on faisait de l'œil aux petites jeunes filles, on tremblait... Ce cynisme, cette licence d'après-guerre, je les appelle affranchissement, simplicité, voilà. Hypocrisie en moins, joie en plus. Chacun sa joie. Qui jugerait, du dehors, la qualité d'une joie, sa légitimité? Depuis l'aube, Corniquet boit sous sa tente, au coin du pont. Il sert, il boit. Entre tous ses clients, le voici le plus saoul, le plus joyeux. Il resplendit sous sa banderole de calicot. CORNIQUET. Oui, c'est moi, Corniquet, ces garances sur mon pif, plus claquantes que ma banderole : Corniquet, ma plus belle enseigne! Et dansons, et buvons, et pelotons-nous sur les *Allées*, chacun pour soi au milieu des autres, indulgents, fraternels, intelligents... Tout se cachait, à Angoulême, et tout se savait. Mon père a su que je souriais à une petite, le dimanche. Il m'a convoqué, il m'a solennellement mis en garde, il m'a dit que la mère était une proxénète. J'ai dû chercher le mot dans le Larousse... Maintenant, je sais ce qu'est une proxénète, je suis en garde, je suis sage. Il y a ma sagesse, et autour d'elle le monde, ma table dans la buvette et cette pâte d'êtres suants que laisse couler la porte du bal. Elle doit dormir, ma sagesse... Chambre fraîche de l'hôtel Cretaine, nuit pure, bruissement des arbres du champ de foire... Encore des bouteilles, des bouchons qui sautent, des billets bleus. Où diable vont-ils chercher tout cet argent? Je le demande, et voici ma réponse qui me fait signe par-dessus les têtes, les bras sémaphores du fils Monbouilloux, ses longs bras en flèche de balances... Bonsoir, fils Monbouil-

loux, tu es beau. C'est ça, viens t'asseoir à ma table. Ta main chaude est mouillée comme une lavette de plongeur. « Madame Cassagnères n'est pas là? » Non, tu vois, elle n'est pas là. Elle avait la migraine. Je suis venu tout seul, pour voir, pour passer un moment. Qu'est-ce que tu veux boire, Monbouilloux?

Il commanda une bouteille de champagne. Il regardait avec plaisir le complet gris perle du jeune boucher, sa cravate de soie bleue où brillait une épingle : une chimère d'or qui tenait une petite perle dans sa gueule.

Le garçon buvait. Son menton, rejeté en arrière, révélait un cou rond et musclé, ses yeux riaient, tout son visage brillait d'une violente allégresse.

— Alors, — dit Cassagnères, — tu t'en paies?

— Tiens donc! Je ne laisse pas ma part.

— Et ta petite amie... Tu l'as plaquée?

— Julienne? — fit Monbouilloux. — Elle danse là-dedans, avec des potes. J'ai bien le temps de la retrouver. Et puis, dites, elle est assez grande pour se conduire toute seule.

— Tu n'es pas jaloux?

— Jaloux! Vous êtes marrant, monsieur Cassagnères. Jaloux! Quand il y en a tant d'autres, si je voulais...

— Tant que ça?

— Oui, je vois ce que vous pensez : que je me vante, que j'installe... Pas vrai. Je ne m'en crois pas plus qu'un autre, tous les copains vous le diront. Mais je connais les poules du patelin. Et de quoi je parle, je le sais.

Cassagnères eut une inspiration plus profonde, il se pencha un peu sur la table :

— Alors il y aurait ici, à t'entendre...

Monbouilloux ricana doucement.

— Oui, je vois, — reprit Cassagnères. — Des jeux de mains. Ça ne tire pas à conséquence.

L'autre le regarda en face. Complaisant, supérieur, il parla :

— Les allumeuses, on les connaît. Ça voudrait bien, ça n'ose pas... Très peu pour nous. Nous autres, on n'a pas de temps à perdre. Les roucoulades, les magnes, à la gare! Vous l'savez bien, tout d'même. Quand on cause à une poule, on a vite fait de voir à qui on cause : tu veux? tu veux pas? Entre affranchis, on se comprend tout de suite.

Tandis que le garçon parlait, un lourd mécontentement

s'emparait de Cassagnères, un mélange de colère, de tristesse, de jalousie. Il murmurait intérieurement, avec une violence méprisante dont il espérait soulagement : « Une poule... Entre affranchis! Ça t'habille mal, Monbouilloux, encore plus mal que ton beau complet gris. Veux-tu te taire, morveux, menteur! » Mais son mécontentement pesait de plus en plus, il sentait comme une lie se déposer sur son diaphragme. Le boucher se leva. Dans la baraque du bal, tout près, les cuivres déchaînaient leur fracas.

— Je vous emmène?

— Eh! Pourquoi pas?

IX

Tous les buveurs s'étaient rués vers la porte. Le passage, trop étroit, les rejetait en vagues tumultueuses, soulevées de remous et de cris. Des corps refluaient, tournoyaient, s'élançaient comme pour un assaut. Et par paquets compacts, jambes mêlées, coudes meurtrissant les côtes, la cohue s'engouffrait par à-coups, se distendait, glissait, passait toute.

Cassagnères se sentit plonger dans une chaleur collante, et en même temps dans une clairière illuminée. Devant le tréteau de l'orchestre demeurait un espace exigu dans lequel on pouvait hasarder quelques pas, risquer timidement quelques gestes. Mais tout de suite, presque à longueur de bras, l'amas des danseurs se dressait comme un mur.

Cassagnères s'effaça contre l'estrade, entre des meules de pardessus, d'écharpes, de manteaux débordants. La salle de danse était une caisse oblongue, ajourée vers le haut de lattes en croisillons. Sous la bâche en surplomb qui la couvrait, des ampoules demi-watt abattaient leur lumière crayeuse. La touffeur de cette boîte close butait contre le toit de toile, s'embarrassait aux rouges tentures d'andrinople, et, pendant avec elles, en retombait avec une viscosité de sirop. On ne voyait d'abord qu'une brume trouée de lumières. Et puis l'on distinguait, plus sensible, en son rythme et plus claire, la nappe onduleuse des visages, des cous nus qui tournaient montrant des nuques bleuissantes, des éclats de regards au passage, et des casquettes, d'innombrables casquettes « de sport », des beige clair, des gris tendre, losanges de pâtisseries, suavités malsaines de champignons.

Cassagnères regardait les casquettes. Il les reconnaissait pour celles mêmes des magazines : casquettes en série, casquette unique coiffant un globe terrestre. Pendant la minute qui suivit, cette salle de bal campagnarde fut pour lui comme une feuille d'imprimerie encore moite, un quadrillage d'annonces qui s'animait fantastiquement : ce furent les pantalons des vignettes, soulignés de plis raides, élargis en pattes d'éléphants sur des souliers photogravés. Toutes les poudres de riz, toutes les crèmes, toutes les cigarettes à bouts d'or, tous les flacons des parfumeurs, il les vit s'échapper de leur case, les reconnut, les huma, les subit. Il admira, timide et dédaigneux, le triomphe étalé d'un communisme publicitaire.

— Ça va? — dit quelqu'un près de lui.

La main de Monbouilloux se posait sur son épaule, le secouait avec cordialité.

— Quel bus'ness!

Il exultait. Sa patte de plantigrade se tendit vastement. Il cligna d'un œil :

— Et vous croyez, — dit-il, — qu'il faudrait pas être gourde pour ne trouver personne là-dedans? Il y en a des baths, s'pas?

— Mais voyons, — murmura Cassagnères, — toutes ces filles, dites-moi... Ce ne sont pas des filles du pays?

— Pas toutes, toutes. Et encore... Les Parisiennes, elles sont quand même d'ici. Elles ont leur boulot là-bas, mariées, en place, c'est la vie. Mais elles reviennent aux vacances.

Cassagnères, depuis que Monbouilloux était près de lui, se sentait moins douloureusement gauche. Plus libres, ses sensations se différenciaient, s'ordonnaient. Dans l'épaisseur grouillante du bal, il chassait des images distinctes et les accrochait d'un regard : un colosse roulant des épaules, le buste plié vers une blonde souffreteuse que son bras cassait en deux; une rubiconde figure de vachère, vernie de sueur et de plaisir; une mère debout sur une banquette et qui cherchait, les yeux inquiets, à repérer sa progéniture. Il pensa tout à coup : « Oh! celle-ci... »

Tout le trouble de cette soirée, son ardeur vague, son insatisfaction hargneuse, venaient de se préciser violemment. Son cœur battit, une poussée de sang lui monta au visage. Se

haussant sur la pointe des pieds, il essayait de suivre le sillage de cette fille, s'attachait à elle, ne voyait plus au caprice des remous que ses mèches brunes et crépues, que le rire de ses dents fraîches, et retrouvait soudain, dans une trouée, la grâce canaille de tout ce petit corps dansant.

— Qui est-ce? Qui est-ce? — demanda-t-il.

Monbouilloux se pencha, suivit son geste.

— L'aztèque, là-bas? C'est la Chulot.

— Chulot... — répéta machinalement Cassagnères. — Mais qui est-ce?

— C'est la plus jeune mère du pays, Monsieur. Seize ans, et déjà un grouillot de quatre mois.

Une crispation visible tira les lèvres de Cassagnères. Malgré lui, tout haut, il prononça :

— La petite grue! Sais-tu qu'elle est jolie, Monbouilloux?

— Je n'dis pas non, bien sûr. Mais c'est tout de même trop vicieux.

Il commenta, gravement :

— Qu'on s'amuse, ça va bien, mais il faut un minimum de tenue, allons! Cette gamine-là, voyez-vous, elle se lâche trop. Quand elle a eu son gosse, sa mère à elle a porté plainte, à cause qu'elle était mineure. Il y a donc eu enquête. On l'a interrogée, on lui a demandé de désigner le père. Elle l'a nommé, Monsieur. Il y en avait sept : des blancs-becs, des chefs de famille, et même un vieux de quarante ans. Qui veut, qui paie, tout lui est bon. Si même le cœur vous en disait...

Il s'arrêta en voyant les sourcils de Cassagnères se froncer.

— Histoire de blaguer, — s'excusa-t-il. — Je pense bien que vous, un homme marié... Et quand même vous ne le seriez pas... Une Chulot!

Il tendit la main :

— Vous restez encore? Bonsoir tout de même, si des fois on ne se revoyait plus.

Il s'en alla. Cassagnères retrouva sa place contre l'estrade. Il pouvait être deux heures du matin. Des visages se congestionnaient, d'autres montraient une pâleur harassée. Entre les murs de planches, c'était la même cohue tremblotante que brassait la cadence de l'orchestre, qu'elle malaxait de tournoiements, de trémoussements sur place, de baroques sautillements mécaniques, puis ramassait soudain pour l'en-

traîner en une coulée girante dont l'ampleur molle donnait le vertige.

La petite Chulot dérivait avec elle, la coupait de son corps mince, de ses bras nus, de ses durs petits seins tendus. Cassagnères voyait luire ses yeux, ses dents, s'envoler ses mèches ébouriffées. Elle ondulait, se cambrait au bras du gars qui la ceignait, qui inclinait vers ses cheveux un chanfrein obtus de bélier. Et elle souriait à ce rustre, elle répondait à ses coups de ventre par des œillades consentantes, avec une candeur crapuleuse qui soulevait Cassagnères de révolte. « Sept... Le petit monstre! Se doute-t-elle de ce qu'elle vaut? Pareille perle à pareils cochons! Le galbe de ses joues, leur éclat, ces prunelles chaudes et sombres entre ces cils invraisemblables... Et cette vivacité délicieuse, ce bonheur des attitudes et des mouvements, cette grâce qu'on dirait jaillissante... Quel magnifique petit animal! »

Il se déplaçait un peu, les omoplates bourrées par les pieds des musiciens. Il regardait l'homme du jazz faire virevolter distraitement ses baguettes, se tendre vers les lattes ajourées pour aspirer une bouffée d'air pur, et, mettant à profit une syncope, écraser prestement sur sa joue un moustique attiré par les lumières.

Mais ses regards revenaient malgré lui au tourbillonnement des danseurs, s'y insinuaient, allaient, venaient, comme un chien flairant une piste. « Si même le cœur vous en disait... » Il souriait, avec cette crispation des lèvres qu'il avait eue devant Monbouilloux. Ses yeux brillaient, instables, quêteurs : « Où est-elle? » Des filles le bousculaient, se hâtant vers la sortie. Des garçons les suivaient, sans gêne, tendant déjà des mains errantes et tripoteuses. « Où est-elle? » Il se sentait froid dans la chair, énervé de fatigue et de désir. Dans ce tumulte, cette clarté blafarde, cette odeur qui le harcelait d'un écœurant aphrodisiaque, une sensation glaciale de solitude rôdait sur lui, s'abattait sur lui, le faisait frissonner de détresse. « Et pour une parole de Manouche! Je pressentais quelque chose de cet ordre : mais à ce point, mais cette réussite! « Si tu veux voir le feu d'artifice... » Elle ne se serait pas amusée, elle! « Mais amuse-toi, Roger, mon chéri. Et dépêche-» toi, tu arriverais trop tard... » Merci, Manouche. Pour un peu, je me laisserais glisser par terre, je me coucherais ici, par

terre. Où est-elle, la jeune Chulot? Partie? Mais elle n'est pas partie, je l'aurais vue! Elle s'est assise dans le fond de la salle, je vais la revoir, cette petite, la retrouver. Elle est partie. Qui l'a emmenée?... Stop! Cassagnères. Il ne manque plus que cette action d'éclat, ce bouquet : bondir à la poursuite de la petite Chulot. Bon voyage, jeune mère de famille! Tu vois, je sors, je quitte cette baraque; mais parce qu'on y crève de chaleur, et qu'il est deux heures et demie passées. Si Madame Cassagnères se réveille et me demande l'heure qu'il est, je lui dirai qu'il est minuit. »

Il fut dehors, dans les ténèbres fraîches. Les lumières des boutiques s'étaient éteintes, les chevaux de bois ne tournaient plus. Seule, la tente de Corniquet demeurait éclairée. Une vingtaine de buveurs se clairsemaient autour des tables, et Corniquet, tenant toujours, promenait parmi eux son verre inépuisable et son nez fulgurant.

La rumeur du bal se gonflait dans la nuit. Sous la bâche, par la claire-voie, un halo blême se propageait, faisait plus noire cette caisse grondante, qu'ébranlaient par-dedans les chocs sourds d'un moteur monstrueux. Des ombres s'en échappaient, traversaient la place entre les arbres, s'allongeaient, muettes et déformées, pour disparaître dans la nuit, vers le pont, vers les *Allées*. Cassagnères perçut des chuchotements rapides, devina des colloques haletants. L'aventure l'enserra, l'étreignit à la gorge. Il se raidit et prononça presque à voix haute : « Eh! bien, tu vas voir! »

Deux filles passaient, se tenant par la taille. Il marcha droit vers elles, balbutia des paroles confuses. Elles s'arrêtèrent, nullement surprises. Et lui continuait de parler, prenait leurs bras, les entraînait par le quai obscur.

— Mais si, venez! Je vous fais peur?

Dans une dernière trace de clarté il les vit se consulter des yeux, échanger un sourire niais. Elles étaient jeunes, assez jolies, l'une d'elles avait une canine de moins.

Il marchait entre elles deux, palpait leurs corps à travers leurs manteaux. Les filles bavardaient, sans paraître conscientes d'être ainsi caressées : « Elles étaient amies, amies. Ce qui était à l'une était à l'autre. Elles se disaient tout, tout. Elles ne se quitteraient jamais... Pas même ce soir? Non, pas même ce soir ». Cassagnères se pencha vers la plus grande,

chercha ses lèvres à tâtons. Elle les lui laissa prendre tout de suite, les entr'ouvrit avec passivité. Il respira, à demi suffoqué, s'aperçut que l'autre avait quitté son bras et se laissait distancer peu à peu. Alors il se reprit à parler, d'une voix plus oppressée, plus rapide, qui insistait et qui priait :

— Mais vous la retrouverez, votre amie! Elle n'est pas perdue, voyons. Rien qu'un bout de chemin... Cinq minutes... Oui, hein?... Oui?

La fille faisait non, de la tête, se retournait vers sa compagne. Cassagnères, par-delà son trouble physique, assistait lucidement à cette scène qu'il était en train de jouer, qui l'empoignait sans abolir sa clairvoyance. : « Je suis maladroit, je perds... Il y a eu pourtant une seconde... Mais quels mots faudrait-il dire? Comment parler à cette sorte de filles? Monbouilloux, lui, saurait... Je me suis trompé : c'est son amie que j'aurais dû embrasser. »

— Blanche! — appela tout à coup la fille.

L'autre aussitôt se rapprocha. De nouveau ils firent ensemble quelques pas. Cassagnères éprouvait la présence d'un autre corps, d'une autre bouche. Il voulait se pencher vers cette bouche, et n'osait pas, tourmenté d'indécision, découragé. « Elles vont s'en aller. Je suis sûr qu'elles vont s'en aller... Hé! qu'elles s'en aillent, qu'elles me délivrent!... Vous? Vous? Laquelle? Cassagnères le béjaune, le potache Cassagnères en mal de puberté... Mais je t'embrasserai aussi, toi! » Il l'embrassa, presque brutal. Et elle se dégagea, tournant le buste entre ses bras.

— On s'en va, Suzanne?

Elles s'écartèrent ensemble, tendirent une main de camarades :

— Bonsoir, Monsieur.

« Elles devaient rentrer. On attendait Blanche chez ses parents et Suzanne, qui était bonne, chez ses patrons. Trois heures du matin, pensez donc! Bonsoir, Monsieur. »

Cassagnères allongea le bras, saisit une main avec rudesse. Cette main se tordit dans la sienne, la lui froissa, rugueuse, en s'échappant. Les filles coururent. Il eut un bref élan pour courir derrière elles, le réprima, laissa tomber ses bras : « Quelles dindes! Quelles... Et puis, je m'en fiche. »

Il revint lentement par le quai. C'était fini. Sa lassitude

l'emportait, sa mélancolie noyaittout. Sous la tente de Corniquet, parmi les derniers buveurs, quelques romanichels s'étaient assis. Un gamin verdâtre, debout sur une table, dansait entre les verres en chantant. Son corps larvaire et frénétique hallucinait, alourdi de souliers cloutés. Des têtes bestiales d'ivrognes le cernaient, qu'élargissait un rire stupide.

I love you, I love you,

chantait le gosse. Il prononçait « Elafio », se disloquait, grimaçait, une frange de salive à la bouche. On le calma, on le fit boire. Et deux femmes, à leur tour, chantèrent.

Elles se tenaient au fond de la tente, dans un clair-obscur rougeâtre. Elles chantaient à deux voix une étrange mélopée, lente, poignante, d'une sauvagerie paisible et triste. Leurs yeux noirs fixaient vaguement l'espace par-delà les têtes des badauds. Elles avaient de pâles visages d'idoles, inexpressifs et très beaux. Leurs cheveux bleus, lissés en bandeaux, étrécissaient leurs tempes et les faisaient plus pâles encore.

Debout à quelques pas, dans l'ombre, Cassagnères les regardait, les écoutait. Leur chant le traversait, bouleversant et monotone. La nuit ceignait ces deux visages de nomades, s'emplissait de leur mélopée. C'était une nuit blessée de souvenirs, meurtrie de promesses éternelles, un fleuve de nuit énorme et doux qui le soulevait et l'emportait, — « plus loin, tant mieux, encore plus loin », — et qui ne s'arrêterait jamais.

X

Il se mit à sortir seul. Presque constamment silencieux, absorbé, il répondait aux questions de Manouche par des mots évasifs, de simples gestes, ou se taisait. Dès le matin il quittait l'hôtel, n'y reparaissait qu'aux repas. Le soir, quand il rentrait, il évitait l'estaminet, passait par la porte cochère et traversait la cour d'un pas fuyant, en tenant ses yeux à terre.

Les joueurs de cartes s'inquiétaient, interrogeaient Cretaine ou Manouche :

— Qu'est-ce qu'il a, votre mari? Il est fâché? Il est malade?

Elle se contraignait à sourire :

— Mais pas du tout, Messieurs. Un peu fatigué, peut-être. Il se porte très bien, il faut seulement qu'il se surveille un peu.

Et elle se tourmentait, ne sachant que penser. Lorsqu'ils étaient ensemble, elle le regardait timidement, le cœur serré de voir un pli amer creuser ses joues, anxieuse des rebuffades qu'elle devinait suspendues sur elle.

« Qu'est-ce qu'il a, mon Dieu, qu'est-ce qu'il a? » Un gros chagrin montait en elle, amollissant. Elle avait des instants de révolte à mesurer son impuissance, de longues heures se sentait prête aux larmes, et pleurait seule, sans trouver d'apaisement.

Cela dura une quinzaine de jours. Presque subitement Cassagnères sembla revivre. Il redevint pour elle aussi tendre qu'il l'avait jamais été. Souvent il lui prenait les mains, et l'éloignant un peu la regardait longuement, intensément. Puis l'attirant à lui, mêlant leurs souffles, il lui répétait qu'il l'aimait, qu'il était heureux de l'aimer, que son amour lui était nécessaire.

— Et toi, Manouche, m'aimes-tu?

— Oh! Roger!

Une houle parcourait sa poitrine. Elle le regardait à son tour, avec une telle ferveur qu'un orgueil véhément l'étourdissait d'une délicieuse ivresse.

Une fois ou deux, il prit le train pour Orléans. Et peu après le camionneur apporta de la gare une caissette très lourde qu'il fit tout de suite monter dans leur chambre. Armé d'un ciseau à froid et d'un marteau empruntés à Cretaine, il décloua cette caisse avec une ardeur impatiente, sortit les livres qui l'emplissaient : des *Dialogues* de Platon, les *Essais* de Montaigne, le *Marc-Aurèle* de Renan; et pêle-mêle des tragédies de Shakespeare, des poèmes de Vigny, quelques manuels scolaires d'histoire et de philosophie. Il les rangeait de champ sur une malle :

— Je demanderai au menuisier de raboter pour eux quelques rayons. Car je compte bien en avoir d'autres, Manouche, que je choisirai peu à peu. Tu vois, sans idée préconçue, selon les suggestions qui me viendront de mes lectures elles-mêmes. Ce qui m'importe seul, actuellement, c'est une tendance générale, une attitude de l'esprit et du cœur : pas de raideur; une disponibilité assez avide, un peu anxieuse... non, ce n'est pas cela, mes intentions présupposent une volonté.

Il réfléchissait, maniant les livres l'un après l'autre.

— Enfin, — concluait-il, — nous verrons. L'essentiel est que je me sente paré.

Il se sentait paré. Il le disait. Trop souvent. Et Manouche, malgré elle, continuait de l'épier, de s'inquiéter devant certains faits, d'apparence insignifiants, qui la frappaient sans qu'elle pût encore les comprendre.

Maintes et maintes fois elle le surprenait à rêver, à sourire d'un sourire sans bonté, dont elle n'aimait pas l'aigreur secrète et l'ironie. Elle n'aimait pas non plus l'entendre dire, d'un ton faussement détaché, deux mots qui maintenant revenaient à ses lèvres comme un tic. « Ces gens... » Il les disait de Cretaine, de Duranton, de Monbouilloux, des passants qui traversaient la place, des pensionnaires de l'hôtel qui s'en allaient : « Tu sais, Manouche, ces gens reprennent le train. On va pouvoir respirer un peu. »

Elle aurait bien voulu se réjouir avec lui, respirer. Elle évoquait leurs premières semaines de liberté, de tête à tête insoucieux, au temps ou ils s'asseyaient seuls sur le banc des *Allées*, où ils étaient seuls à courir par l'immense grève ensoleillée. Mais de songer aujourd'hui à ces choses, elle avait mal. La joie, la délivrance que proclamait Cassagnères, elle percevait en elles une aridité sèche qui la blessait, l'incitait à se rebeller. « Ce n'est rien, allons, je suis folle. » En vain. Son tourment, à peine assoupi, se réveillait pour un pli des lèvres, pour une parole de Roger. « Voilà qu'il dit encore : « Ces gens... » De qui l'a-t-il dit cette fois-ci? Le sait-il même, le malheureux? Puisqu'il le dit de tout le monde, peut-être que bientôt, Manouche, toi aussi tu seras « ces gens ... »

Il lui fallait pourtant convenir qu'il restait tendre à son égard, que non seulement la présence de sa maîtresse ne lui causait point d'agacement, mais qu'il semblait la désirer. Quand il lui arrivait de faire quelque allusion à l'avenir, Manouche y restait sa compagne. Alors il disait « nous ». Il y avait « ces gens », et il y avait « nous » : Cassagnères et Manouche.

Il l'emmenait comme par le passé, en des promenades qui s'éloignaient davantage. Ils dépassaient maintenant les *Allées*, et remontaient la Loire jusqu'à des boqueteaux sablonneux où le soleil jouait à travers des saules.

— Ça va, Manouche?

— Mais oui, mon grand.

— Tu ne dis rien... Ça va vraiment?

— Je t'assure.

C'était lui qui parlait le plus, par toquades, après de longues périodes de silence monologuant à n'en plus finir. Il vantait la sérénité de l'automne, la pureté solitaire du fleuve, l'ombre salubre qui dormait sous le dais chantant des pins. Solitude, pureté, c'étaient aussi des mots qui revenaient souvent dans ses phrases, que Manouche attendait au passage, avec défiance, avec une crainte irraisonnée.

Elle fut heureuse, le jour où, rencontrant Blavette sur le quai, Cassagnères la quitta pour entrer chez l'homme d'affaires.

— Une seconde, Manouche. Je te rejoins à l'hôtel.

Il rentra une demi-heure plus tard, mystérieux, mais plein d'un contentement qui transparaissait malgré lui. Le lendemain, il sortit seul sous un prétexte, et de nouveau le jour qui suivit.

Ce jour-là, Manouche l'attendait dans leur chambre, et regardait vaguement les livres qu'il n'avait pas encore touchés. Elle n'éprouvait rien d'autre que la sensation de l'attendre, lasse de s'interroger et de vainement s'évertuer à prévoir. Elle s'abandonnait à un engourdissement qui n'était point sans douceur : car elle avait conscience que cette attente-là serait brève, et aussi qu'elle serait la dernière.

Elle tressaillit pourtant quand la porte s'ouvrit, jeta les yeux vers ceux de Cassagnères, et sentit une chaleur qui la pénétrait toute. Il rayonnait. En deux pas il fut contre elle, la prit sur ses genoux; et l'embrassant, la câlinant, il lui parlait : « Cet hôtel et ces gens, adieu. Encore douze nuits, et tout à fait adieu. Il avait donné congé à Cretaine. Il avait signé le bail, avec Blavette. Deux grandes pièces, une « salle » très claire, une chambre au-dessus, une petite cuisine dans la cour... Blavette était très chic, très coulant, la crème des propriétaires. Et le prix! Devine le prix? Six cents francs par an, Manouche; tout meublé! crois-tu? »

Il ne s'arrêtait plus, excité, gamin, charmant :

— Monsieur et madame Roger Cassagnères, n° 8, rue au Lin. Un mot de toi, nous serons dans l'Annuaire départemental. Hein, Manouche, la chaumière! Sais-tu une chose, ma grande :

tu vas pouvoir faire ton marché. Et tu verras comme c'est calme, chez nous! C'est intime, c'est secret, c'est nous deux.

Sa joie enveloppait Manouche, la gagnait, la forçait à sourire. Elle s'y livrait, ne voulait plus songer à ses craintes de naguère; elle se les reprochait déjà comme une vilaine injustice. Et lorsque, comptant sur ses doigts avec une gravité bouffonne, il lui dit qu'il avait signé pour trois ans, que le bail était renouvelable à son gré, pour six ans, pour neuf ans, pour toute la vie, ce fut comme si un poids trop lourd la courbait délicieusement. Sa tête tomba sur l'épaule de Roger, et elle se mit à sangloter.

XI

Il posa son livre.

— Et dire, Manouche, qu'il y a des gens pour s'ennuyer, pour se plaindre de la longueur des jours! Moi, leur brièveté m'effare. Je me suis levé à huit heures, j'ai lu, médité, un peu rêvé. Et te voici, fée de l'entrecôte et des pommes sautées, qui m'annonces qu'il est midi et que le déjeuner est prêt! J'ai faim, Manouche : tu es une bonne fée substantielle.

Ils se mirent à table. Manouche de temps en temps se levait, disparaissait vers la cuisine. Dès qu'elle revenait s'asseoir, Cassagnères recommençait à parler :

— Qu'est-ce qu'on fait ce tantôt, petit? C'est fou, la besogne qui nous reste. Où mettons-nous la bibliothèque? Si tu veux bien, j'aimerais autant là-haut. Nous coucherions ici, au rez-de-chaussée. Avec cette cloison qui ferme l'alcôve jusqu'à moitié et cette tenture devant le lit, cela fait en réalité deux pièces. Ainsi tu aurais tout sous la main : la salle à manger, la chambre à coucher, la cuisine. Tu n'aurais pas besoin de grimper à tout bout de champ cet escalier raide et obscur... Je m'organiserais là-haut un petit coin tranquille, un perchoir. Cette pièce isolée, au haut d'une vieille maison, au fond d'une cour provinciale, voilà juste ce que je souhaitais. Quand je l'ai vue, avec Blavette, je me suis décidé tout de suite. Tu ne trouves pas que nous sommes bien, ici? Tu ne t'ennuieras pas, au moins?

Manouche souriait :

— M'ennuyer? Ce sont les paresseuses qui s'ennuient. Tu t'imagines peut-être que je n'aurai rien à faire, que la

maison s'entretiendra toute seule? Tu mériterais, homme que tu es...

— Pas vrai! — protestait gaiement Cassagnères. — Je me rends très bien compte, Manouche, de ton mérite. Je proclame que tu es une bonne ménagère, une maîtresse de maison hors-ligne. Et je te voue une gratitude enthousiasmée.

» Non, sérieusement, — reprenait-il ,— je sais que tu es un bon petit, tendre, raisonnable, et qui m'aimes bien. Cette maison sans toi, vois-tu... Même quand je serai là-haut, ma solitude aura besoin de te sentir toute proche, et m'attendant. Cela me soutiendra, m'encouragera. J'en aurai besoin, va.

— Qu'est-ce que tu feras donc? — disait-elle.

Il écartait les bras :

— Tu me demandes ce que je ferai? Mon pauvre petit!

Il songeait. Ce qu'il voulait, d'abord, c'était achever de déblayer, de se rendre libre. Manouche n'était pas un obstacle, il en était plus que jamais certain. Une fois pour toutes, il avait reconnu Manouche. Ainsi pourrait-il sans contrainte prendre conscience de sa propre personne, établir son propre bilan. Dès maintenant n'apercevait-il pas la portée d'une telle investigation? Lui, Cassagnères, sans doute; mais un homme, mais l'homme nu. « A propos de moi-même reviser toutes les valeurs, éliminer toutes les toxines déposées par l'hypocrisie sociale. Il faudra être impitoyable, dresser en somme des constats successifs avec une clairvoyance impassible. Mais cela fait, même compte tenu des défaillances inévitables, des erreurs commises de bonne foi, quelles exaltantes possibilités!

— A quoi penses-tu, Roger? — disait Manouche.

Il sursautait.

— A quoi veux-tu que je pense? A notre installation, bien sûr, à la cretonne que je tendrai devant l'alcôve. As-tu vu toutes ces vieilles étoffes, dans le placard? J'ai bien envie de prendre la toile imprimée rouge et blanche, tu sais, de ce rouge brique tiède et passé, celle où l'on voit un pâtre et ses vaches, une cascade et une ruine à la Hubert Robert? Dépêchons-nous, Manouche! Nous n'en sortirons jamais.

Ils s'affairaient, l'après midi, dans leur domaine. Cassagnères clouait des pointes, Manouche pliait du linge dans une commode, accrochait des vêtements dans la penderie, au fond de l'alcôve.

— Note encore ça, Roger : des porte-manteaux. Et tu n'oublieras pas de voir dès ce tantôt, pour la bouilloire et le fer à repasser.

Elle s'animait, se dépensait, rejetait en arrière d'un coup de tête ses cheveux qui lui tombaient devant les yeux.

— Ouf! je n'en peux plus.

Une semaine après leur arrivée, tout était prêt dans leur nouveau logis. Lorsqu'ils s'en aperçurent, ils se regardèrent, un peu émus, un peu décontenancés de n'avoir plus rien à faire.

— Vous désirez visiter, Madame? Veuillez me suivre, je passe devant.

Il ouvrit la porte, poussa doucement Manouche dans la cour, bonimenta :

— Nous étions dans la rue, nous venons de franchir la monumentale porte cochère. Derrière cette porte, la rue au Lin. Ici, la cour, plantée d'un grand noyer. Je dois vous signaler que c'est une cour commune, que le corps de logis que vous voyez à droite de l'entrée est occupé par un colocataire, un certain Gaujard, ou Baujard... L'inconvénient est d'ailleurs minime, le dit sieur Baujard étant vieux, effacé, et vivant en compagnie d'une sienne petite fille, un peu malade, et plus effacée, s'il est possible, que son aïeul... Continuez à me suivre, Madame.

La « salle » de la maison, carrelée de briques hexagonales, était peinte à hauteur d'appui d'un badigeon de couleur mastic. Au-dessus, un papier de tenture garnissait les murs, une imitation de toile de Jouy, rouge et blanche, à sujets bucoliques. Quelques chaises de bois noir, au siège recouvert d'une tapisserie à petit point, se rangeaient autour de la table que dissimulait une tapisserie pareille, grenat, avec des ramages jaunes. L'alcôve était séparée de la salle par une cloison qui s'arrêtait au pied d'un lit à l'ange. Devant le lit pendait à une tringle la toile rouge et blanche qu'avait choisie Cassagnères.

L'unique fenêtre s'ouvrait vers le midi sur des murs et des toits aveugles. Elle avait des volets intérieurs à panneaux pleins. Par les vitres exiguës et serrées, on voyait au dehors des barreaux de fer quadrangulaires, aux arêtes tailladées en dents de scie. Et, quand on s'approchait en se penchant, le regard plongeait dans un jardinet encaissé, un lambeau de

terre humide et noire où pourrissaient des feuilles mortes.

— Eh bien, Madame, qu'en pensez-vous? Ça sent un peu la pomme d'hiver et le moisi, mais parce que c'est resté longtemps inhabité. Ça n'est pas extrêmement folichon, mais les nouveaux occupants ont de la gaîté à revendre. Le quartier est tranquille, la maison davantage : pas de pianos, pas de chiens, pas d'enfants. Je crois que nous pouvons arrêter.

Il la convia, le soir même, à chercher un nom pour leur ermitage. « L'ERMITAGE, n'est-ce pas, c'était banal. Il faudrait chercher dans cet esprit, mais trouver quelque chose de moins éculé. » Manouche proposa LE NID, qui fit sourire Cassagnères. A son tour il proposa L'ACCALMIE, OU LA BONACE. Mais cela ne le satisfaisait pas davantage.

— J'y songerai, ça m'amusera.

Il s'installa dans son perchoir, n'en bougea guère de plusieurs jours. Tout en lisant il déployait des feuillets blancs, calligraphiait des listes de noms : « TOUR D'IVOIRE », c'était ridicule, les voisins se paieraient légitimement sa tête. Une devise, peut-être? Mais on retombait fatalement dans les prétentieuses âneries banlieusardes, les « PARVA SED APTA MIHI ».

Il retournait à ses livres et s'y plongeait, sans pouvoir se débarrasser tout à fait de cette mince préoccupation. Leibniz lui suggérait : « LA MONADE »; Lucrèce : « SUAVE MARI MAGNO... ». Qu'avait-il besoin d'obéir à cette vaine fantaisie, de la prendre puérilement à cœur? Il trouverait sans plus chercher, le jour où il s'y attendrait le moins.

Et il trouva, sans plus chercher. Un matin, en ouvrant sa porte, il vit sur le vantail deux mots griffonnés au charbon. Manouche l'entendit s'exclamer, le vit légèrement rougir, reconnut son sourire dédaigneux et crispé.

— Tu vois? — dit-il. — Tu vois? Il paraît que le monde s'occupe de moi. C'est un défi? Ou un verdict? L'un ou l'autre, nous sommes d'accord. Merci, les gens! Et toi, Manouche, fais-moi le plaisir de ne pas effacer ce chef-d'œuvre. Nous ferons graver une belle plaque de marbre.

On avait écrit sur la porte : CLOS MALTOURNÉ.

MAURICE GENEVOIX

(*A suivre.*)

PAGES DE MA VIE[1]

Sur la Bielaia, notre bateau échoua par deux fois sur des bancs de sable. Le capitaine proposait sans façons aux passagers de seconde et de troisième de « faire un petit tour sur la rive ». Le froid était cruel. Afin de me réchauffer, je faisais la roue et autres tours d'acrobatie. Les moujiks qui charriaient leur foin au village me criblaient de leurs railleries :

— Regardez-moi ça, les tours qu'il fait, ce « barine »! Quel grand échalas!

« Barine », pensais-je.

Une nuit que je ne pouvais dormir, j'allai sur le pont contempler le fleuve, les étoiles... Je me souvins de mon père et de ma mère. Depuis longtemps déjà, je n'avais reçu d'eux aucune nouvelle. Je savais seulement qu'ils avaient quitté Astrakhan pour Samara.

La tristesse m'envahit et je me mis à chanter :

O nuit, nuit profonde!

Je chantai et pleurai. Tout à coup, dans l'obscurité, une voix m'interpelle :

— Qui chante?

Je pris peur. Peut-être était-il défendu de chanter la nuit sur les bateaux.

— C'est moi.

— Qui, moi?

— Chaliapine.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet.

Le Caucasien Penaïev s'approcha de moi. Ce brave garçon avait sans doute vu mes larmes et d'un ton amical :

— Tu as une jolie voix. Pourquoi restes-tu ici tout seul? Viens avec moi. Il y a là-bas un marchand. Allons!

— Et le marchand ne me chassera pas?

— Non, il est saoul.

Dans une cabine de première était attablé un gros bonhomme au visage rubicond. Pris de boisson, il était d'humeur lyrique. Devant lui, sur la table, des bouteilles d'eau-de-vie et de vin, du caviar, du poisson, du pain et toute sorte de victuailles. Il considérait tout cela avec des yeux ronds en étendant avec son doigt une tache de vin sur la nappe. Il s'ennuyait probablement. Penaïev fit les présentations. Le marchand ayant soulevé ses épaisses paupières, me fourra sous le nez les quatre doigts de sa main droite :

— Renifle, — m'ordonna-t-il.

J'obéis.

— Eh bien! qu'est-ce que cela sent?

Cela sentait le vin et le hareng.

— Ça sent le poisson, — répondis-je.

— Voyons, bêta, ça sent les bas. Et toi tu dis que ça sent le poisson! Il fallait deviner du premier coup.

Bien que je n'eusse pas deviné du premier coup, il me versa sur le champ de la vodka.

— Bois. Qui es-tu?

Et moi de lui expliquer.

— Ah, ah! Tiens, toi aussi... tu es de ceux-là... Eh bien, peu importe. Vas-y! J'aime cela. Et que sais-tu faire?

— Je chante.

— Sais-tu faire des tours de passe-passe?

— Non.

— Alors chante!

J'entonnai une chanson. Le marchand m'écoutait tout en pleurant et en reniflant, avec un tremblement des épaules. Je lui demandai ensuite la permission d'appeler Neiberg. Nous chantâmes à deux. Le marchand, en proie à une vive émotion, nous régala en sanglotant.

C'est ainsi que, pour la première fois, je me produisis devant un « public sérieux ».

Enfin, de bon matin, notre bateau arriva au débarcadère d'Oufa. La ville était éloignée de cinq verstes, la route couverte de boue. Il tombait une petite pluie fine. Je pris sous mon bras mes « effets », sans oublier l'objet qui m'était le plus cher, une cravate bigarrée que, tout le long du voyage, j'avais soigneusement épinglée sur le mur. Puis nous partîmes pour la ville, Neiberg et moi, lui petit et rondelet, moi osseux et long.

Nous fûmes bientôt dépassés par un fiacre qu'occupaient Penaïev et sa maîtresse. Il se retourna en nous criant :

— Au revoir, Gennadii Demianovitch!

Je me rappelai le drame d'Ostrovski, *La Forêt*, et éclatai de rire en regardant le couple que nous faisions mon camarade et moi. Arrivés en ville, nous nous rendîmes à l'hôtel qu'habitait Semionov Samarski, mais le portier nous dit rudement :

— Impossible de faire entrer des gens si sales!

Nous enlevâmes nos bottes pour aller chez le régisseur qui, de même qu'à Kazan, nous reçut en robe de chambre, le visage tout enfariné. Après s'être moqué de nous, il nous offrit du thé. Ce même jour, Neiberg et moi louâmes une chambre chez l'un des musiciens du théâtre au prix de quatorze roubles par tête. Pour cet argent, nous devions avoir la chambre et la pension complète. Je retournai immédiatement chez Semionov Samarski :

— Je me suis arrangé pour quatorze roubles. J'en ai six de trop. Je suis entré à votre service non pour de l'argent mais pour le plaisir de travailler au théâtre.

— Quel original vous faites!

Les répétitions commencèrent. Les chœurs se composaient de dix-sept hommes et de vingt femmes. Nous travaillions accompagnés par le violon que tenait le maître de chapelle, un brave homme, ivrogne en diable. Soudain, à ma grande terreur, on commença de chuchoter que le régisseur, ayant engagé trop de choristes, voulait en licencier quelques-uns. J'étais sûr que je serais justement du nombre. Mais quand il fut question de me congédier, le maître de chapelle déclara :

— Non, non, il faut conserver celui-là. Sa voix n'est pas mauvaise et il semble bien doué.

Ce fut comme si l'on me délivrait du poids d'une montagne.

La saison débuta par *Le Chanteur de Palerme*. Il va sans dire que j'étais le plus agité de tous. Quel plaisir de voir mon nom sur les affiches : « Secondes basses : Affanasiev et Chaliapine »! Les costumes des choristes étaient de deux sortes : le costume de paysan et le costume d'Espagnol.

Le costume de paysan : un tricot en laine, des bas, des pantoufles avachies, des culottes très courtes, une casaque de cotonnade bordée d'une tresse, un col blanc. Le costume espagnol était confectionné en velours de coton, culottes encore plus courtes que celles des paysans, une veste au lieu de casaque et sur les épaules une petite cape. Une toque de carton recouvert de velours ou de satin complétait l'habillement. Je choisis un costume espagnol, me fis de petites moustaches, me noircis les sourcils, me mis du rouge aux lèvres et fis le possible pour avoir l'air d'un bel Espagnol.

J'étais d'une incroyable maigreur. C'était la première fois de ma vie que je mettais un tricot et j'avais l'impression que mes jambes étaient toutes nues. J'étais gêné et j'avais honte. Quand on appela le chœur en scène, je me plaçai au premier rang et pris une pose tout ce qu'il y a de plus espagnole. J'avançai une jambe, mis les poings sur les hanches et rejetai fièrement la tête en arrière. Mais conserver cette pose fut au-dessus de mes forces. La jambe que j'avais mise en avant fut prise d'un affreux tremblement. Je m'appuyai dessus et avançai l'autre qui se mit à trembler aussi. Alors je me cachai lâchement derrière mes camarades.

Le rideau se leva et nous entonnâmes à l'unisson :

Un, deux, trois,
Regarde plus vite,
Sur la carte.

Je tremblais intérieurement de frayeur et de joie. Je croyais rêver. Les feux de la rampe dansaient devant mes yeux une sarabande. La salle, une gueule noire emplie d'un rugissement et d'une agitation de mains blanches, avait un aspect de farouche gaieté. Au bout d'un mois, je pouvais déjà me tenir en scène avec aisance. Mes jambes ne tremblaient plus et mon âme était calme. On commença à me donner de menus rôles

de deux ou trois mots. Je m'avançais au milieu de la scène et d'une voix tonnante annonçais au héros de l'opérette :

— Un personnage sorti du souterrain désire vous parler! — ou quelque chose d'analogue.

La troupe entière jusqu'aux machinistes me traitait avec beaucoup de douceur et de bienveillance. J'aimais tant le théâtre que je mettais la main à tout avec délices. Je remplissais les lampes de pétrole, nettoyais les verres, balayais la scène, montais sur le gril, arrangeais les décors... Semionov Samarski était, lui aussi, fort content de moi.

On décida de jouer à Noël l'opéra *Galka*. Le rôle du Grand-Échanson devait être chanté par un gaillard aux traits grossiers, aux mâchoires chevalines. Antipathique, menteur, cancanier, il faisait exprès de causer des désagréments à tout le monde. En répétant sa partie, il chantait faux et sans mesure. Enfin, deux jours avant la répétition générale, il déclara qu'il ne chanterait pas, son contrat ne l'obligeant à paraître en scène que dans les opérettes et non dans les opéras. Cela mettait la troupe dans une situation stupide. Il n'y avait personne pour le remplacer. Et là-dessus, voilà que le régisseur me fait venir dans sa loge et me propose :

— Chaliapine, pouvez-vous chanter le rôle du Grand-Echanson?

Je pris peur, sachant que ce rôle était long et important. Bien que je sentisse qu'il fallait répondre :

— Non, je ne le puis.

Je dis :

— Oui, je le peux.

— Alors voici la partition, préparez-la pour demain...

C'était comme si l'on m'eût coupé la tête. Je courus à la maison et me hâtai d'étudier ma partie. Je travaillai toute la nuit, empêchant mon compagnon de chambre de dormir.

Le lendemain, à la répétition, je chantai le rôle non sans frayeur et non sans fautes, mais enfin d'un bout à l'autre. Mes camarades me félicitèrent en me frappant sur l'épaule. Je ne remarquai en eux aucune jalousie. C'est l'unique saison de ma vie où je ne vis et ne sentis aucune jalousie à mon égard et où je ne soupçonnai même pas qu'il en pût exister au théâtre.

Les jours qui précédèrent le spectacle, je me sentais soulevé au-dessus de terre. Le soir de la représentation, je commençai à me grimer dès cinq heures. Ma tâche était difficile, — je devais me donner l'aspect d'un imposant échanson. Je me collai un nez, des moustaches, des sourcils, m'enduisis le visage de fard en m'efforçant de le faire vieux, ce à quoi je réussis tant bien que mal. Mais il fallait absolument parer à ma maigreur. Je me rembourrai. Le résultat fut désastreux! J'avais le ventre d'un hydropique, et les bras et les jambes comme des allumettes. C'était à en pleurer!

Je songeais : « Qu'arriverait-il si, sans souffler mot à personne, je m'enfuyais à Kazan? »

Je me rappelais comment on m'avait chassé de la scène au jardin Panaïev et étais convaincu que mes débuts ici auraient le même sort. Mais il était trop tard pour m'esquiver. A ce moment quelqu'un s'approcha de moi par derrière, me frappa sur l'épaule et me dit amicalement :

— Courage! N'ayez pas peur. Tout ira à merveille!

Je me retournai. Ces mots avaient été prononcés par Semionov Samarski. Tout réconforté, je fis mon entrée en scène. A droite et à gauche une table et deux fauteuils. Mes camarades allaient et venaient sur les planches, figurant des Polonais et plaisantant avec insouciance. J'enviais leur parfaite aisance en scène. Je m'assis dans un fauteuil, étalant ma bedaine le plus possible. Le rideau se leva. Les feux se mirent à danser, un brouillard jaune m'aveugla. J'étais assis immobile, collé au fauteuil et n'entendais rien. Lorsque Dzemba eut chanté son couplet, je commençai d'une voix mal assurée et comme un automate :

Au bonheur, à l'amitié,
Amis, je lève mon verre.

Le chœur répondit :

Au bonheur!

Je me levai et, les jambes en coton, m'avançai chancelant vers le trou du souffleur comme si je montais sur l'échafaud. Le chef d'orchestre m'avait recommandé aux répétitions :

— Il faut absolument que tu me regardes quand tu chanteras!

Sans le quitter des yeux, je suivais sa baguette et, au rythme d'une mazurka, entonnai :

Ah! mes amis, quel bonheur!
Je suis confus, et je n'ose,
Et je ne sais par quelle chose
Reconnaître un tel honneur!

Évidemment, ces exclamations du Grand-Échanson s'adressaient à ses hôtes, mais moi, je leur tournais le dos et non seulement, je ne faisais aucune attention à eux, mais encore j'avais totalement oublié qu'il y eût, sur la scène, quelqu'un d'autre que moi, personnage bien malheureux à ce moment-là. Écarquillant les yeux sur le chef d'orchestre, je chantais, m'évertuant à faire quelques gestes. Je voyais les chanteurs agiter les bras et se mouvoir. Mais soudain mes bras étaient devenus incroyablement lourds et ne remuaient que du coude au poignet. Je les écartais légèrement et, l'un après l'autre, les posais sur mon ventre. Par bonheur, ma voix sortait bien! Lorsque j'eus fini, des applaudissements éclatèrent. J'en fus surpris, ne pensant pas qu'ils s'adressaient à moi, mais le chef d'orchestre murmura :

— Mais salue donc, que diable, salue donc!

Je me mis à saluer avec empressement de tous côtés. Ce faisant, j'allais à reculons vers mon fauteuil. Mais un des choristes, Saharov, fabricant de timbres en caoutchouc et acteur d'allures très dégagées sur la scène, avait, pour une raison ou pour une autre, déplacé mon fauteuil. Je m'assis par terre et me voilà les quatre fers en l'air!

La salle éclata d'un rire bruyant et ce fut derechef une grêle d'applaudissements. J'étais anéanti. Pourtant, je me relevai tant bien que mal, remis mon fauteuil en place et m'assis aussi solidement que possible. En secret, je pleurais amèrement. Mes larmes délavaient mon maquillage et roulaient sur mes moustaches. J'étais extrêmement humilié de ma gaucherie et en voulais au public d'applaudir également et mon chant et ma chute.

Pendant l'entr'acte, tous les artistes cherchèrent à me tranquilliser : rien n'y fit. Je chantai mon rôle jusqu'au bout mais sans élan, machinalement, persuadé, dans le fond du cœur, que j'étais dépourvu de tout talent scénique.

Après le spectacle, Sémionov Samarski m'adressa quelques paroles flatteuses sans faire allusion à ma maladresse, ce qui me calma quelque peu. *Galka* fut joué trois fois. Je chantai le rôle du Grand-Échanson avec succès et, lorsque je marchais à reculons, je tâtais avec la main, derrière moi, afin de m'assurer que mon fauteuil était bien à sa place.

On me confia ensuite le personnage de Fernando dans *Le Trouvère* et Semionov Samarski m'augmenta de cinq roubles. Je refusai cette augmentation.

— Je joue, ça me suffit.

Mais le régisseur me persuada d'accepter :

— Cinq roubles ne sont jamais de trop!

Dans *Le Trouvère,* je chantai avec plus d'assurance et commençai à croire que, peut-être, je n'étais pas plus mauvais que les autres choristes. N'étais-je pas aussi libre qu'eux sur la scène?

Le Caucasien Penaïev était animé d'excellents sentiments pour moi. Il avait pour maîtresse une dame fort jalouse et grincheuse. Quant à lui, il était bon, mais très irrascible. Il y avait chaque jour des drames chez eux et, presque chaque semaine, ils se séparaient pour reprendre ensuite la vie commune. Chaque fois, je devais les aider à déménager et à emménager. Je transportais de logement en logement les valises, les cartons à chapeaux, etc.

C'était l'hiver, mais je continuais à circuler en veston, jetant sur mes épaules un châle en guise de plaid. Impossible de m'acheter un pardessus. Je n'avais même pas de linge, car je dépensais tout mon argent à régaler mes copains. Mes bottes tombaient en ruines. L'une perdait sa semelle, la tige de l'autre était fendue.

Or, un jour, dans la joie de s'être réconcilié avec sa maîtresse, Penaïev me fit cadeau d'un de ses pardessus. Il était quelque peu court pour moi, mais se boutonnait fort bien. L'ex-propriétaire était plus gros que moi.

Peu après, je pris part à une rixe qui avait éclaté dans la rue. Au cours du combat, toute la doublure en même temps que la ouate d'une des manches furent arrachées; alors, pour la symétrie, j'arrachai moi-même la doublure de l'autre et portai mon pardessus jeté sur les épaules, à la manière d'une

cape, ne boutonnant que le bouton supérieur. Je ressemblais à un épouvantail à moineaux.

Parmi les choristes, il y avait une chanteuse que je tenais pour noble. Aussi bien mise que nos actrices, elle employait des parfums exquis. Sa femme de chambre ne lui cédait pas en beauté. Une fois que celle-ci faisait un gros paquet des costumes de sa maîtresse, elle me lança :

— Eh, monsieur l'artiste, au lieu de rôder dans les coulisses, vous feriez bien mieux de me porter mon paquet!

Je lui offris chevaleresquement mes services. J'étais flatté qu'elle m'eût appelé artiste.

Il gelait. La route était longue. Mes bottes percées se remplissaient de neige. J'avais les pieds glacés. Mais la camériste contait d'intéressantes choses sur le mariage, sur les femmes; elle jurait qu'elle-même ne se marierait jamais, fût-ce avec un acteur. Lorsque nous arrivâmes devant sa porte, elle s'excusa de ne pouvoir m'offrir du thé, d'abord parce qu'il était fort tard, ensuite, parce qu'il fallait passer par le grand escalier, ce qui pouvait la compromettre. Le thé était bien tentant et la femme de chambre davantage encore!

— Avez-vous une chambre séparée?

— Oui.

— Y a-t-il une entrée de service?

— Oui, mais la porte cochère est fermée.

— En ce cas, j'escaladerai la clôture.

— Eh bien, si vous le pouvez, allez-y!

Je sautai par-dessus le mur. Afin de ne pas faire de bruit dans la maison, j'ôtai mes bottes que je laissai à l'entrée de service. C'est avec plaisir que je bus du thé et me restaurai quelque peu. Ensuite, la bonne m'offrit de passer la nuit chez elle. Tout alla le mieux du monde, mais brusquement, à trois heures du matin, un coup de sonnette.

— C'est Monsieur, — dit la domestique en allant ouvrir.

Je connaissais Monsieur. Il était riche, borgne, portait un pince-nez bleu et avait sa place au premier rang de notre théâtre. Blotti dans le lit chaud et douillet, sous une couverture cousue de morceaux bariolés, je l'entendis pénétrer dans la maison et causer avec la servante. Tout à coup, un énorme Saint-Bernard s'approcha du lit, me flaira et se mit à grogner.

Je mourais de frayeur. Si cet homme qui fréquentait assidument notre théâtre allait me trouver ici! J'entendis des pas. La porte s'ouvrit largement et Monsieur demanda :

— Qu'a-t-il donc à grogner ainsi?

Tout en donnant un coup de pied au chien, la bonne lui dit avec douceur :

— Va-t'en, Sultan!

Le Saint-Bernard s'en alla et, pour toute explication, la bonne dit à son maître :

— Je ne sais ce qu'il a cru voir.

Ce fut au tour de Monsieur à quitter la pièce. Je restai charmé de la présence d'esprit de la servante. A l'aube, je me disposai à rentrer chez moi. Escalader la palissade n'allait pas sans danger, — la ville était déjà sur pieds. La femme de chambre m'offrit de sortir par la porte principale. J'allai chercher mes bottes qui, hélas! étaient complètement gelées. Impossible de les mettre. Après les avoir chauffées tant bien que mal, je fonçai vers la maison, me promettant de ne plus aller en bottes percées faire visite à de charmantes dames.

Au théâtre, tout allait à souhait. La troupe et le chœur vivaient dans la concorde et travaillaient bien. Après le spectacle, il n'était pas rare que nous répétions jusqu'à quatre et cinq heures du matin. La direction nous offrait alors à chacun une bouteille de bière, du pain et du saucisson. Une fois restaurés, nous nous remettions à chanter. C'était la bonne vie!

Quinze jours avant le dimanche du Pardon, Semionov Samarski m'annonça :

— Chaliapine, vous avez été des plus utiles à notre compagnie. Je désire vous en remercier en donnant une représentation à votre bénéfice.

— Comment? A mon bénéfice? — Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Oui, choisissez une pièce que nous jouerons dimanche en matinée. Une partie de la recette sera pour vous.

Vers la fin de la saison, j'avais un toupet qui confinait à l'audace. Depuis longtemps, je nourrissais dans mon cœur

le secret désir de chanter, dans *Le Tombeau d'Askold*, le rôle de l'Inconnu que tenait Semionov Samarski.

— Je voudrais bien jouer dans *Le Tombeau d'Askold*.

— Quel rôle?

— Celui de l'Inconnu.

— Bon! Est-ce que vous le savez?

— Pas très bien, mais je l'apprendrai.

— Eh bien, jouez l'Inconnu!

Ce rôle débute par un récitatif. Aussitôt que je commençai de déclamer, je me rendis compte que j'avais l'accent du Moyen-Volga et que j'accentuais fortement les *o*. Le trouble que j'en éprouvai faillit me perdre. Néanmoins, le public m'applaudit pour l'air :

Nos aïeux vivaient jadis ..

Ma propre diction me parut affreuse dans le monologue du second acte :

Sôt troupeau, vôyions ce que sont vôs parôles.

Le public souriait. Après cette expérience, je décidai d'apprendre à parler comme les barines en adoucissant le son *o*.

Après le bénéfice, Semionov Samarski m'apporta, dans une enveloppe, cinquante roubles, présent des spectateurs. Quelqu'un me donna une montre en argent à double boîtier avec une chaînette en acier. En outre, je perçus trente roubles sur la recette. J'étais un riche personnage. Jamais je n'avais eu autant d'argent. Et encore une montre par-dessus le marché!

La saison étant terminée, la troupe se dispersa. Le chef d'orchestre m'avait offert une casquette de jockey toute neuve avec un bouton au sommet et une visière. J'achetai un pardessus marron foncé en laine de chameau, une veste de cuir à martingale, — ces sortes de vestes sont portées par les mécaniciens, — des bottes, des gants et une canne. Ainsi paré, j'allais me promener dans la grande rue d'Oufa et, chaque fois que je croisais quelqu'un qui me paraissait mériter quelque attention, je tirais ma montre d'un air distrait. J'avais envie de faire voir que j'avais une montre!

Je me sentais parfaitement heureux. Et voilà que pour

comble de bonheur Semionov Samarski m'appelle auprès de lui et me dit :

— Je vais partir pour Slatooust avec quelques artistes. Nous y chanterons des fragments d'opérettes et y donnerons un concert. Savez-vous quelques romances?

Et moi débordant de joie :

— Je sais l'air de Rouslan *O plaine, plaine! Ils pressentent la vérité, Nos aïeux vivaient jadis,* enfin la romance de Koslov *Que ne sais-je?*

— C'est superbe! — déclara Samarski et, souriant légèrement, il ajouta que Tania Repnikov nous accompagnerait.

Tania était, dans notre troupe, une actrice de second ordre. Elle avait une trentaine d'années, des cheveux châtains, de splendides yeux bleus et un visage dont l'ovale était fort beau. Je n'étais pas insensible à ses charmes. Non seulement je n'osais le lui dire, mais encore je craignais qu'elle ne s'en aperçût. Elle avait envers moi la douceur et la simplicité d'une sœur aînée. J'allai tout de suite chez elle et lui offris de l'aider à faire ses malles. Je lui demandai l'autorisation de l'installer dans le train, ce à quoi elle consentit volontiers. Je lui trouvai une place confortable dans un compartiment et restai dans le couloir. C'était la première fois que je voyageais en chemin de fer. J'aimais à regarder la terre couler tel un flot gris, les arbres paraître et disparaître et les étincelles piquer l'air de leurs fils d'or. Bien qu'il neigeât, il faisait assez doux. Devant nos yeux, les toits des villages faisaient saillie sous la neige; de loin en loin passaient des églises; dans les champs, les meules de foin semblaient flotter. J'admirai ce spectacle jusqu'au matin tout en pensant à Tania et au bonheur d'aimer une femme.

On arriva de bon matin à Slatooust. J'installai Tania à l'hôtel et pris la chambre voisine de celle de l'adorée. Je ne tardai pas à entendre chez elle une voix d'homme, des exclamations joyeuses et de gais éclats de rire. Un sentiment de jalousie enflamma mon cœur. Mais lorsque Tania m'eut appelé et présenté à son cavalier, ma jalousie s'éteignit aussitôt. Mon rival était très agréable et puis il était le mari de Tania, ce qui évidemment n'était qu'un mérite de plus. Enfin, il était un acteur comique et, à cette époque, je dési-

rais connaître tous les artistes du monde. Être présenté à l'un d'eux était pour moi un bonheur et une joie. On avait décidé de donner à l'Arsenal un acte de *Barbe-Bleue*, mais on constata soudain que Semionov Samarski avait oublié sa perruque et qu'il n'avait pas de quoi se faire une barbe bleue. Je coupai alors une mèche de mes longs cheveux, les teignis en bleu et en fis présent à notre régisseur qui fut extrêmement touché de ce geste. Il ignorait que je lui eusse volontiers donné mon doigt et mon oreille s'il en avait eu besoin.

— Mais, Chaliapine, — dit-il avec un sourire, — il est tout à fait impossible de paraître sur la scène en veste de cuir et encore avec cette ridicule calvitie. Prenez mon habit et faites-vous onduler les cheveux.

Je fis ainsi qu'il l'avait ordonné et, pour la première fois, parus en habit devant le public. Les spectateurs me regardaient d'un air amusé. J'entendais des rires moqueurs. Je savais que le frac n'était pas à ma taille et que j'avais l'air d'une cigogne en gilet, mais cela ne me gênait guère!

Je chantai *Ils pressentent la vérité* et fus récompensé par d'unanimes applaudissements. L'air de Rouslan et la romance de Koslov n'eurent pas moins de succès. Quoique fort agité, je chantai bien.

A l'entr'acte, un gros militaire, asthmatique et chauve, avec d'énormes moustaches, tout ruisselant de sueur, s'approcha de moi et non sans étonnement :

— Je croyais que vous chantiez d'un soprano d'enfant!

— Que dites-vous? — m'exclamai-je, — quel âge me donnez-vous donc?

— Quinze ans.

— J'en aurai vingt bientôt, — répliquai-je froissé.

— Pas possible! Une belle voix! Si seulement nous avions un gars comme vous!

— Et où ça?

— A la police. C'est moi le sous-préfet.

Semionov Samarski me donna quinze roubles pour le concert. « Quinze roubles pour une seule soirée! Fichtre, ce que je suis gâté! »

De retour à Oufa, je me sentis seul et triste comme dans

un tombeau. Le théâtre faisait relâche. Tous les acteurs étaient partis. La ville entière était morne comme un jour sans fin.

Je logeais chez une blanchisseuse dans une grande bâtisse adossée à la rive abrupte de la Bielaia. Cette maison regorgeait de pauvres gens : charpentiers, ouvriers, garçons de restaurant, infortunés qui tous cherchaient le bonheur dans l'ivresse. La vie parmi eux n'était pas gaie pour moi qui avais goûté aux plaisirs éphémères mais brillants du théâtre. Mon existence était quelque peu embellie par la cour que me faisait la fille de la blanchisseuse dont le mari était au régiment. C'était une fort belle femme bien qu'elle eût le visage criblé par la petite vérole. Je me souviens qu'elle me nourrissait de côtelettes qui baignaient littéralement dans le beurre. Ce n'était pas très bon, c'était trop gras, mais je les mangeais quand même pour ne pas lui faire de peine.

Au bout de quelques semaines mon argent avait complètement fondu. Il fallut chercher un emploi. Un jour, une élégante voiture entra dans notre cour immonde. Un homme fort bien mis tenait les rênes d'un joli cheval bien en chair. Je fus stupéfait de l'entendre me demander. Je m'avançai vers lui et reconnus l'avocat Rindziounski que j'avais vu maintes fois au théâtre. Après m'avoir salué, il me dit qu'il avait à me parler d'affaires. N'osant le faire entrer dans mon taudis, je restais planté comme un piquet au milieu de la cour. Il m'expliqua que le cercle local des amateurs de théâtre organisait un spectacle-concert et comptait sur mon bienveillant concours. Flatté et content, j'acceptai d'emblée et commençai aussitôt à me préparer avec soin pour la représentation.

Mais, à ma grande terreur, je pris froid deux jours avant le concert et devins aphone.

Que faire? J'essayai tout : je me gargarisai avec de l'acide borique, avalai des œufs crus, rien n'y fit! Et voilà que, pour mon malheur, je me rappelai qu'on guérissait les maux de gorge avec un lait de poule, mélange d'œufs crus, de cognac et de sucre brûlé. Je me rendis immédiatement au cabaret, achetai, pour trente-cinq copecs, une demi-bouteille de rhum que je versai dans une tasse. J'y joignis quelques œufs crus,

pilai du sucre dans un bout de torchon, le brûlai ensuite à la flamme d'une bougie dans une cuiller en métal et composai ainsi un breuvage à l'odeur violente et d'un goût abominable. Après en avoir avalé, j'essayai ma voix qui me parut moins enrouée. Le soir en me préparant pour la répétition, j'étais sûr que ma voix serait tout à fait revenue. J'endossai le frac de Rindziounski, fourrai dans ma poche la bouteille contenant le reste du lait de poule et partis.

Chemin faisant, je me sentis gagné par l'ivresse, mais n'en tirai pas les conclusions qui s'imposaient. Au contraire, je me rendis bravement au Cercle de la Noblesse et, croisant Rindziounski dans l'escalier, je lui dis avec désinvolture :

— Bonjour, monsieur Rindziounski ! Comment vous portez-vous? Me voici arrivé !

L'avocat me considéra attentivement et non sans inquiétude, me sembla-t-il.

— Mais qu'avez-vous?

— Rien. Pourquoi?

— Vous êtes malade.

— Non, pas le moins du monde.

Ces questions me faisaient pressentir des désagréments qui, en effet, ne tardèrent pas à arriver. Rindziounski me dit sévèrement :

— Mais bien sûr que vous êtes malade. Rentrez chez vous immédiatement et couchez-vous.

Couvert de confusion, je sortis de ma poche la fiole avec le maudit filtre et expliquai :

— Je vous jure que je ne suis pas malade, mais c'est peut-être ce lait de poule...

Il me persuada de regagner la maison.

Je partis le cœur serré, sentant que tout était perdu. De chagrin, j'allai dormir et, les deux jours suivants, je n'osai pas me présenter devant Rindziounski. Je me bornais à jeter, de temps à autre, quelques coups d'œil tristes sur son habit suspendu au mur de ma chambre. Enfin, je pris mon courage à deux mains, enveloppai le frac de papier et allai le reporter au propriétaire. A ma grande surprise, l'avocat me fit une affable réception :

— Eh bien, mon petit ! Quel bon lait de poule vous avez

inventé là! Croyez-moi, une autre fois, ne vous soignez pas avec des médicaments de votre fabrication. Vous risqueriez de vous empoisonner. Venez demain à la répétition.

Je rentrai. La joie m'avait donné des ailes. Deux jours après, je chantais avec succès Méphistophélès.

Les amateurs, le public, le président du zemstvo, trouvant que j'avais une belle voix et que j'étais doué pour la scène, m'engageaient à étudier le chant. On proposa de faire une collecte dont le produit me permettrait d'aller travailler à Pétersbourg ou à Moscou. Mais ensuite, on décida qu'il valait mieux que je reste à Oufa et que je participe aux spectacles d'amateurs. Le président du zemstvo me donnerait un emploi et un traitement mensuel de vingt-cinq à trente roubles. Je chanterais tout en travaillant dans les bureaux du conseil. Ce pendant, ces bienveillantes gens recueilleraient la somme nécessaire à mon séjour dans la capitale. J'avais fort peu envie de travailler dans cette administration, mais, séduit par la perspective d'étudier le chant, je me remis à copier de fastidieux rapports dont le sens m'échappait. Dès le premier jour, je remarquai que les autres employés me témoignaient une extrême méfiance, presque de l'hostilité. Gai et communicatif de nature, cette attitude m'était d'autant plus pénible qu'elle était plus nouvelle pour moi. Quand je constatai que les employés ne parlaient pas devant moi, qu'ils interrompaient leur conversation lorsque j'arrivais, j'en fus mortifié et m'en demandai la raison. Me prendraient-ils pour un espion? Le jour où cette situation me devint insupportable, je m'ouvris franchement à l'un de mes camarades :

— Écoutez, — lui dis-je, — vous me croyez sans doute chargé de vous surveiller. En ce cas, permettez-moi de vous dire que, si je suis ici, c'est uniquement parce que l'on m'a promis de m'envoyer au Conservatoire. Pour ma part, je hais vos bureaux, vos plumes, vos encriers et toutes vos statistiques.

Cet employé crut en mes paroles, m'invita chez lui et, en signe de suprême confiance, me joua une polka sur sa guitare.

Après cette explication, mes camarades changèrent brusquement d'attitude envers moi et l'un d'eux de m'expliquer avec une charmante simplicité :

— C'est vrai, nous te prenions pour un espion. Et comment aurait-il pu en être autrement? Le président du zemstvo te serre la main. Il ne nous la serre pas à nous autres.

Voilà comment les chefs peuvent compromettre un employé!

Je vivais dans le calme et l'ennui. J'avais pour camarade de logis chez la blanchisseuse un fonctionnaire estropié à qui l'on avait coupé la jambe à la hauteur de la cheville. C'était un homme doux, tranquille et que, visiblement, la vie avait traité avec rudesse. Lorsqu'il se mettait au lit, il ne manquait pas de me demander :

— Chaliapine, miaule-moi quelque chose!

Je lui chantonnais quelques romances. Sans s'en apercevoir, il s'endormait en les écoutant. Parfois, il chantait avec moi, mais remarquablement faux.

O mon Dieu! quand on pense à ces centaines, à ces milliers de gens abattus par le sort, à ces doux, à ces solitaires, on a le cœur envahi de tristesse. Comme les gens vivent mal!

La fille de la blanchisseuse, elle aussi, était bien malheureuse et probablement hystérique. Elle parlait peu, jetait sur toutes choses un regard sombre et travaillait comme un cheval. Lorsqu'il lui arrivait de se saouler, elle chantait, dansait et proférait contre les hommes des jurons obscènes. Et moi, pauvre pécheur, j'eus un roman avec elle.

Un beau matin, un robuste gaillard du faubourg fit irruption chez nous. En chemise, en pantalon de coutil, sans ceinture, pieds nus, il tenait dans les mains un énorme gourdin. Comme Vaska Bouslaiev, avec l'essieu de son char : il faisait des moulinets avec cette arme, brisa les vitres et enfonça les panneaux de la porte en hurlant :

— J'assommerai tous les acteurs. Je les assommerai!

Comme j'étais le seul acteur de la maison, je compris qu'il était en proie à un furieux accès de jalousie. Je sautai par la fenêtre sur le toit d'un hangar; mon camarade boiteux me suivit. A peine avions-nous eu le temps de nous éloigner que le gaillard se précipita dans notre chambre et brisa tout ce qui lui tomba sous la main : table, chaise, vaisselle, guitare... Que faire? Le boiteux descendit à grand'peine, alla chercher et ramena un agent de police. Le gardien de la sûreté publique, que nous accompagnions, pénétra dans la chambre.

Sur le plancher, parmi les tessons de vaisselle et les débris de meubles, gisait tout débraillé le destructeur. L'agent lui donna un coup de pied :

— Debout!

Le gars ne broncha pas. Alors l'agent, tout en le traitant de « canaille » et de « crapule », se mit à le cingler avec la boucle de son ceinturon. Le gars, à bout de forces, grognait, se grattait. Enfin, il se leva et, regardant l'agent de la sûreté, se dirigea vers la porte d'un pas chancelant.

— Dépêche-toi de déguerpir, chien! Sinon, je t'emmène au poste.

Le gaillard hâta le pas. Et, remettant son ceinturon, l'agent nous déclara :

— Eh bien, maintenant, il faut me donner un pourboire.

Ainsi se termina cet épisode héroïque qui m'inspira du respect pour la police et de la pitié pour les séditieux.

Je quittai le logement de la blanchisseuse et louai une chambre chez un chef de bureau qui, lui aussi, jouait de la guitare. Je crois qu'à cette époque tous les habitants d'Oufa jouaient de la guitare. Quand il faisait de la musique, le chef de bureau prenait un air calme, rêveur et levait les yeux au ciel sans cligner des paupières comme un pantin de bois. Sa femme vivait avec lui. Ils n'avaient pas d'enfants. Leur vie s'écoulait tranquille et ennuyeuse. On eût dit qu'ils s'endormaient lentement et moi avec eux. Aussitôt qu'il sut que je chantais, mon logeur m'enseigna une romance bizarre: *Ce n'est pas pour moi que revient le printemps*. Les paroles en étaient étranges :

Ce n'est pas pour moi qu'au jardin
Fleurit la rose parfumée;
Mon labeur ne sera pas vain,
Si la gloire n'est que fumée!

Lorsqu'il m'arrivait de chanter cette chanson mélancolique, le fonctionnaire faisait des gestes saccadés, essuyait du revers de la main les larmes qui roulaient de ses yeux, sortait de la pièce, y rentrait, enfin donnait des signes du plus grand énervement. Cette romance avait le don de l'émouvoir profondément, surtout s'il était ivre, ce qui ne lui arrivait pas seulement le vingt du mois.

Un jour il m'exprima son chagrin et son envie :

— Tu es bien heureux de pouvoir chanter! Moi aussi, dans ma jeunesse, j'avais de la voix. Mais je l'ai bue.

Le calme de cette existence commençait à m'oppresser. Je sentais que les promesses du cercle des Amateurs ne se réaliseraient pas. D'ailleurs quelques dissentiments s'y étaient élevés. Et bien que Mai fût proche, on n'organisait ni spectacle ni concert. Une troupe de Petits-Russiens arriva alors au théâtre du jardin d'été. Sans perdre de temps, j'allai la voir et fis connaissance avec les choristes. C'était tous des gens fort gais. Ils portaient des vestes ouvertes, des chemises brodées et, en guise de cravates, des rubans aux vives couleurs. Ils parlaient une langue qui ne m'était pas entièrement compréhensible. J'avais entendu auparavant quelques mots de Petit-Russien, mais, je ne sais pour quelle raison, ne croyais pas que ce fût une langue à part. Je pensais que c'était exprès et par coquetterie que la prononciation était si molle. Or, voilà que l'on jouait des pièces entières en cette langue!

Je fus content de voir de nouveaux visages qui contrastaient si fort avec la maussade et morne Oufa; content d'entendre de nouvelles et excellentes chansons!

Je racontai aux choristes que, moi aussi, j'avais été en quelque sorte « acteur », que j'avais joué dans le même théâtre qu'eux, qu'on y avait donné une représentation à mon bénéfice, que j'y avais reçu des cadeaux, cette montre, par exemple.

Il semble qu'ils n'ajoutèrent pas grande foi à mes dires. Ils faisaient claquer leurs langues et, d'un accent traînant :

— Oui, oui. Hum, hum!

Je leur narrai aussi qu'on voulait m'envoyer au Conservatoire. Et moi-même je n'y croyais guère. Le Conservatoire non plus n'augmenta pas l'intérêt que j'avais à leurs yeux. Mais un jour que nous dînions au restaurant, je leur chantai quelque chose.

— Écoute, — me dirent-ils, — pourquoi n'entres-tu pas chez nous?

— Et le Conservatoire?

— Envoie-le au diable! Notre troupe, voilà le Conservatoire!

Nous allons de ville en ville. C'est agréable! C'est amusant!

La tentation était grande! J'allai trouver le directeur de la troupe. Après qu'il eut écouté ma requête :

— Eh bien, entrez chez nous, nous vous donnerons quarante roubles.

De beaux appointements! J'étais déjà tout à fait résolu à débuter chez les Petits-Russiens lorsque je me sentis pris de pitié pour le fonctionnaire à la guitare ainsi que pour sa brave femme qui m'avait soigné comme une mère. La jeune et jolie maîtresse d'école qui, dès que je me mettais à chanter, arrivait dans la cour, un livre sous le bras, me faisait peine aussi. Je ne la connaissais pas, je n'avais jamais entendu le son de sa voix, mais je regrettais de la laisser à Oufa. En outre, le président du zemstvo me confirma qu'on m'enverrait étudier le chant.

La compagnie donna quelques représentations et partit pour Slatooust d'où elle devait se rendre à Samara. Le lendemain de son départ, je m'éveillai de bonne heure en proie à une insurmontable nostalgie du théâtre. Je sentais que je ne pouvais rester davantage à Oufa. Mais je n'avais pas d'argent pour le voyage. Le jour même, je pris au zemstvo une avance de quinze roubles, achetai un quart de tabac et, le soir, plus tôt qu'à l'ordinaire, j'allai me coucher dans le grenier à foin. Je ne pus me résoudre à avertir le fonctionnaire et sa femme que je quittais la ville, mais, avant de me coucher, dans un élan de chaude tendresse, je les embrassai bien fort et avec reconnaissance. J'éprouvais pour ces gens une pitié profonde.

Je restai une demi-heure au grenier, puis descendis à pas de loup, emportant mon tabac, mes tubes à cigarettes et abandonnant couverture et oreiller, tout mon « bagage ». Et « comme un voleur dans la nuit », je m'en fus à l'embarcadère. A sept heures du matin, j'étais déjà sur le bateau, tourmenté d'avoir pris au Conseil une avance que sans doute, je ne pourrais jamais rendre.

***

Après avoir circulé assez longtemps en Asie avec la troupe des Petits-Russiens, l'acteur gagna Bakou. Il était dénué de tout argent

et on lui avait dérobé son passeport. Il entra dans le chœur d'une compagnie française qui se trouvait alors à Bakou et qui, sauf trois ou quatre Français ne comprenait que des Juifs et des Russes.

Les affaires de la compagnie périclitaient ce qui ne nous empêchait pas de chanter fort gaiement sur des paroles incohérentes :

— Colorado, Niagara, charpentier et eau-de-vie.

A Bakou, on n'était pas très exigeant pour les langues étrangères et on prenait les bêtises que nous disions pour le français le plus pur. Je n'étais pas payé. Une fois seulement, estimant qu'il était malséant qu'un choriste de la troupe française se promenât en pelisse de poil de chameau, le directeur me donna un bon que j'échangeai, dans un magasin, contre un pardessus doublé d'ouate. L'entreprise fit faillite et je restai littéralement sur le pavé. Je dus vendre mon pardessus et en fus réduit à me nourrir de thé et de pain. L'hiver était venu. Le vent déferla brusquement. Il se mit à tomber une neige liquéfiée que suivirent bientôt les pluies interminables. Impossible de dormir sur les bancs des jardins publics. Je passais la nuit, avec deux camarades, dans le cirque de bois qui faisait alors relâche et nous dormions tous trois enroulés dans ma pelisse qui, bien que très ample, ne l'était pas assez pour nous couvrir entièrement. C'est sans doute la raison pour laquelle mes camarades disparurent sans crier gare. Lorsqu'ils s'en furent allés, je dormis plus au chaud mais la vie n'en fut que plus difficile encore.

Je faillis être impliqué dans une affaire qui eût pu m'entraîner bien loin, par delà l'Oural, non en qualité d'acteur, mais pour le compte de l'État. Je ne me rappelle plus dans quelles circonstances j'avais fait la connaissance d'un jeune homme qui se faisait passer pour un ex-acteur dramatique. Plus courageux et plus adroit que moi, sans un copec en poche, il réussissait à vivre dans des maisons meublées et des chambres d'hôtels. Il me recommanda si chaleureusement ce genre d'existence que je consentis à en tâter. Nous prenions une chambre que nous occupions vingt-quatre heures. Le patron nous sommait de le payer, nous le lui promettions, passions encore vingt-quatre heures dans la chambre, et, sans qu'il s'en aperçût, filions dans un autre hôtel. Mais, un beau jour,

mon camarade partit et ne revint pas. Le patron me déclara qu'il ne me laisserait pas sortir et ne me donnerait rien à manger si je ne le réglais pas. Qu'inventer? Après deux jours de captivité, sans rien à me mettre sous la dent, je résolus de m'enfuir. Le balcon de ma chambre donnait sur une cour où l'on circulait jour et nuit. Je remarquai enfin que la corniche sous ma fenêtre rejoignait un mur et, bien que celui-ci fût de la hauteur du premier étage, — que ne fait-on lorsqu'on a faim! — j'escaladai ma fenêtre et, me glissant le long de la corniche, parvins tant bien que mal jusqu'au mur où je m'assis à califourchon. Puis, je sautai sur un tas obscur que j'avais aperçu d'en haut. J'avais cru que c'était un tas de fumier mais je tombai sur de vieilles ferrailles et me trouvai dans une cour vide et sombre. Je gagnai la rue et me dirigeai vers l'un des bouges les plus sinistres de la ville où j'avais fréquenté dans mes passes difficiles et qui regorgeait de loqueteux de toute espèce. Je leur chantais des chansons et eux me donnaient à boire et à manger. Il me semblait que beaucoup d'entre eux étaient des forçats évadés. La plupart de ces gens ne portaient pas leurs vrais noms mais des sobriquets. Je m'intéressais particulièrement à l'un d'eux surnommé « Croc ». Le front bas, la barbiche noire, les cheveux crépus, il avait plusieurs dents cassées. Ses cheveux lui tombaient en broussailles dans les yeux. Son regard avait quelque chose d'attirant. Il usait d'un ton de commandement et jouissait, sans aucun doute, de l'estime générale. J'étais convaincu que c'était un échappé du bagne.

Il me traitait fort gentiment, m'appelait « chanteur » et me disait sans cesse :

— Chante, frère, chante. Je t'en prie.

Je chantais, et lui de pleurer et de sangloter comme pleurerait et sangloterait une femme sur l'homme aimé qu'une mort soudaine lui aurait ravi. J'aimais cela et étais prêt à m'attacher à lui sincèrement.

Mais une fois, ce gentleman proposa à quelques gars au nombre desquels je me trouvais de se rendre sur la place du cirque, à la nuit tombante, pour y couper la gorge à un marchand qui circulait toujours dans des vêtements tout rapiécés et, au dire de Croc, portait tout son argent cousu

dans la doublure de ses habits. Les gars accueillirent cette proposition favorablement et Croc se mit en devoir de distribuer les rôles. Tout se faisait le plus simplement du monde comme si le pillage et le brigandage, en dépit des difficultés qu'ils comportaient, étaient des entreprises usuelles et conformes aux lois. Croc m'assigna aussi mon rôle dans cette expédition : je devais montrer le guet au coin de la rue. N'y pas consentir eût été impossible! Quoique ces gens se fussent toujours très bien comportés envers moi, si j'avais refusé de participer à cette affaire, ils n'auraient pas manqué de m'assommer. Au jour désigné pour l'assassinat du marchand, je ne vins pas au rendez-vous. D'ailleurs, je ne remis plus jamais les pieds dans ce bouge de crainte que l'on ne m'y cassât les reins pour me punir de ma trahison ou que l'on ne me considérât comme un espion, ce qui eût été pis encore.

Ma rupture avec ces gens me privait de toute possibilité de manger et de boire. J'offris mes services au chœur de la cathédrale, mais je fus éconduit. J'étais si sale et si déguenillé qu'on me prenait sans doute pour un ivrogne ou un voleur. J'entrai dans une équipe de débardeurs sur le débarcadère de la société *Caucase et Mercure*, au taux de trente copecs par jour. Cela me soutint quelque peu. Mais bientôt une épidémie de choléra éclata dans la ville et prit, dès le début, un caractère effroyable. Les gens étaient saisis de convulsions en pleine rue. Partout gisaient des cadavres que des soldats enduits de goudron ne parvenaient pas à ramasser. La mort, tel un gouverneur, se promenait à travers la cité. Saisis de panique, les débardeurs abandonnèrent leur besogne et moi je restai de nouveau sans travail et sans pain, me nourrissant presque exclusivement d'eau distillée; c'était d'ailleurs ce que buvait toute la ville. Un véritable chaos régnait à Bakou. Les autorités s'étaient enfuies. Les citadins crevaient chaque jour par centaines comme mouches en automne. Toute vie était suspendue. A la gare seulement, le travail continuait. Quel bruit! Quel vacarme! Mais je ne réussis pas à m'y faire embaucher.

Pourtant la fortune me sourit. Je trouvai dans la rue un mouchoir en coton et, dans le coin noué de ce mouchoir, quatre pièces de vingt copecs. Je me précipitai dans une

boutique tartare pour manger du « Liali-kebab ». Après m'en être repu, je me rendis à la gare, offris au chef du train tout ce qui me restait pour qu'il m'emmenât à Tiflis. Le brave homme ne prit que trente copecs pour ce trajet. C'est sur la plate-forme du serre-frein, au-dessus du fourgon, que j'arrivai à Tiflis. J'appris que Semionov Samarski s'y trouvait et que l'officier Klioutcharev constituait une troupe d'opéra pour Batoum. Voici les noms de quelques-uns des artistes qui en faisaient partie : Vanderik, Fliata-Vanderik, Valter, Liouzenko, Krouglov. Parmi les choristes, je retrouvai Neiberg ainsi que les deux camarades qui m'avaient lâché à Bakou.

Comme c'était le grand carême et qu'il était interdit de chanter en russe, la troupe prit le nom d' « Opéra Italien » bien qu'elle ne comptât que deux Italiens, le flûtiste et le choriste Ponte, un excellent homme que j'avais connu à Bakou. On ne tarda pas à me confier le rôle d'Overoso dans la *Norma*. Il me fallut copier ma partie en lettres russes. Je m'imagine la douceur que devait avoir dans ma bouche l'accent italien!

Nous quittâmes Batoum pour Koutaïs où je chantai avec succès les rôles du Cardinal dans *la Juive* et de Valentin dans *Faust*. Mais l'un des artistes, — que le diable l'emporte! — enleva la femme du patron et s'enfuit avec elle. La compagnie se dispersa.

Je regagnai Tiflis avec les choristes Neiberg, Krivochein et Sessine et nous nous logeâmes tous quatre dans le même appartement. Sessine avait un don exceptionnel : à peine arrivé dans une ville, il y trouvait aussitôt une fiancée chez qui il allait chaque jour boire et manger. Et même, de temps à autre, profitant de ses prérogatives de « promis », il empruntait de l'argent aux parents de la belle. Dès son arrivée à Tiflis, il dénicha une fiancée qui nous fut extrêmement utile. Il nous rapportait presque chaque jour de chez elle des côtelettes, des fruits, du pain et nous pourvoyait en pièces de cinq et de dix copecs. Malheureusement Tiflis ne lui porta pas bonheur! Le truc de la fiancée fut bien vite éventé et Sessine quitta la ville. L'absence du fiancé se fit cruellement sentir!

Mes camarades trouvèrent à s'employer. Quant à moi, plus paresseux et moins débrouillard que les autres, je restai seul et affamé. Ma brave femme de logeuse ne me pressait pas de la payer. Abruti par mes échecs, je dormais. Qui dort dîne! Il m'arriva une fois de dormir quarante-huit heures consécutives.

J'étais déjà habitué à rester deux jours sans manger : maintenant c'était des trois et quatre jours qu'il me fallait jeûner! Je me mis en quête de travail sans succès. Mes vêtements étaient en loques; j'étais dénué de tout linge, mais continuais pourtant à porter un chapeau. Un jour que j'entrai dans une scierie, les ouvriers voyant mon bizarre accoutrement m'appelèrent avec ironie « Monsieur ».

Crever de faim est particulièrement désagréable et pénible à Tiflis où l'on cuisine et rôtit dans les rues. D'alléchants fumets vous chatouillent l'odorat. Je passai du désespoir à la fureur, sur le point de demander l'aumône et ne m'y résignant pas. Je pris le parti de me suicider. Voici quel fut mon projet : j'entrerais chez un armurier, le prierais de me montrer un revolver. Dès que j'aurais l'arme entre les mains, je la tournerais contre moi. Aujourd'hui, je comprends que mon dessein était stupide et inexécutable, mais alors j'étais fermement résolu à mettre fin à mes jours d'une manière ou d'une autre. J'avais bien envie de vivre, mais comment vivre dans de telles conditions?

J'étais sur le seuil d'une armurerie lorsque je m'entendis appeler par une voix familière. Je me retournai et reconnus l'Italien Ponte.

— Qu'as-tu? — me demanda-t-il avec inquiétude. — Pourquoi fais-tu cette mine?

Il me fut impossible de lui rien répondre et je fondis en larmes. Quand il apprit qu'il y avait déjà quatre jours que je n'avais pas mangé, Ponte m'emmena chez lui où sa femme me donna tout de suite du macaroni. Bien que j'eusse honte devant elle, j'en dévorai une quantité invraisemblable.

Ma rencontre avec cet Italien, sa bonhomie, son macaroni raffermirent mes forces. Le lendemain, je lus une affiche annonçant un spectacle d'amateurs dans un jardin public. A l'entrée du parc, je rencontrai un personnage qui, par

l'excentricité de ses vêtements, rappelait un clown. Il me remarqua, je ne sais pour quelle raison, me demanda qui j'étais et ce que je faisais. Je le mis au fait. C'était l'acteur Okhotinine. M'ayant entraîné dans une allée écartée, il me proposa de chanter quelque chose et, après réflexion, me dit qu'il me donnerait un costume russe dans lequel je pourrais me produire sur la scène en plein air.

Le jardin était petit et assez misérable. Le public n'y venait pas volontiers, mais j'y chantais assidûment deux fois la semaine et recevais un cachet de deux roubles par soirée. C'est là que je fis la connaissance des employés de la direction du « Transcaucasien ». Afin de les remercier du souper qu'ils m'offraient, je leur contais diverses anecdotes. Le récit que je leur fis de mon existence mouvementée me valut la sympathie générale. Mes auditeurs ayant appris que le travail de bureau m'était familier m'engagèrent à adresser une requête au chef de la comptabilité du Transcaucasien. Je suivis leur conseil et fus admis dans ce service en qualité de scribe aux appointements de trente roubles. Cela tombait d'autant mieux qu'à cette époque je ne vivais pas seul. J'avais fait, peu auparavant, la connaissance d'une choriste, Marie Schoultz, une très belle fille, mais, par malheur, terriblement buveuse. Une fois, pendant les dures journées où je souffrais de la faim, elle m'avait offert de venir habiter chez elle. Bien qu'elle eût le visage bouffi par suite de son intempérance, et que son attitude eût quelque chose de trop désinvolte et de désagréable, elle ne laissait pas de me plaire. Je voyais et sentais que cette créature infortunée était gentille et avait bon cœur. Je lui objectai qu'il serait gênant de vivre ensemble dans une seule chambre, mais elle me répondit avec simplicité :

— Qu'y a-t-il en cela de gênant? Lorsque vous vous déshabillerez, je tournerai la tête et, quand je me déshabillerai, vous en ferez autant.

Ce raisonnement m'ayant paru convaincant, je m'installai dans son modeste réduit. Marie dormait dans le lit contre un mur et moi par terre, contre l'autre. Marie possédait quelques économies que nous eûmes vite mangées. Elle mit alors en gages, au Mont-de-Piété, ses jupes et ses draps. Enfin, nous

nous trouvâmes tous deux dans un sous-sol obscur, sans fenêtre, où la lumière ne pénétrait qu'à travers un panneau vitré.

J'éprouvais une honte poignante à vivre au crochet de cette jeune fille. Aussi, grande fut ma joie lorsque je pus gagner mon pain! Maintenant, je vis en famille. Quand je rentre du service, Marie prépare du borsch sur un réchaud à pétrole et chante. Notre sous-sol est bien balayé. Peu à peu, nous montons notre ménage. Mais Marie s'enivrait presque chaque soir et cela était terrible pour moi. Je m'évertuais à lui faire perdre cette habitude; je voyais qu'elle-même n'eût pas mieux demandé, mais sa volonté n'y suffisait pas. Elle finit par cacher la vodka sous son lit et par s'enivrer la nuit quand je dormais. C'est tout ce à quoi je réussis! La vie que nous menâmes ainsi n'était sans doute pas dépourvue de tout agrément, mais je ne la souhaiterais pas même à un ennemi!

J'étais fort en mal de théâtre. Aussi, lorsque l'un de mes camarades choristes vint me proposer d'organiser un concert à Kodjori, lieu de villégiature situé à quarante verstes de Tiflis, j'acceptai avec empressement, demandai deux jours de congé au bureau et m'en fus à pied avec mon camarade. Nous partîmes à huit sous la direction d'un excellent maître de chapelle, Karl Vend, brave homme et alcoolique incorrigible. Le concert ne put avoir lieu en raison de la profonde indifférence du public et parce que le malheur voulut qu'un ouragan suivi d'une pluie diluvienne s'abattît sur la ville.

J'avais déjà vu beaucoup de bonnes pluies dans ma vie, mais jamais je n'avais éprouvé une telle horreur. Des torrents écumeux se précipitaient de la montagne, les pierres volaient, le vent hurlait, déracinait les arbres et nous renversait. Il tombait des trombes d'eau. Sous cette pluie torrentielle, nous partîmes pour Tiflis, craignant d'arriver en retard au bureau. Je redoutais cela plus que tous les autres. Nous avions peine à avancer. A certains moments, nous dûmes nous arrêter, nous mettre à quatre pattes afin de n'être pas précipités dans l'abîme qui bordait la route. Malgré tout, nous arrivâmes sains et saufs. Lorsque mes vêtements furent secs, je me rendis au travail, mais vers midi, je sentis de violents

frissons et des douleurs dans la gorge. On m'envoya immédiatement à l'infirmerie des cheminots où l'on m'isola dans une chambre particulière. J'avais la diphtérie.

« Je vais perdre ma voix », pensais-je avec horreur.

J'étais inquiet à la pensée que Marie Schoultz, ignorant que j'étais malade, devait probablement se tourmenter beaucoup. Je lui envoyai un mot, mais lorsqu'elle vint me voir, on ne la laissa naturellement pas entrer.

A l'hôpital c'était d'un ennui mortel. Je crois que l'on m'avait oublié. Le docteur ne venait pas. Les jours se suivaient et je ne faisais que me retourner sur mon grabat dans je ne sais quel rôle de détenu. J'avais faim et, bien que je me sentisse tout à fait guéri, on ne me donnait qu'une soupe très légère. Je suppliai qu'on me laissât rentrer à la maison, mais le garde me déclara que le docteur viendrait dans huit jours et qu'alors peut-être... « Dans huit jours et encore peut-être!... Le diable vous emporte! » — pensai-je et, à pas feutrés, je gagnai le réduit où l'on avait serré mes vêtements, les endossai, sautai par la fenêtre et m'enfuis chez nous.

Mais lorsque, le lendemain matin, je me présentai au bureau, on ne me permit pas de travailler. Mon chef avait été averti que je m'étais évadé de l'infirmerie. Je pleurais presque en essayant de lui prouver que j'étais entièrement rétabli. Enfin, je réussis à me faire envoyer chez le docteur qui, lui aussi, me déclara remis. Peu après, je reçus une lettre de Semionov Samarski m'informant que, si je le désirais, il pouvait m'introduire dans la troupe de Pierovski, alors à Kazan, aux appointements de cent roubles par mois. J'y serais chargé des seconds rôles. On pouvait recevoir une avance pour le voyage. J'éprouvai une immense joie et télégraphiai sur le champ : « *Attends avance* ». A quelque temps de là, je reçus de Kazan un billet de vingt-cinq roubles. Le jour même, je renonçai à mon service et annonçai à mon amie que je partais. Je regrettais de la quitter, je le regrettais de tout cœur, mais le théâtre avant tout! J'achetai une boîte de cacao. Nous organisâmes un festin d'adieux et bûmes du cacao en chantant des chansons.

Mais il survint un événement imprévu. Depuis longtemps

déjà, mes compagnons de travail m'avaient dit que j'avais une belle voix et m'avaient engagé à prendre des leçons auprès du professeur local Oussatov, ex-artiste des Théâtres Impériaux. Le jour fixé pour mon départ de Tiflis, je me dis tout à coup :

« Si j'allais chez Oussatov? Qu'est ce que je risque? »

J'y allai. Quand on m'introduisit dans l'appartement du chanteur, une bande de roquets se précipita dans mes jambes. Derrière eux apparut un personnage de petite taille, boulot, les moustaches retroussées comme un brigand d'opérette et le visage rasé bleu.

— Que désirez-vous? — me demanda-t-il sans grande aménité.

Je le lui expliquai.

— Eh bien, crions un peu.

Il me conduisit au salon, s'assit au piano et me fit faire quelques arpèges. J'étais bien en voix.

— Bon! — fit-il. — Ne savez-vous pas quelques airs d'opéra?

Croyant avoir une voix de baryton, je proposai de lui chanter l'air de Valentin. J'attaquai. Mais quand je pris une note haute et que je la prolongeai, Oussatov s'arrêta et m'enfonça un doigt dans les côtes, ce qui me fit bien mal. Je m'interrompis brusquement. Une pause s'ensuivit. Les yeux d'Oussatov restaient fixés sur le clavier. Je le regardais, persuadé que j'avais très mal chanté. Ce silence était angoissant. Quand il me fut devenu insupportable, je demandai :

— Eh bien, puis-je apprendre à chanter?

— Il le faut, — répondit Oussatov avec conviction.

Aussitôt rasséréné, je lui racontai que j'avais été engagé par l'opéra de Kazan aux appointements mensuels de cent roubles, ce qui faisait cinq cents roubles en cinq mois. Comme il ne m'en faudrait que cent pour vivre, je mettrais les quatre cents autres de côté et reviendrais à Tiflis pour étudier le chant. Mais lui de répliquer :

— Envoyez promener tout cela! Vous ne mettrez pas un sou de côté! D'ailleurs, il se peut fort bien qu'on ne vous paye pas. Je connais ces histoires-là. Restez ici et travaillez avec moi. Je ne vous prendrai rien pour les leçons.

J'étais stupéfait. Je n'avais jamais vu pareil geste.

Oussatov ajouta :

— Votre chef est de mes amis. Je vais lui écrire afin qu'il vous reprenne dans son service.

Cette joie inopinée me donnait des ailes. Je me précipitai chez mon chef avec la lettre d'Oussatov, mais ma place était déjà prise. Très abattu, je m'en retournai chez Oussatov.

— Qu'importe! Je vais écrire à un autre, — me dit-il et il m'envoya chez le propriétaire d'une pharmacie ou d'une droguerie qui après avoir lu sa lettre me demanda si je savais quelques langues étrangères.

— Le Petit-Russien, — répondis-je.

— C'est inutile chez nous. Et le latin?

— Non.

— C'est dommage! Eh bien, je vous donnerai dix roubles par mois. Voici une avance de vingt roubles.

— Que devrai-je faire?

— Rien, étudier le chant et, pour la peine, vous recevrez dix roubles par mois.

Tout cela me paraissait fabuleux! Quelqu'un me propose de m'enseigner le chant gratis et quelqu'un d'autre me paye pour la peine!

Avec l'avance de Kazan, j'avais en poche quarante-cinq roubles. Oussatov me recommanda de prendre une bonne chambre et de louer un piano. Si je rembourse l'avance, — pensai-je, — il me deviendra impossible de suivre son conseil. J'écrivis donc à Kazan que j'étais subitement tombé malade et ne pouvais partir.

Naturellement ce n'est pas bien. Mais je me console en pensant que nombre de gens agissent souvent plus mal encore et pour des fins encore plus viles.

Mes affaires de ménage étaient assez mal en point. Mon amie se laissait aller de plus en plus et je ne pouvais l'aider en rien. Lorsqu'elle était ivre, son humeur devenait hargneuse et cela me mettait dans des situations que j'eusse préféré éviter. Un jour, elle se querella avec la femme d'un sergent de ville qui vivait dans notre maison. Marie ayant été gratifiée d'un surnom ignominieux par cette voisine, j'injuriai celle-ci à mon tour. Le soir, l'agent arriva et me

menaça de me faire passer le goût du pain. Puis il se jeta sur moi, me flanqua une volée et, bien que j'eusse très peur de la police, c'est moi qui finalement eus le dessus. Les pugilats de Kazan ne me furent pas inutiles en la circonstance.

La maison où je logeais avec Marie était bourrée de gens d'une étrange espèce, attentifs à tout sauf à eux-mêmes. Quelques-uns de mes colocataires s'intéressaient vivement à moi, en particulier un homme barbu à l'air féroce qui portait toujours une blouse blanche et était presque constamment dans un état de semi-ivresse. A voir l'expression de son visage, on eût dit que le monde entier et moi surtout avions le don de l'ennuyer mortellement. Il était propriétaire d'un gros chien non moins féroce que lui et qu'il prenait plaisir à exciter contre moi. Dès que je sortais dans la cour, cet individu lâchait son chien :

— Hector, attrape-le. Mords-le!

L'animal s'avançait vers moi à pas lents. Je me blottissais contre le mur et jetais des regards suppliants tantôt sur lui tantôt sur son maître. L'homme se mettait à rugir; son chien en faisait autant. Ce jeu me déplaisait fort et ce personnage me remplissait d'un sentiment de crainte.

Il me stupéfia surtout le jour où je me disposais à me rendre chez Oussatov. J'avais beaucoup chanté et, comme je passais de ma chambre dans l'entrée, j'entendis en haut de l'escalier une voix menaçante :

— Diacre manqué! Saligaud! Tu gênes tout le monde ici! Fripouille!

Je me cachai dans le sous-sol.

Il m'était pénible de vivre parmi ces sauvages et Marie me rendait la vie plus pénible encore en vendant nos hardes pour boire et en se querellant avec tout le monde. Un jour que je passais devant un cabaret, je la vis danser la « lesghinka ». Les gens se tordaient, la pinçaient et se moquaient d'elle. Je la ramenai à la maison ivre et misérable, mais elle me déclara méchamment : « L'homme qui jouit des caresses d'une femme doit les lui payer. Quant à toi, maudit va-nu-pieds, tu peux t'en aller à tous les diables! » Nous nous querellâmes et Marie partit pour Bakou. Son départ me fit beaucoup de peine; elle était la seule personne avec qui je pusse par-

tager mes chagrins et mes joies. Je ne dirai pas que je l'aie beaucoup aimée et je ne pense pas qu'elle m'ait aimé. C'est probablement la similitude de nos situations qui nous avait rapprochés, mais une forte amitié nous unissait. En outre, je l'ai déjà dit, la femme a toujours eu le don d'éveiller dans mon cœur les meilleurs sentiments.

Aux leçons d'Oussatov, je fis connaissance avec ses élèves. Il en avait une quinzaine, tous de différentes conditions et situations : des officiers, des employés, des femmes du monde. Parmi eux se trouvaient : Joseph Kamarovski actuellement adjoint au directeur du Grand-Théâtre, la basse Starintchenko, un homme très sûr de lui et qui poussait l'amour-propre jusqu'au ridicule, enfin Pavel Agnivtzev qui plus tard devint fou. Sa magnifique voix m'enchantait et j'aimais son maintien assuré en public.

Dans la maison d'Oussatov, tout me paraissait bizarre et extraordinaire : meubles, tableaux, parquets, le thé avec les tartines que préparait si admirablement Maria Petrovna, la femme de mon maître. Il ne me semblait pas moins curieux de voir les élèves se tenir comme des égaux avec leur professeur, rire et se conter les uns aux autres mille anecdotes. C'était la première fois que je voyais semblables façons et, bien qu'elles fussent très à mon goût, je n'avais pas le courage de les adopter. A cette époque, j'étais en haillons et assez sale. J'allais souvent aux bains mais ne parvenais pas à me tenir propre. Je ne possédais qu'une seule chemise que je lavais moi-même dans la Koura et que je faisais sécher à la lampe, afin d'exterminer les parasites qui y étaient à demeure.

Un jour, à la leçon, Oussatov me dit :

— Écoutez, Chaliapine, vous sentez très mauvais. Je vous demande pardon, mais il faut que vous le sachiez. Ma femme va vous donner du linge et des chaussettes. Ayez plus de soin de votre personne!

J'étais confus jusqu'aux larmes. Je ne comprenais pas alors que, lorsque nous faisons du bien aux gens, nous n'y mettons pas les formes.

Je pris le paquet de linge et, à la leçon suivante, je me présentai soigneusement lavé et rasé. Oussatov me renou-

vela son invitation à dîner. Je l'en remerciai et refusai. C'était tout à fait au-dessus de mes forces. J'avais vu comment on mangeait chez lui. Une bonne servait à table, distribuait diverses assiettes. Sur la nappe, des serviettes et quantité de couteaux, de fourchettes et de cuillers. Qui sait à quoi doit servir cette cuiller-ci, et ce qu'il faut couper avec ce couteau-là? Néanmoins, les Oussatov me retinrent à dîner chez eux, ce qui m'obligea à endurer maints supplices. On servait des plats que je n'avais jamais vus et que je ne savais comment manger. Dans une assiette remplie d'un liquide vert nage un œuf dur. Je presse l'œuf avec ma cuiller. Bien entendu, il saute par dessus bord sur la nappe. Je le remets dans mon assiette avec mes doigts. Mes voisins me regardent faire sans mot dire, mais sans m'approuver, je le sens. Après avoir souffert maintes morts, je sus naturellement manger sans gêner mes voisins par de pareilles incartades. Je cessai de plonger mes doigts dans la salière et de retirer la viande de mes dents avec mon ongle. Mais ces expériences me coutèrent bien cher!

Oussatov avait la noble habitude de parler de tout avec une charmante simplicité qui me faisait rougir jusqu'au blanc des yeux.

— Chaliapine, il ne faut pas renifler à table.

Mais je n'avais pas de mouchoir et, quand le mets est chaud et savoureux, comment ne pas renifler?

— Si vous continuez à manger avec votre couteau, vous vous fendrez la bouche jusqu'aux oreilles.

Ensuite, il me persuada de la nécessité de me tenir droit à table, de ne pas toucher au poisson avec mon couteau, bref il prenait grand soin de mon éducation mondaine.

Un jour, il m'ordonna d'étudier un air de *Fenella* et une romance de Bakhmetiev *Ma barbe, ma petite barbe.* Puis lorsque je les sus, il m'envoya au Cercle des Amateurs de Musique, rue Griboiedov. Ce cercle, indépendant du célèbre Cercle Artistique de Tiflis, organisait des spectacles avec le concours des amateurs et des élèves. Je fis connaissance des membres du cercle et me mis à assister régulièrement à leurs réunions.

A l'un des concerts, j'entendis une jeune fille en lorgnon,

aux yeux noirs, au petit nez malicieusement retroussé, vêtue d'une robe vaporeuse. Elle chanta une romance de Braun :

Glisse, glisse ma gondole,
Noire dans la nuit d'argent;
Un doux air de barcarolle
Berce l'eau qui va songeant.

La chanteuse me parut d'une beauté céleste. La souplesse de sa petite voix m'enchanta. J'applaudis, oublieux de tout au monde, et sortis du concert dans le ravissement. En passant, je la vis, de derrière les coulisses, tendre la main et quelqu'un y déposer un baiser.

« Il y a donc déjà des heureux, » pensai-je.

A quelques jours de là, Oussatov m'annonça que, désormais, je prendrais part aux concerts du cercle et que ce dernier m'attribuerait une bourse. Mon maître me fit cadeau d'un frac. Mais il était petit et gros tandis que j'étais grand et maigre. Par bonheur, j'avais des amis tailleurs qui, assez adroitement, adaptèrent cet habit aux mesures de mon squelette.

Pour mes débuts au cercle, je chantai *Ma barbe, ma petite barbe*. Le public riait, non sans bienveillance toutefois. J'étais persuadé qu'il se moquait de mon habit, mais il s'avéra qu'il riait à mes dépens. Je chantais avec beaucoup d'émotion ma barbe et, à cette époque, je n'avais pas l'ombre de barbe sur mon visage. De la scène, j'avais absolument l'air d'un gamin. Quand j'eus terminé, on m'applaudit de bonne grâce et, saluant, je remarquai dans l'assistance la jeune fille qui avait touché mon cœur.

« Voilà pour qui il faut chanter, me dis-je. Mais quoi? »

Et comme on m'avait bissé, j'entonnai :

« Tous les âges sont soumis à l'amour ».

Il me sembla que la demoiselle applaudissait avec plus d'enthousiasme que les autres.

Après le concert, on dansa et l'accompagnatrice me proposa, tout à fait à brûle-pourpoint, de me présenter à la chanteuse. J'y consentis sans mot dire et traversai toute la salle au parquet brillant pour me rendre vers elle. Mes jambes se dérobaient sous moi. La jeune fille me serra cha-

leureusement la main et me fit force compliments. Je lui répondis tout de travers et pensai à part moi :

« Quel imbécile je fais! Comme je suis maladroit! »

Si elle m'avait demandé de l'accompagner à pied de Tiflis à Arkhangel, j'y aurais consenti sans aucun doute; si j'avais su où elle demeurait, je serais allé sous ses fenêtres. J'étais amoureux avec toute l'ardeur de la jeunesse.

A ce moment, un des membres du cercle, l'Italien Farina, s'approcha de moi. Après m'avoir annoncé que je recevrais chez eux un traitement mensuel de quinze roubles, il me demanda de les aider dans la mesure de mes moyens. Il va de soi que j'y consentis avec joie. Dès lors, je pris une part active à toutes les entreprises du théâtre. Je chantais dans les concerts, jouais dans les drames, Rasgouliaiev dans *Pauvreté n'est pas vice*, Nestchastlivtzev dans *la Forêt*, Pierre dans *Nathalie de Poltava*, etc. Je faisais le machiniste, nettoyais les lampes, prenais soin des accessoires et en général travaillais consciencieusement.

Mes études chez Oussatov suivaient leur cours. Mon maître était extrêmement sévère et se gênait fort peu avec ses élèves, avec moi moins encore qu'avec les autres. Si quelque chose clochait, il plongeait sa baguette de chef d'orchestre dans son pot à tabac d'où il tirait une prise qu'il reniflait bruyamment ou bien il allumait une cigarette de l'épaisseur d'un doigt. C'était là des signes évidents de son mécontentement et de son irritation. S'il s'apercevait que la voix d'un élève commençait à faiblir, il lui décochait un coup en pleine poitrine et criait :

— Appuyez, mais appuyez donc, que diable!

Longtemps, je ne pus comprendre ce que cela signifiait. Ensuite il apparut qu'il fallait appuyer le son sur la respiration et le concentrer.

Entraîné par le travail du cercle et en proie aux émotions de l'amour, j'étudiais avec moins d'assiduité et il m'arrivait de ne pas préparer mes leçons. J'avais alors recours à la ruse suivante : je mettais la partition ouverte sur le piano et, m'écartant un peu de côté, je suivais les notes du coin de l'œil. Oussatov s'en étant aperçu s'interposa entre la partition et, moi. Je m'arrêtai net. Alors, sans plus

de façons, il me donna une volée de coups de canne en criant :

— Paresseux, paresseux, tu ne fais rien de rien!

Ces mauvais traitements se faisant de plus en plus fréquents, je me vis forcé de prendre des mesures défensives. Le piano se trouvait à environ vingt-cinq centimètres du mur. Je l'en écartai un peu plus et lorsqu'Oussatov me menaçait de sa canne, je me sauvais derrière l'instrument. Comme il était gros, il lui était impossible de m'atteindre et devait se borner à crier et à frapper du pied. Mais, une fois, je l'irritai si fort qu'il me lança la partition à la tête et se prit à hurler comme un fou :

— Sors de là, animal! Sors de là! Je te connais, va!

Je sortis de mon refuge, il me battit avec délices et la leçon recommença.

Plus tard, quand nous nous rencontrions, nous évoquions ces leçons à coups de canne et riions tous deux à gorge déployée. Quel brave homme que mon maître!

Pour un concert du cercle musical, Oussatov avait préparé avec moi le troisième acte de *la Fée des Eaux*, un trio et la sérénade de Méphistophélès. Long et maigre, j'étais bien ridicule sous l'accoutrement de Méphisto, mais mon chant plut au public qui fut frappé surtout par l'air du meunier :

« Oh oui, je suis devenu polisson avec les années. »

Je me rappelle encore aujourd'hui le silence impressionnant qui régnait dans la salle lorsque je chantai cette phrase. Aussitôt que j'eus terminé, un tonnerre d'applaudissements éclata. Toute la salle était debout. Le lendemain, je lus dans *Le Caucase* un entrefilet dans lequel j'étais comparé au célèbre Petrov. L'auteur de ce compte rendu, Karganov, officier du génie, était grand amateur et connaisseur de musique. Il écrivit plus tard un ouvrage sur Beethoven.

Après avoir lu cet article, je sentis avec émotion qu'il venait de m'arriver une chose invraisemblable, inattendue, à laquelle je n'avais même pas songé. Je n'étais pas sans savoir que j'avais bien chanté l'air du meunier, que je l'avais mieux chanté que quoi que ce fût auparavant. Toutefois, il me sembla que Karganov avait exagéré mon talent. Ces premières louanges imprimées me troublaient et m'effrayaient.

Je comprenais qu'à l'avenir, on exigerait beaucoup de moi. Oussatov lui aussi me félicita :

— Eh bien, fainéant, — dit-il en me frappant sur l'épaule. — Ça va, ça va.

Je n'osai pas lui dire que j'avais lu l'article de Karganov. Cela me gênait.

Je continuais à fréquenter chez la demoiselle. Elle s'appelait Olga. Son père lui témoignait assez d'indifférence. Elle habitait avec sa mère un joli petit appartement. La maman, d'esprit fort simple, voyait la vie d'un point de vue très pratique. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les riches Arméniens qui s'intéressaient à sa fille étaient seuls à avoir ses bonnes grâces. En général, il y avait dans cette femme quelque chose de bizarre et même de rebutant.

Olga faisait ses études au Conservatoire de Pétersbourg. Elle jouait du piano. Dans une langue colorée, elle me dépeignait, avec beaucoup de pittoresque, la beauté de la capitale et les joyeuses promenades en traîneau. C'était une jeune fille très intéressante et fort gentille. Mais son fier regard prodiguait le mépris. Je venais la voir souvent, ce qui ne plaisait pas beaucoup à sa mère. Olga m'accompagnait au piano. Je l'aimais plus qu'elle ne m'aimait. Je sentais que quelque raison l'empêchait d'être aussi sincère avec moi que je l'étais avec elle. Néanmoins, nos relations prirent bien vite un caractère tout à fait précis. Alors, elle m'avoua avoir déjà eu un roman avec le compositeur de sa romance préférée : *Glisse ma gondole.*

— Il est actuellement en Amérique, — me dit-elle.

J'avais pensé que c'était précisément cette histoire qui l'empêchait d'user avec moi de la même confiance dont j'usais envers elle. Maintenant qu'elle m'avait mis au courant de tout, ma bien aimée allait se sentir plus proche de moi. Mais il n'en fut rien. La bienveillance que la maman témoignait aux Arméniens m'indignait et excitait ma jalousie. Je commençai à devenir nerveux. Un jour qu'elle m'accompagnait, il me sembla qu'Olga faisait exprès de jouer faux pour m'embrouiller. Alors je lui déclarai assez grossièrement :

— Je ne veux plus travailler avec vous.

Elle me jeta à la tête une boîte de bonbons et quitta la

pièce. Je restai seul consterné. Que tout cela était étrange! Une personne que je croyais fine et qui était indiscutablement plus cultivée que moi me lance à la tête, comme à un chien, le premier objet qui lui tombe sous la main! Je restai seul quelques minutes et rentrai chez moi sentant qu'il s'était passé quelque chose d'irréparable. La lumière s'était éteinte pour moi et longtemps, jusqu'au jour où je revis Olga, je me sentis comme empoisonné ou comme revenant à moi après une lourde ivresse. Je n'en dormais plus. Mon lit semblait osciller comme une barque sur l'eau. Enfin, à bout de forces, je me rendis chez Olga. Je la rencontrai dans la rue. C'est elle qui s'approcha de moi la première, me serra la main en me priant amicalement de ne point attacher d'importance à cet éclat. Nous nous réconciliâmes.

Mais bientôt nous arriva une histoire encore plus sotte. Nous nous promenions en voiture lorsque nous fûmes croisés par la mère d'Olga. Comme elle n'était pas au courant des relations qui existaient entre sa fille et moi, nous fûmes pris de quelque inquiétude et, après avoir fait une emplette, retournâmes chez Olga. La porte était fermée à clef, ce qui signifiait que la maman n'était pas encore rentrée. Je préparai le samovar et me mis à causer tranquillement avec mon amie en attendant le retour de sa mère. Je lui disais que j'avais envie d'obtenir un engagement dans un théâtre, qu'il m'était pénible d'étudier aux frais d'autrui et la priais de ne point m'abandonner mais de me suivre le cas échéant. Tout à coup, nous entendîmes derrière l'armoire, près du lit, un bruit bizarre comme un léger craquement. Nous nous précipitâmes vers l'armoire et quelle ne fut pas notre surprise de trouver la maman là derrière! Indignée de ce qu'elle avait entendu et de ce que nous l'avions découverte, elle nous tomba dessus à coups de chaise. Olga me cria de m'en aller et je partis. Tout le long du chemin, je ris comme un fou, non que cette aventure me semblât drôle, mais par commotion nerveuse. Je me sentais triste, triste à en pleurer, de voir mon amour sombrer ainsi dans la platitude.

Supposant qu'après une pareille scène, Olga ne pourrait plus vivre avec sa mère, je lui écrivis pour l'informer que je l'attendais et que nous nous en tirerions bien avec trente-

cinq roubles par mois, tout ce que je possédais alors. Je n'obtins pas de réponse, d'où je conclus qu'évidemment elle s'était réconciliée avec sa mère. Mes suppositions se trouvèrent exactes. Je recommençai à aller chez Olga, mais une nuée de doutes et de soupçons pesait sur mon jeune enthousiasme.

L'été touchait à sa fin lorsqu'on annonça que, l'hiver suivant, la troupe de Lioubimov et Forcatti jouerait au théâtre de la ville. Je ne savais encore aucun opéra. Néanmoins je demandai à Oussatov s'il croyait que je pourrais essayer de chanter dans cette troupe.

— Pourquoi pas? Essayons, essayons! Vous chanterez tout en continuant à travailler avec moi. Seulement, il faut que vous appreniez quelques opéras : *la Fée des Eaux* et *Faust*. C'est là votre gagne-pain. Sachez-le. Il faut aussi apprendre *la Vie pour le Tsar*.

Après que j'eus étudié ces trois opéras, Lioubimov vint un jour chez Oussatov pour m'entendre ainsi qu'Agnivtzev. Ce dernier lui ayant plu, il l'engagea moyennant deux cents roubles par mois. Il n'en fut pas de même pour moi, bien que j'eusse chanté le troisième acte de *la Fée des Eaux* qui d'habitude me valait grand succès.

« Comme je suis encore loin de pouvoir me produire en scène! » me dis-je avec tristesse.

Mais quelqu'un ayant conseillé à Lioubimov de m'écouter encore une fois au cercle artistique, il revint sur sa première opinion.

— Je puis vous offrir cent cinquante roubles, — me proposa-t-il.

« Diable, il n'y va pas avec le dos de la cuiller! J'aurais accepté pour la moitié! »

On établit le contrat. J'assistais aux répétitions. Un jour, j'entendis le chef d'orchestre Trouffi s'exclamer :

— Sapristi, quelle belle voix chez ce gars-là!

Ma joie ne connut plus de bornes.

***

La saison débuta par *Aïda*. Je jouai le rôle du Grand-Prêtre. Tout alla pour le mieux. Mais soudain, la robe d'Am-

néris s'étant accrochée à un clou du décor, l'artiste ne parvenait pas à l'en dégager. Je lui vins en aide en soulevant sa traîne et, le lendemain, je lus dans le journal, une sévère critique :

« *Il est tout à fait inadmissible que le Grand-Prêtre porte la traîne d'Amnéris.* »

Le répertoire de basse ne tarda pas à reposer entièrement sur mes épaules. A mon insu, je prenais à l'opéra une place prédominante, et cela surtout grâce à *Paillasse* de Léoncavallo. C'était la première fois que l'on montait cette œuvre à Tiflis. Le rôle de Tonio entrait aisément dans le diapason de ma voix et je le jouai assez bien. Cet opéra fut donné souvent sans que son succès se démentît.

C'était un jeu pour moi que d'apprendre de nouveaux rôles. On me confiait souvent un rôle la veille pour le jouer le lendemain. Si je n'avais pas acquis auparavant une certaine habitude de la scène, un travail aussi précipité m'eût sans doute été fatal, mais depuis longtemps déjà j'étais « un homme de théâtre ». Je ne perdais plus la tête sur les planches et aimais trop mon art pour le prendre à la légère. Le temps me manquant pour étudier de nouveaux rôles, je les apprenais la nuit. Chacun d'eux m'empoignait aux entrailles.

Je continuais à prendre des leçons d'Oussatov qui tantôt me louait, tantôt me tançait vertement. Mais c'est toujours avec attention et amour que j'écoutais les enseignements de cet homme qui, après m'avoir tiré de la boue, me dispensait si généreusement sa peine, son énergie, son savoir.

En tant que professeur de chant, il était plutôt routinier et ne s'en tenait qu'aux éléments extérieurs du métier. Mais il connaissait bien la musique et l'aimait. Il lui arrivait souvent de nous réunir tous pour nous entretenir de telle ou telle œuvre musicale qu'il nous expliquait à fond, attirant notre attention sur ses défectuosités et cultivant notre goût.

On donna une fois au cercle musical la scène de la taverne dans *Boris Godounov*. Je jouais le rôle du prévôt. Au moment où Varlaam entonna sa dolente chanson, en apparence absurde, tandis qu'accompagné par l'orchestre, l'Imposteur cause

avec la cabaretière, je sentis qu'il venait de m'arriver quelque chose de tout à fait extraordinaire. Je découvris soudain dans cette étrange musique quelque chose de familier et d'infiniment proche. Il me sembla qu'elle m'avait accompagné tout au long de ma vie difficultueuse, féconde en péripéties et plus encore qu'elle ne me quittait pas, qu'elle vivait en moi et que je la retrouvais partout où je passais. Ce n'est qu'aujourd'hui que je puis exprimer ce sentiment, mais alors je n'éprouvais qu'une sorte de pieuse joie mêlée d'angoisse. J'aurais voulu tout à la fois pleurer et rire. Pour la première fois, je sentis que la musique était la voix de l'âme universelle, qu'elle en était la romance sans paroles.

La saison touchait à sa fin lorsqu'on donna une représentation à mon bénéfice, parce que, pour employer les propres expressions du directeur, « j'avais rendu à l'entreprise de plus grands services qu'on n'en attendait de moi ». Je montai d'un seul coup deux opéras, *Paillasse* et *Faust*. J'avais une endurance presque sans limite et pouvais chanter vingt-quatre heures de suite. Ma passion pour le chant me valut d'être, à plusieurs reprises, chassé de mon appartement.

Le général Ernst, gouverneur militaire de Tiflis, mourut la veille de mon « bénéfice ». Cet homme était un véritable squelette ambulant. Il était incroyablement sec et osseux. Il avait le teint terreux et les yeux d'un mort. On racontait sur lui maintes anecdotes toutes plus comiques les unes que les autres. Celles-ci par exemple :

Un jour de mauvais temps, notre général rencontre dans la rue un sergent-fourrier en caoutchoucs et en gants blancs.

— Halte! — lui crie Ernst, — ôte tes caoutchoucs.

Le sous-officier obéit et se met au garde à vous.

— Essuie tes caoutchoucs avec tes mains!

Le militaire, de ses mains gantées, enlève la boue de ses caoutchoucs.

— Remets tes caoutchoucs. Tu auras deux jours d'arrêt.

On relatait encore que, lorsqu'Ernst commençait à injurier sa femme, celle-ci s'asseyait incontinent au piano et attaquait l'hymne national. Aussitôt, le général de se mettre au garde à vous, les mains sur la couture du pantalon.

Dans notre théâtre, il avait une place réservée dans une

loge juste au-dessus des cuivres. Ayant un jour remarqué que les trombones, après avoir joué quelques instants, se taisaient, il décida que ce désordre était intolérable, fit venir le directeur et lui demanda :

— Pourquoi les trombones ne jouent-ils pas?

— Parce qu'ils ont une pause.

— Et ils reçoivent le même salaire que les autres?

— Sans doute.

— Eh bien, ayez l'obligeance de leur dire qu'ils jouent sans pause la prochaine fois. Je ne supporte pas les fainéants!

Lorsque je chantai Griemin, Ernst s'enquit :

— Qui est donc ce jeune homme?

On le lui dit.

— Hum, hum! — fit-il. — C'est drôle. Il joue si bien le général que j'étais persuadé qu'il appartenait à une famille d'officiers supérieurs.

Après le spectacle, il vint me trouver derrière les coulisses, me complimenta, mais me fit observer que mon costume n'était pas au point, qu'il me manquait les décorations indispensables.

— Et puis, vous avez des gants miteux! La prochaine fois que vous jouerez le rôle de Griemin, je vous donnerai des décorations et des gants.

Effectivement, à la représentation suivante, il arriva au théâtre bien avant le lever du rideau, m'ordonna de revêtir l'uniforme et tout en m'enfonçant le doigt successivement dans le ventre, la poitrine et les épaules, il se mit à commander :

— Garde à vous! Par file à droite, droite! En avant, marche!

Je me mis au garde à vous, fis volte face, marchai et méritai les approbations du général qui tira de son mouchoir l'étoile et la croix qu'il épingla sur ma poitrine. Puis d'un air confus :

— Écoutez, Chaliapine, vous me les rendrez, n'est-ce pas?

— Bien entendu, Excellence.

De plus en plus gêné, Ernst m'expliqua :

— C'est que, vous savez, il y en avait un ici, une basse lui

aussi... Je lui avais donné des décorations, eh bien, il les a bues. Le diable l'emporte! En tout cas, il ne me les a jamais rendues...

Et voilà que cet homme meurt la veille de la représentation à mon bénéfice! Je craignais que la soirée ne fût décommandée. Par bonheur, il n'en fut rien. Le spectacle eut grand succès. L'affluence fut nombreuse. On me fit cadeau d'une montre en or et d'une coupe en argent. Je perçus trois cents roubles sur la recette. En outre, Oussatov, ayant remplacé son nom par le mien sur le ruban d'une couronne de lauriers qu'on lui avait offerte jadis, m'en fit hommage. J'en fus très fier.

La saison était terminée. Qu'adviendrait-il ensuite? Naturellement, l'envie me prit de partir pour Moscou, centre de la vie artistique. Oussatov m'encouragea dans ce projet et me remit des lettres d'introduction auprès de l'administrateur des Théâtres Impériaux Ptchelnikov, du chef d'orchestre Altani, du régisseur Bartzal.

F. CHALIAPINE

(Traduit du russe par madame H. PERNOT.)

Les lettres d'introduction laissèrent parfaitement indifférent le directeur du théâtre de Moscou, qui n'engagea point Chaliapine. Mais à Pétersbourg, où il parut sur la scène de l'*Arcadie*, le chanteur obtint de grands succès qui lui ouvrirent les portes du Théâtre impérial.

ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE EN GRÈCE

Fouilles, missions scientifiques, archéologie, — de nos jours, ces mots évoquent d'abord les grandes découvertes de Syrie, d'Égypte, d'Afrique romaine ou carthaginoise; nos savants, bien outillés, largement dotés, y poursuivent une œuvre remarquable, avec des succès parfois retentissants et fort commentés. Pendant ce temps, c'est à peine si quelques journaux mentionnent brièvement les comptes-rendus, d'allure plus discrète, faits à l'Académie des Inscriptions par l'École française d'Athènes. Au profit de vieux pays où nous mènent bien d'autres espoirs que la seule recherche archéologique, on oublie un peu la Grèce.

Et d'ailleurs on n'y va guère. Tout au plus, chaque quinzaine, durant la courte escale du vapeur français de Constantinople-Beyrouth, quelques pèlerins gravissent-ils la colline de l'Acropole. Ils la trouvent abandonnée, même des ouvriers que l'on prétend occupés à redresser les colonnes du Parthénon. Dans le torride désert des roches aplanies et dépouillées, voici les linéaments abstraits des Temples, familiers d'emblée à l'esprit, jamais surprenants au regard : si elle étonnait, la perfection aurait nom tour de force. Mais elle reste un peu silencieuse d'abord, un peu fermée à qui s'attend au prodigieux; la fine éloquence attique, pour des oreilles assourdies de rhétorique orientale, est trop mesurée, et bien

rares sont les visiteurs hâtifs capables de préférer, avec André Gide, ce « paysage non-étrange » aux bigarrures asiatiques dont leurs yeux sont encore papillotants. D'Athènes, ils retiendront surtout ce sommeil de midi, où les Temples, bien plus qu'ils ne vivent, se contentent d'être; existence souveraine, et qui suffit à garantir, malgré le monde ravagé, la persistante suprématie des créations intellectuelles, — existence endormie néanmoins : l'Acropole dort, dédaigneuse, comme dorment sous le soleil le haut promontoire du Sounion, ou Égine, ou l'Acrocorinthe; sommeil sur tout Athènes, toute l'Attique, toute la Grèce et la mer et les îles; sommeil ardent, éclatant, embrasé, mais qui semble immuable : est-ce que, vraiment, rien n'est vivant ici? Quoi, plus d'hommes? plus même d'archéologues?

Il n'y a pourtant ni paradoxe ni excès, — mais stricte justice, utilité peut-être, — à parler de nos récents travaux archéologiques en Grèce. L'impression de somnolence et de solitude n'est point erronée, mais elle traduit une simple apparence : on le saurait si le voyage de Delphes et de Délos était resté classique, — et si l'École française d'Athènes était moins modeste. Depuis la guerre, nos archéologues ont accompli en Grèce, avec des moyens matériels restreints et malgré des difficultés insoupçonnées de leurs devanciers, une tâche rude mais féconde. Après six ans de cette tâche, on est en droit, jetant un coup d'œil en arrière, d'en mesurer l'ampleur à quelques significatifs résultats.

***

Août 1914 : la nouvelle de la mobilisation atteint en plein chantier de fouilles les membres (les « pensionnaires », disait Barrès) de l'École d'Athènes. Ouvriers congédiés et tranchées délaissées, en quelques heures les copies d'inscriptions interrompues, les plans d'édifices inachevés, les épreuves photographiques à peine sèches, tous les documents furent roulés dans les cylindriques « dénékés » de fer; à toutes voiles, les caïques frétés en hâte se précipitèrent vers le Pirée; et de là, sur un vapeur de hasard bondé de Français rassemblés de tous les coins de Grèce, les jeunes archéologues s'en allèrent

vers d'âpres destins. Dans la grande maison du Lycabette, lugubrement vide, le directeur de l'École resta seul, sa très haute taille courbée, pour la première fois, par une angoisse vraiment paternelle, — et trop justifiée, puisque, des sept qui étaient partis, trois tombèrent dès la première année. Lui aussi — dont le directorat venait de commencer, et brillamment, — il devait se livrer à d'autres travaux ; mais (quiconque a vu l'Athènes de la guerre peut l'attester) si la France, et non pas seulement la science française, fut alors dignement et efficacement représentée en Proche-Orient, ce fut bien par Gustave Fougères.

La paix venue, ayant mené à bien un labeur qui, pour n'être point seulement archéologique, n'en fut pas moins délicat — et considérable — il transmit la direction de l'École à Charles Picard. Le nouveau directeur, le plus jeune qu'ait eu jusqu'ici l'École d'Athènes, se trouva en face d'une besogne ardue. Une chaîne, une tradition, s'était brisée, qu'il fallait renouer. Avant la guerre, la continuité des travaux comme le renouvellement du personnel scientifique étaient assurés presque automatiquement : qu'un « ancien » partît, ses camarades restés à l'École associaient aussitôt à leur propre tâche le « jeune membre » qui lui succédait, et très vite celui-ci avait acquis dans cette collaboration l'expérience de l'archéologie pratique. Or ce roulement ininterrompu de jeunes savants entraînés et qualifiés s'était pour la première fois arrêté à vide. Le recrutement d'un personnel tout entier nouveau fut complexe, épineux : combien d' « Athéniens » futurs avaient eu, depuis cinq ans, le loisir de songer au galbe d'un chapiteau, à la manière de confronter aux inscriptions l'Αθηναίων Πολιτεία d'Aristote? et pourraient-ils encore espérer, comme jadis, voir s'ouvrir devant eux, après trois ans d'Athènes, les portes imposantes de l'Enseignement supérieur? L'École se repeupla pourtant, les jeunes membres furent vite rompus à leur métier par le jeune directeur, et l'on fut, scientifiquement du moins, prêt à reprendre au point d'arrêt les tranchées demeurées béantes, bouleversées par les hivers, peut-être par les hommes.

Mais un autre problème se posait : problème vraiment, puisqu'il s'agissait de chiffres. Les crédits de l'École n'avaient, à peu près, point augmenté — cela, en un temps où déjà,

en Grèce, les changes français devenaient plus que défavorables; les salaires avaient d'ailleurs sextuplé sur l'avant-guerre. Travailler autant que jadis avec des fonds en réalité six fois moindres semblait donc impossible; faire appel à une main-d'œuvre moins dispendieuse, il n'y fallait point songer, car on n'emploie, à piocher dans une terre truffée de marbres et de tessons précieux, que de véritables spécialistes : ceux-ci n'ignorent point qu'ils sont indispensables, et ils en abusent. Une prudence timide eût engagé à se confiner sur quelques coins des anciens champs de fouilles, que l'on se fût borné à nettoyer pour pousser doucement la publication des trouvailles antérieures. Mais Picard savait l'ardeur et l'abnégation de ses jeunes collaborateurs égales à sa propre audace, et qu'elles suppléeraient à l'insuffisance des moyens financiers; à condition d'éviter tout faux-pas (une seule entreprise inutile eût compromis le budget de toute une année) on pouvait tenter hardiment de faire, non seulement aussi bien qu'avant 1914, mais aussi bien même que d'opulentes Écoles voisines, favorisées par la livre et le dollar.

Les grandes fouilles — Delphes, Délos, Thasos, Philippes — interrompues par la guerre, voire sommeillantes avant la guerre, furent donc résolument remises en chantier actif. Bien plus, on s'attaqua à des sites nouveaux, pour créer enfin, à l'archéologie française, une place éminente en un domaine jusque-là réservé, semblait-il, à d'autres pays : celui des civilisations préhelléniques. Là, peut-être, est l'une des caractéristiques les plus nettes, les plus neuves, de la période archéologique qui s'est achevée avec l'année 1925 : si l'École française d'Athènes, en la personne de ses membres anciens et nouveaux, a su pendant six ans compléter largement et publier les résultats incomparables de ses fouilles classiques, elle a mis au jour en outre, et pour la première fois, des documents de tout premier ordre pour la connaissance des vieilles civilisations qui précédèrent, en Grèce, la véritable Grèce.

La Crète « aux cent villes » des poèmes homériques, la grande île « des Peuples de la Mer » dont parlent les documents égyptiens, est l'origine de toute civilisation dans le bassin de l'Égée.

Bien avant les Grecs, un peuple étrange, de race inconnue, exportateur de beaux vases peints et de fines intailles, rayonna de là parmi les îles et les côtes de l'Archipel; alliés des Pharaons, ses rois, dans leurs palais ornés de fresques, se plaisaient aux chœurs de danses, aux jeux athlétiques, aux jongleries des acrobates, aux courses de taureaux. Quand se furent fixés en Grèce les premiers Grecs, les « Achéens » encore barbares, ils empruntèrent vite à ce grand peuple (que l'on nomme, faute de mieux, « égéen » ou « minoen ») l'essentiel de ses progrès et de ses arts, un peu de sa langue, beaucoup de ses coutumes sans doute, de ses croyances certainement. De toute cette civilisation « égéenne », vieille bientôt de cinq millénaires, nous soupçonnons la force et la beauté depuis les étonnantes découvertes de Sir A. Evans, complétées surtout par celles des Italiens et des Américains. Mais c'est là vision confuse encore, que préciseront seules des fouilles multipliées. L'École d'Athènes, ayant exploré sans retard plusieurs des « sites » repérés par les services grecs, s'arrêta en 1921 à celui de Mallia, sur un golfe ouvert au nord-est de l'île, à quarante kilomètres de Cnosse, la capitale légendaire du fabuleux Minos.

Le palais qu'elle exhume là se révèle dès à présent (car le déblaiement n'en est point achevé) comme l'un des plus importants de la Crète minoenne. Par son âge d'abord : les trouvailles de céramique (elles servent à dater, en archéologie préhellénique, les édifices mis au jour) le montrent, en ses parties anciennes, antérieur de plus d'un demi-millénaire aux autres palais crétois jusqu'ici connus; ce qui le ferait remonter — on ose à peine énoncer des chiffres — aux environs du xxxe siècle avant J.-C. Son étendue fit croire d'abord à une ville : c'est en effet un grand « labyrinthe » de salles hypostyles, d'appartements, de magasins, de galeries, de promenoirs. Tout cela s'ordonne à l'entour d'une vaste cour centrale, bordée de colonnes alternativement carrées et rondes; une claire-voie barrait leurs intervalles, interrompue çà et là par de puissants escaliers de pierre qui menaient à l'étage supérieur (aujourd'hui effondré) et par le débouché de larges halls à ciel ouvert. Ces halls sont une originalité de Mallia, où ils remplacent les « puits de lumière » usités dans les autres

palais minoens : ménagés entre les pièces qui donnent sur la cour, ils portent l'air et la clarté à toute une seconde série de pièces, elles-mêmes adossées à une troisième rangée de constructions qui les séparent d'une grande avenue extérieure. A son tour, cette avenue est longée par un « dédale » nouveau de magasins; on passe de l'un à l'autre au milieu de grandes jarres encore en place sur des étagères, ou sur des plates-bandes entaillées de rigoles qui convergent vers des collecteurs scellés dans le sol stuqué : ainsi les Rois économes récupéraient leur vin ou leur huile, quand une jarre venait à se briser. A côté des magasins à liquides, des celliers, des pressoirs, on pénètre dans les magasins à grains et à légumes : voici des jarres encore pleines de lentilles et de blé; dans les offices à vaisselle : assiettes oranges striées de larges touches blanches, tasses zébrées de vermillon et de bleu, cruches décorées de fleurs pâles, coupes de marbre, brûle-parfums; et dans les armureries, d'où proviennent, par exemple, une longue épée à poignée recouverte d'or, à pommeau ovale en cristal de roche étincelant et translucide comme du diamant, ou une hache d'apparat qui figure un léopard enchaîné, bondissant les pattes étendues.

Mais le dynaste de Mallia, quittant sa grand'salle princière aux piliers marqués de la Double-Hache ou de l'Étoile, ne prenait point son avenue dans le seul désir de contempler ou d'inspecter ses richesses, produit des négoces lointains; il se dirigeait vers un lieu vénérable, vers le sanctuaire angulaire du palais. Une porte dérobée le menait d'abord à un petit escalier par lequel il descendait dans une antichambre lustrale; là, un bain rituel lui permettait d'entrer pur dans la chapelle d'adoration, close d'épaisses et primitives murailles pieusement réparées au cours des âges par ses ancêtres. Les archéologues ont suivi le même chemin que lui; dans ce saint des saints, ils ont retrouvé ses tablettes d'argile constellées d'inscriptions — hélas, encore indéchiffrables! — ses médaillons votifs à figures d'animaux, ses disques marqués d'empreintes sigillaires. Si ces offrandes leur sont parvenues intactes, c'est, à la lettre, grâce à l'incendie qui dévora le palais : leur argile tendre fut durcie par le feu, cuite comme une pièce de céramique. La torche des envahisseurs avait

voulu effacer toute trace du pouvoir minoen : par elle, au contraire, un peu de terre fragile a duré jusqu'à nous, chargée des hiéroglyphes gravés par la race de Minos.

Ce furent sans doute les « Achéens » qui détruisirent ainsi Mallia, comme ils dévastèrent le reste de la Crète, vers 1400 avant notre ère; insurrection peut-être contre la suzeraineté ou la prépondérance économique des Minoens, ou encore début de cette poussée expansive qui leur fit peupler toutes les îles et les côtes d'Asie-Mineure (la prise de Troie est un épisode de ce mouvement) et les mena jusqu'à Chypre, voire en Palestine. A la Crète qu'ils ravageaient, ils avaient dû pourtant, durant cinq siècles de contact pacifique, le meilleur de leur propre civilisation : leurs palais d'Argolide ou de Béotie, leurs tombes à coupoles, leurs fabriques de poteries « mycéniennes », rivales des produits minoens dont elles furent d'abord les contrefaçons, quels surprenants progrès tout cela marque sur le peu que l'on sait de leurs humbles origines! Avant de se fixer à Mycènes pour y devenir, à l'imitation de Minos leur éducateur et leur voisin, des monarques fastueux, les ancêtres d'Agamemnon avaient mené la vie sauvage de petits chefs barbares, quelque part dans les Balkans, la Thrace ou la Macédoine. Ce que l'archéologue découvre là ne diffère guère de ce que révèlent, dans toute l'Europe danubienne, les fouilles de stations néolithiques : on est encore en pleine préhistoire.

En Macédoine orientale, l'École d'Athènes (poursuivant d'ailleurs l'œuvre commencée, pendant la guerre même, par les services archéologiques français des armées d'occupation) vient d'explorer en grand nombre ces sites préhistoriques. Ils se présentent en général sous l'aspect de « toumbès », tertres plats, buttes au sommet largement arasé; mais il faut se garder de traiter une *toumba* en vulgaire tumulus, c'est-à-dire de l'éventrer pour parvenir jusqu'à l'hypothétique sépulture centrale. En réalité, les *toumbès* recèlent les ruines superposées de petits villages, reconstruits au cours des temps sur les débris les uns des autres; une fouille prudente (là comme ailleurs du reste) procède par enlèvement d'épaisseurs successives, enregistrant au fur et à mesure le genre de trou-

vailles recueillies dans chaque couche de déblais. C'est ainsi par exemple qu'à Dikili-Tasch en Macédoine l'École française a mis au jour, de 1920 à 1922, les ruines de cinq établissements préhistoriques superposés. De là provient une collection à peu près unique de figurines en terre-cuite, touchants témoins de méritoires efforts artistiques chez des peuplades encore sauvages plus qu'à demi. C'est toute une série d'animaux, chiens, bœufs, bouquetins, ours, oiseaux, poissons; de statuettes féminines surtout, aux formes caricaturalement excessives, aux bustes chargés de colliers et d'ornements cruciformes, aux visages si maussades, et dont les mentons sont tellement allongés, que l'on crut, en ramassant les premières têtes sans les corps, à des figures d'hommes barbus. Les faces sont striées d'incisions qui représentent des tatouages, et ajoutent à la laideur morne une grimace passablement néo-zélandaise : nous sommes bien chez des primitifs. Mais prenons garde que nous sommes, peut-être, non moins, chez les lointains parents de ces Grecs, qui beaucoup plus tard suspendaient encore, aux murs de l'Orthiaion spartiate, des masques zébrés de tatouages rituels, — et ce qui est rituel n'est-il pas, le plus souvent, survivance, dans les cultes, d'usages ancestraux tout à fait disparus de la vie courante? Prenons garde aussi à certaines statuettes préhistoriques de Dikili-Tasch : devant ces sommaires figurines à poitrines nues, chargées de bijoux et de colliers, comment ne point songer à d'autres statuettes féminines aux poitrines nues aussi, et parées de colliers et de bijoux : celles des belles « déesses aux serpents » de la Crète minoenne? Sans doute n'est-ce point là rapprochement arbitraire, ni rencontre fortuite : parmi les pauvres restes de grossiers vases pastoraux, faits à la main, séchés sur des claies ou des feuilles, sommairement polis à la spatule de bois, naïvement barbouillés d'enroulements blanchâtres, voici un plat décoré d'une fleur de crocus : le motif est d'origine nettement égéenne; l'art raffiné des Crétois, grands exportateurs, a bien pu rayonner, et très tôt, jusque sur les côtes de Macédoine.

***

Les sites nouveaux, crétois ou macédoniens, ne sont point seuls à nous livrer par bribes les secrets du passé reculé où les riverains de l'Égée ne se nommaient point encore Hellènes.

Dans ses deux champs de fouilles les plus célèbres, Delphes et Délos, l'École française d'Athènes a depuis longtemps rendu au jour l'essentiel des ruines grecques, archaïques et classiques, devant lesquelles on se sent comme en sécurité : chapiteaux, colonnes, sculptures, céramiques illustrées de scènes mythiques ou familières, — et ces inscriptions, qui sont les archives de pierre des sanctuaires et des cités, et nous parviennent, gravées sur les stèles ou les murs des édifices, à la manière de messages directs. Mais il faut pousser plus avant, — ou, exactement, plus profond. Les Grecs enfin Grecs n'avaient point bâti n'importe où leurs temples : aux cultes « égéens » ou « mycéniens » succédèrent, par lente évolution mieux que par transformation radicale, les cultes proprement helléniques; et cela, presque toujours, sur l'emplacement même des antiques lieux saints.

Ces vestiges des vieux cultes, il n'est point question, pour les atteindre, de démolir le Parthénon (comme il est dit par taquinerie dans le *Voyage de Sparte*); il suffit d'approfondir graduellement, sans destructions, les tranchées, en remblayant à mesure, sitôt la recherche récompensée. N'eût-on d'ailleurs point le souci de remonter si avant le cours des âges, qu'il faudrait néanmoins encore dégager les ruines grecques jusqu'au pied : ces ruines de Delphes et de Délos, on les « publie » en les étudiant et les commentant dans le plus minutieux détail : or que signifierait, dépourvue de tout renseignement sur les fondations, la publication architecturale d'un édifice? On pousse donc jusqu'à la roche où les monuments se fondent, et l'on rencontre, là, les restes des cultes antérieurs. Ainsi à Delphes l'étude architectonique du Temple d'Athéna Pronaia vient-elle d'avoir pour toute naturelle conséquence la découverte d'un sanctuaire « mycénien » sous-jacent. Découverte de prix, ne fût-ce que par le nombre et l'intérêt des trouvailles : le sol a livré, groupées autour d'une pierre ronde, une centaine d'idoles féminines en argile peinte, —

alors que l'on estimait riche toute fouille « mycénienne » capable d'en donner une dizaine. Et les enseignements de ces trouvailles vont assez loin. Le temple bâti sur ces débris vénérables était consacré à l'Athéna *Pronaia*, c'est-à-dire à la déesse guerrière, sentinelle protectrice du domaine de son frère Apollon; mais Athéna ne fut point seulement la Promachos combattante; elle fut aussi (quiconque a lu la *Prière sur l'Acropole* s'en doute bien un peu) *l'Ergané* pacifique, patronne des tisseuses et des filandières, de toutes les ouvrières industrieuses, depuis celles de l'épique Ilion (rappelons-nous le cortège conduit par Hécube dans l'Iliade) jusqu'à celles de l'Athènes historique. Précisément, voici, dans l'enceinte de la Pronaia, une dédicace à l'Ergané vénérée des femmes : n'est-il point significatif de recueillir, au pied de cette inscription datée du VIe siècle avant J.-C., des offrandes féminines faites à une divinité féminine quelque sept siècles plus tôt? On ne prétendra point, certes, que déjà cette divinité se nommât Athéna; mais seulement qu'en ces temps mycéniens (où la Grèce était habitée par les « Achéens », première branche de la race hellénique) une déesse était adorée là, déjà comme protectrice des femmes qui lui offraient, en un enclos consacré, avec les bobines et les pesons de leurs fuseaux, des dons plus choisis : ces statuettes d'argile, représentations stylisées de la déesse ou de l'orante. Quand vinrent les véritables « Hellènes » (en l'espèce, les Doriens, frères des Achéens par la langue et le sang) ce culte à la déesse ouvrière ne leur sembla point tant bizarre, puisque leurs femmes continuèrent de lui apporter, la série des trouvailles l'atteste, les mêmes offrandes. Le style seul de ces statuettes votives se modifia peu à peu, passant du type purement « mycénien » au type dit « géométrique » qui caractérise les populations doriennes. Mais ce passage se fait sans heurts, par d'imperceptibles transitions. Et voilà qui cadre mal avec cette théorie autrefois admise, suivant laquelle l' « invasion dorienne » aurait été brutale et exterminatrice dans toute la Grèce : on soupçonne de plus en plus maintenant qu'en nombre de lieux cette arrivée des Doriens ressembla davantage à une pénétration très progressive, à une infiltration, voire parfois à une fusion avec les éléments achéens; tel put être, comme en bien des lieux

saints, le cas à Delphes, où se serait ensuite développé, à côté du vieux culte persistant de la déesse ouvrière, celui de la combattante.

Il est une autre manière de chercher — et de trouver — dans certains sanctuaires classiques les vestiges des temps plus anciens : c'est de prendre à la lettre, volontairement, et sans trop de contrôles hypercritiques, les données légendaires, mythiques, voire anecdotiques, transmises par les écrivains mêmes de l'antiquité. Méthode qui, généralisée, mènerait certes à des déceptions; mais, judicieusement appliquée, elle peut donner de curieux résultats, dont voici un exemple.

Apollon, on le sait, naquit dans l'île sainte de Délos. Relisons dans Callimaque le récit de l'auguste nativité : Latone accueillie par la Nymphe de l'île, l'Enfant bondissant à la lumière au pied du palmier, et les quatre Vierges hyperboréennes, porteuses de prémices, arrivant du Nord lointain à la suite du grand vol de cygnes qui font sept fois, à tire d'ailes, en chantant, le tour de l'île heureuse toute fleurie d'or. Depuis, ajoute Callimaque, les filles déliennes, au jour du chant d'hyménée, consacrent à ces Vierges leurs chevelures d'enfants; mais le bonhomme Hérodote précise davantage : les jeunes déliennes enroulent sur un fuseau une boucle de leurs cheveux, et la déposent sur la tombe de deux de ces Vierges; près de la tombe des deux autres, les femmes se rassemblent pour chanter un très vieil hymne. Cela ferait donc, dans Délos, deux sépultures sacrées, dont Hérodote a mentionné ensuite la place relativement à d'autres édifices déliens.

Pour un archéologue, ces beaux récits peuvent bien contenir quelque parcelle de vérité : des tombes à Délos, des tombes connues par des écrivains du ve et du iiie siècles, c'est là, sans doute, chose d'autant plus réelle qu'elle était plus rare. L'île tout entière étant sainte, consacrée aux dieux dans sa totalité, l'on n'y devait ni naître, ni mourir : des purifications jetèrent hors de l'île, aux vi^e^ et ve siècles avant J.-C., toutes les sépultures, à l'exception des plus anciennes, des plus insolites pour ce temps, auxquelles se rattachait quelque tradition; elles devinrent de ce fait lieux vénérables, protégés par

d'intangibles enceintes que nul ne devait franchir. Les tombes sacrées vues à Délos par Hérodote, et sans doute par Callimaque après lui, ne pouvaient être que de ces sépultures préhelléniques. Or les fouilles avaient déjà mis au jour en 1906 un enclos réservé, un « abaton » entouré du mur à chaperon qui caractérise les lieux interdits; à l'intérieur, quelques débris « mycéniens », voire « égéens », permirent de croire que l'une des tombes hyperboréennes était retrouvée.

Charles Picard, toujours friand d'antiquités préhelléniques, se mit en tête de retrouver l'autre. Et je l'ai pu voir (non sans un scepticisme ironique, dont je fais ici amende honorable) se promener, en mars 1923, à travers les innombrables ruines de l'immense sanctuaire délien, cherchant, Hérodote d'une main et Callimaque de l'autre, cherchant un point qui semblât répondre aux obscures indications topographiques d'Hérodote. Ce point fut déterminé, peu engageant d'aspect pour une fouille : non seulement la roche y paraissait atteinte déjà, mais on était, semblait-il, au milieu d'alluvions marins. Pourtant, une semaine plus tard, on y dégageait un « abaton » semi-circulaire, de construction nettement préhellénique, avec son chaperon bien caractérisé, et, par surcroît, une tête archaïque et une statue de sphinx attestant, là même, un culte funéraire; mieux encore : parmi les tessons préhelléniques, très abondants et tous de grand intérêt, furent recueillis des « atractoi » de terre cuite — ces fusaïoles sur lesquelles les Déliennes enroulaient leurs cheveux.

Les souvenirs préhelléniques ne sont point — il s'en faut! — les seuls que livre, même en ses parties explorées et fouillées, le sol inépuisable de Délos. A chaque instant, on se heurte à quelque crête de mur, affleurante en surface depuis les pluies du dernier hiver : la pioche intervient, et voici émerger une maison de plus, avec ses péristyles, ses courettes, ses mosaïques, ses chambres aux murs stuqués et peints comme à Pompéi. Délos est une Pompéi grecque, on l'a dit : c'est dire aussi que l'archéologue la préfère, dans le secret de son cœur, à la vraie Pompéi, d'époque plus basse et de caractère infiniment moins exceptionnel. Délos fut à la fois, plusieurs siècles durant, le centre religieux, artistique, politique et commercial

de toute la Méditerranée orientale; même ruinée, nous la retrouvons grande ville et grand sanctuaire. Les temples y sont innombrables; à côté d'Apollon, maître de l'île, et des divinités helléniques ses parentes, les petits sanctuaires dédiés aux dieux étrangers y foisonnent : tout était bon aux Déliens pour retenir longtemps de riches visiteurs; le marchand — ou le curieux — venu d'Italie, d'Égypte, de Syrie, voire d'Arabie, ne se sentait plus dépaysé en retrouvant là ses dieux familiers. Il était bien logé d'ailleurs, les avenantes maisons des vastes quartiers urbains en témoignent; amusé et intéressé aussi par les fêtes, les concours du stade ou de l'hippodrome, les jeux de la palestre au bord du lac sacré, les représentations dramatiques dans le grand théâtre marmoréen. Et nous qui venons à Délos vingt siècles après lui, nous renouvelons ses promenades, affairées ou nonchalantes, par les rues et les places et les portiques, nous nous accoudons comme lui aux comptoirs, nous pénétrons à sa suite dans l'atelier du sculpteur où les statues sont encore en place inachevées.

De toutes les fouilles helléniques, Délos est l'une des plus pittoresques, et certainement la moins morte : même au cœur brûlant de l'été, le furieux *meltem* méditerranéen souffle sur l'île palpitante des rafales si vigoureuses, qu'elles balayent comme poussière toute somnolence, et raniment impérieusement les temples, les maisons, les agoras, les esplanades bordées de lions en pierre, et jusqu'aux débris du colosse d'Apollon. Les heures sont rares où l'on puisse rester debout, sans s'agripper à la roche, au faîte du Mont Cynthe qui domine l'île : la frénésie du vent y règne uniformément folle...

Même là-haut cependant on a trouvé des sanctuaires. De terrasse en terrasse, ils ont escaladé la montagne en profitant du moindre repli pour projeter dans le granit des fondations aussi préhensives que des tentacules; puis ils se sont développés, organisés, peuplés d'offrandes sculpturales — témoin, parmi tant d'autres, ce gracieux « relief de la jeune mariée » récemment déterré dans l'enceinte d'Artémis Cynthienne; à l'extrême sommet, ils se sont implantés sur une plate-forme alors déjà séculaire, aménagée de main d'homme dès les temps préhelléniques : de là, comme d'une guette, les pirates

« cariens » avaient surveillé les Cyclades environnantes; voici en effet, rendus au jour depuis peu, les pierrailles entassées et les foyers ronds de leurs aériennes demeures.

Vu du Cynthe, le champ de fouilles, qui dévale de la montagne à la mer en s'épanouissant largement par les vallonnements et la plaine basse, apparaît comme un vaste étincellement de marbres translucides et de gneiss micacés; on s'étonne de sa prodigieuse étendue — et pourtant quelque cinquante années de travaux n'ont guère porté que sur le tiers septentrional de l'île. C'est en effet en 1877 que commencèrent les fouilles françaises, en 1903 qu'elles entrèrent, sous l'impulsion de M. Holleaux et grâce à l'aide généreuse du duc de Loubat, dans une phase tout à fait exhaustive; chaque année, depuis lors, sortent de terre des temples nouveaux et des maisons nouvelles, de nouvelles sculptures et de nouvelles inscriptions; et, de l'aire immense déjà déblayée, l'étude scientifique progresse rapidement, au prix d'un patient mais heureux labeur : l'*Exploration archéologique de Délos*, publiée par l'École française d'Athènes, et très activement poussée en ces dernières années, passe à bon droit pour exemplaire.

***

Les archéologues français ont assurément une prédilection pour les grands sanctuaires apolliniens. Avec Délos, Delphes, le lieu redoutable et bienfaisant à la fois où le Dieu révélait l'avenir, est leur fouille la plus fameuse.

A Delphes, on l'a vu, l'École d'Athènes interroge toujours la vieille terre, sans l'épuiser — bien que les grandes fouilles, commencées en 1893, sous la direction de Th. Homolle, par une incomparable phalange de savants français, aient officiellement pris fin en 1901. Elle continuera longtemps d'y travailler : là encore, on s'est aperçu que ni la roche, ni la limite du site antique n'étaient atteintes. L'endroit exige d'ailleurs une exploitation attentive jusqu'à la minutie, jusqu'à cet excès même qu'est le criblage des déblais en apparence les plus vides. Aucune fouille sans doute n'a livré une telle moisson d'inscriptions et de sculptures, et qui soient

toutes, comme ici, de premier ordre; ni dégagé un tel ensemble d'édifices très purement classiques et très hiératiquement archaïques. Nulle part, non plus, pareille harmonie entre le cadre hautain et la ruine superbe. Delphes, c'est le sanctuaire de grande époque, de grand style, majestueux comme le Parnasse qui le surplombe, mais accueillant aussi, à l'image du Dieu qui y prophétisa pour la consolation des hommes. Au pied de l'abrupte falaise grise qui supporte les plateaux supérieurs, mais très haut au-dessus de la creuse vallée que ferment, à l'horizon opposé, les escarpements fauves et la cime bleue du Kirphis, un large cirque naturel s'ouvre dans le flanc du Parnasse; il recueille, comme une conque sonore, toutes les rumeurs de la montagne et du ciel; les souffles de la mer voisine y montent au long des pentes et des gouffres; de toutes les hauteurs environnantes, les orages y rassemblent leurs tournoyantes nuées, y précipitent, convergeant, leurs grondements et leurs éclairs. Au centre vibrant de l'amphithéâtre, le sanctuaire s'est posé, interprète de toutes ces forces et de toutes ces voix, lisière marmoréenne entre la rudesse nue des roches fatidiques et la douceur de la vallée : car, de la plaine sacrée, domaine aussi du Dieu, une verte houle d'oliviers gravit la montagne; ils s'élancent, à la faveur des ravins et des gorges obliques, vers l'eau glacée de Castalie. Là, refoulés par le rempart vertical des roches Phédriades, ils s'arrêtent, clairsemés, comme hésitants, au bord extrême du sanctuaire. Et leur cortège bruissant n'y pénètre point : seule y règne, déployée au grand soleil, une géante floraison de marbres dorés.

Ces marbres, ils sont venus là de toutes les terres grecques, des îles lointaines comme du proche continent; les cités qui bâtissaient pour le Dieu les voulaient vraiment nés de leur sol, issus de leurs carrières, et des flottes entières débarquaient, au fond du golfe d'Itea, des cargaisons de blocs énormes, péniblement hissés ensuite jusqu'au sanctuaire par ces raidillons où nous peinons encore. Avec les pierres de ses carrières, la ville envoyait à Delphes les ouvriers de ses ateliers « locaux »; ces humbles maçons de province, nous pouvons les envier aux petites cités grecques : ils ont su réaliser des œuvres dignes du lieu et du dieu, que ne dépare nulle tache

profane, nulle défaillance de goût; nulle froide banalité non plus, car, si chaque monument de Delphes est un modèle, chaque détail y est plein de saveur et de grâce.

Delphes devrait donc ne réserver à l'archéologue que de très vives joies; ses tourments y sont pourtant réels : qu'un seul mot, dans ses savants commentaires, soit non pas inexact mais seulement inadéquat, voilà, par sa très grande faute, un germe d'ivraie qui va déshonorer cette terre précieuse, — une faille qui se dessine, une fissure qui s'amorce dans ce marbre parfait! Aussi les « Delphiens » (les membres de l'École chargés de Delphes) sont-ils gens inquiets, hantés de scrupules, désespérés si leur recherche se heurte, parfois, à d'irritantes énigmes (ils devraient savoir pourtant que les réponses d'Apollon ont toujours été ambiguës), et, d'apparence, lents dans leur travail de publication. Ce dernier reproche ne vaut d'ailleurs plus : avec les *Ruines de Delphes* du maître qu'est E. Bourguet, on possède déjà l'ouvrage de synthèse indispensable au savant comme à l'artiste et au lettré; et les quatre nouveaux fascicules des *Fouilles de Delphes* parus depuis la guerre, — trois encore sont aujourd'hui sous presse, quatre autres en préparation, — témoignent d'une remarquable activité scientifique. Mais les « Delphiens » sont encore déchirés d'un autre tourment, que partage cette fois quiconque a su goûter la beauté de Delphes.

La Voie Sacrée, que l'on suit pour monter au grand Temple d'Apollon, et de là au théâtre, est bordée sur tout son parcours par les restes d'innombrables ex-voto : piédestaux des statues dédiées au Dieu par les cités après des guerres heureuses, et par les athlètes vainqueurs aux jeux pythiques; bases de trépieds, bases de trophées, portiques, exèdres; « trésors » surtout : on nomme ainsi les édifices votifs, — véritables chapelles, petits temples en miniature, — consacrés par chaque ville grecque pour abriter les offrandes de ses citoyens. Ces Trésors, les villes en voulaient être fières; elles s'étaient ingéniées à en faire les chefs-d'œuvre de leur art. Qu'elles y aient réussi, nous le constatons à la surprenante beauté des seules ruines — mais nous en pourrions juger mieux encore. Les archéologues, soigneusement, étudient les pierres éparses autour des substructions intactes : ils n'ont pas tardé à s'aper-

cevoir que, pour nombre d'ex-voto, quantité de pièces antiques subsistaient, simplement tombées au pied de leur monument d'origine. Ces pièces, il suffirait de les remonter, et l'opération est sans risques : dans une construction de bonne époque, chaque élément, chaque pierre même, a une place mathématique et n'en a qu'une seule. On ne saurait donc dire, d'un édifice antique redressé, qu'il est restauré : en archéologie grecque, on ne sait ni ne peut refaire de « vieux neuf »; on se borne à remettre à leur place originelle, unique et certaine, les pierres retrouvées. Ainsi les restitutions graphiques des monuments de Delphes, publiées par l'École française, présentent-elles un rare caractère de certitude; mais il est navrant que ces restitutions demeurent graphiques! L'École a pu, dès 1906, grâce à l'intelligente générosité de la municipalité d'Athènes, relever le plus parfait des trésors delphiques, celui qu'Athènes même avait édifié, — quelque deux mille trois cent quatre-vingt-quinze ans plus tôt, — pour commémorer la victoire de Marathon; en 1920, l'île de Chios tint à marquer sa joie d'être redevenue grecque en fournissant les moyens financiers de remonter pareillement l'autel monumental qu'elle-même avait fait bâtir, vingt-quatre siècles auparavant, devant le temple d'Apollon : les deux exemples ont été probants. En deux points du sanctuaire où, péniblement, l'imagination souvent défaillante tentait de ranimer des ruines mortes, deux œuvres d'art surgissent, maintenant, vivantes. Ne pas multiplier de telles résurrections, n'est-ce point, dès lors, manque total de goût, de sens esthétique, voire indifférence coupable, ou même impiété? Certes, mais n'en blâmons point les archéologues, dont l'excuse n'est, hélas, que trop valable : ces recompositions, elles sont, et de plus en plus, incroyablement coûteuses. Ici non plus on ne saurait employer le premier maçon venu, — le moindre ouvrier de la Grèce classique était un artiste doublé d'un mathématicien; pour renouveler son effort, il faut trouver un ouvrier moderne qui le vaille — ni un matériel de fortune : une pierre donnée n'ayant dans l'édifice qu'une place possible, c'est avec une infinitésimale précision qu'elle devra être remise à cette place; la moindre erreur de pose, fût-elle d'un demi-millimètre (le cas s'est vu) compromettrait tout le

travail. Et puis il n'existe guère aujourd'hui qu'un seul architecte capable d'assumer la responsabilité technique de tâches aussi vertigineusement délicates : J. Replat, qui a fait ses preuves avec le Trésor des Athéniens et l'Autel de Chios; mais l'École française n'a d'architecte que lui, et ne peut se priver de son secours dans aucun de ses autres chantiers : Delphes n'a nul droit à le retenir plus longtemps que Délos, ou Thasos ou l'Asie-Mineure.

Aussi n'est-ce pas sans quelque mélancolie que les « Delphiens » mesurent, analysent, identifient, dessinent les marbres épars : leur obstiné labeur rendra-t-il jamais, au sanctuaire dévasté, un peu de sa gloire ancienne? Leurs efforts, tout théoriques et schématiques qu'ils restent, nous apportent pourtant déjà bien des révélations. Voici la haute colonne naxienne où le Sphinx mystérieux, posé sur les larges volutes ioniques, contemplait dès le VIe siècle avant J.-C. l'horizon des montagnes, en dressant vers le ciel la double faucille de ses ailes arrondies; voici, inspirés en plein IIIe siècle de celui du sphinx, ces étranges piédestaux où deux colonnes jumelées haussaient, au-dessus des ex-voto pressés en foule, la statue équestre d'un stratège et le groupe familial dédié par une Étolienne; et les Trésors ioniques où les Caryatides souriantes, — un siècle avant leurs sœurs attiques de l'Érechthéion, — supportaient, orgueilleusement compassées, les entablements chargés de palmettes et les frises qui illustrent, avec une verve puissante, tel récit épique d'Hésiode ou d'Homère. Plus bas, dans le sanctuaire de l'Athéna qui surveille (debout, on l'a vu, sur les vestiges des cultes mycéniens) la route des montagnes, c'est encore la « Tholos », ronde comme un beau chœur de danses, où le blanc marbre pentélique s'allie au calcaire bleu-noir d'Eleusis; chef-d'œuvre attique du Ve siècle finissant, ce monument, d'un style dorique très pur, réservait une surprise singulière : les chapiteaux de la salle intérieure, découverts et identifiés depuis peu, étaient corinthiens, — d'un corinthien, il est vrai, tout à fait primitif, élégant avec simplicité, et dont les acanthes légères ne rappellent en rien les surcharges de l'ordre composite. C'est aussi ce charmant Trésor « éolique », expression sans lendemain d'un style éphémère, et qui fut dédié au VIe siècle avant J.-C. par les Grecs

de Marseille; œuvre déjà française, dirait-on volontiers, car il ressemble, avec ses frêles parois finement décorées de tores, d'oves et de perles, à quelque coffret d'ivoire, de style Louis XVI, posé à l'ombre des oliviers.

Chapiteaux à palmettes du Trésor marseillais, chapiteaux corinthiens de l'attique Tholos, caryatides et frises ioniques, Sphinx, tambours de colonnes, tout cela repose, étiqueté, coté, attendant en vain de retourner au monument d'origine, dans l'humble Musée, si heureusement construit près du champ de fouilles — afin que du moins les œuvres d'art ne fussent point trop dépaysées, ni les sanctuaires tout à fait dépouillés de leur parure. Les merveilles que recèle ce Musée, depuis longtemps elles sont connues, — ou devraient l'être : personne ne peut ignorer l'Aurige de bronze ni les Thyiades dansantes, — mais non pas toutes encore dans le détail : ainsi des études récentes ont permis de rendre aux précieuses métopes du Trésor des Athéniens nombre de fragments dispersés; de recomposer même, en rajustant des débris disséminés, une statue du IVe siècle presque intégrale, celle d'un jeune athlète qui voisinait, sur une même base, avec la célèbre statue du thessalien Agias, et constitue comme elle un saisissant et caractéristique échantillon d'art lysippéen. D'année en année d'ailleurs le Musée de Delphes s'enrichit, car les fouilles ne cessent d'être fécondes; les inscriptions et les bronzes sortent de terre par dizaines, par centaines les figurines de terre cuite et les vases. Parmi ces derniers, il est, découvert en 1922, un véritable chef-d'œuvre : c'est un vase à parfums, un « alabastre », portant la signature du peintre Pasiadès. De ce maître (qui vivait à la fin du VIe siècle avant notre ère) on ne possédait jusqu'ici que deux vases authentiques et signés, l'un à Paris, l'autre à Londres; tous deux le cèdent, en intérêt et en perfection, à celui de Delphes, produit raffiné d'un archaïsme adroit, savamment et spirituellement avivé d'exotisme : sur le fond blanc de la fragile panse fusiforme se détachent en fraîches couleurs une Amazone vêtue à la Scythe et une Ménade, accourant l'une vers l'autre dans un mouvement si gracieux qu'il ressemble à une danse; près d'elles lève la tête un svelte oiseau à aigrette, une « demoiselle de Numidie » (on a pu l'identifier

tant est exact le dessin) haut perchée sur ses longues pattes grêles.

Car le sol grec est riche encore en œuvres d'art, et c'est à elles, en définitive, que va le meilleur de nos espérances. Demandez cependant à un membre de l'École partant en fouilles ce qu'il souhaite découvrir, à coup sûr il vous répondra : « Des inscriptions »; certes, l'inscription demeure encore, scientifiquement parlant, la trouvaille la plus recherchée; mais la statue, c'est (vague espoir toujours inavoué, car la présomption irrite Némésis) la récompense au long effort plus désintéressé que réclame la science austère. Cette récompense, rare pourtant, l'École française l'a toujours reçue; depuis longtemps à Délos et à Delphes, dont les musées regorgent, et, depuis peu, à Thasos.

***

Fort difficile — car sur le site ancien, s'élève un village moderne, interdisant l'extension des chantiers et modérant à l'excès les ambitions des chercheurs — la fouille menée à Thasos depuis 1911 par l'École abonde néanmoins en enseignements historiques; elle nous éclaire sur la vie originale de ces « colonies » grecques, qu'établirent, sur toutes les côtes méditerranéennes et durant toute l'antiquité, des fugitifs chassés de leur ville par le triomphe de rivaux politiques, ou simplement des émigrants avides d'une existence moins mesquine et moins uniforme. Fondée au VIIe siècle avant J.-C. par des Pariens, dans une île de la côte Thrace, Thasos se révèle cité puissante, avec son acropole fortifiée aux portes décorées de grands bas-reliefs, son théâtre, son agora bordée de longs portiques, environnée d'édifices religieux et municipaux. Les inscriptions y sont nombreuses, lois, décrets économiques réglementant le commerce, dédicaces, rituels vénérables fixant les formes traditionnelles des cultes nationaux; et aussi les œuvres sculpturales.

La découverte d'une statue du VIe siècle, inachevée — donc, assurément, travaillée sur place — est venue confirmer l'existence, dès les temps archaïques, d'une école de sculpture thasienne qui sut ingénieusement combiner des tendances

asiatiques et attiques. La statue est celle d'un colossal « Apollon au bélier », d'un Apollon « karneios », protecteur des troupeaux, par conséquent; mais, différent des autres « criophores » jusqu'ici connus, il serre le bélier contre sa poitrine au lieu de le porter sur ses épaules. Plusieurs beaux marbres, pour les temps classiques et hellénistiques, montrent combien peu fermées aux influences extérieures furent les écoles locales de sculpture : l'expression « pathétique » d'une tête casquée, aux yeux noyés d'ombre, évoque les célèbres fragments scopasiques des frontons tégéates; un jeune dieu oriental — Attis ou Mithra — transpose en hellénique rêverie la mélancolie plus douloureuse des modèles phrygiens; deux têtes de Zeus du IVe siècle, graves mais bienveillantes dans leur sérénité, comptent parmi les meilleures productions d'un art déjà « archaïsant ». La trouvaille capitale est celle d'un Dionysos juvénile, imberbe, presque féminin avec sa longue chevelure et ses traits délicats : type affectionné de la statuaire hellénistique, mais jamais peut-être aussi heureusement réalisé. Le style en est « éclectique » sans académisme; une langueur tendre, presque praxitélienne, un charme plus émouvant, dérivé de Scopas, se fondent très subtilement en douceur sérieuse : éclectisme sans doute, mais qui n'est encore ni formule d'école ni impersonnel procédé, et qui se manifeste, tout à côté, sous un aspect plus vigoureux. Dionysos faisait partie en effet d'un ensemble, d'un monument choragique où l'accompagnaient — car il est le dieu des représentations théâtrales et musicales — les statues de la Tragédie, de la Comédie, du Dithyrambe et de la « Sérénade » (ceci encore est du nouveau); le réalisme du sculpteur s'affirme amplement dans le masque de vieillard aveugle que la Tragédie tient à la main; quant aux adroites et fermes draperies de la Comédie, ce sera bien caractériser leur mérite que de rappeler à leur propos la Victoire de Samothrace.

Même « éclectisme » sans banalité dans les monuments thasiens : rien, certes, de tout à fait inattendu, mais toujours franchise d'exécution, sûreté de goût, adaptation heureuse aux nécessités d'un « urbanisme » intelligent, voire non dépourvu de grandeur. Bien des villes envieraient ces amples promenoirs couverts que sont les portiques de l'Agora; bien des archi-

tectes la fine science technique qui présida à la construction comme aux remaniements du théâtre : audacieusement établi sur une pente rapide, et gêné dans son expansion normale par le voisinage de l'enceinte fortifiée, il présente, de ce fait, un plan, cette fois, vraiment original, appliqué sans timidité ni maladresse : car les difficultés, en Grèce, furent toujours génératrices d'innovations élégantes. En face de l'hétéroclite Macédoine et de la Thrace « barbare », Thasos demeura, ses arts comme son histoire nous l'attestent, la citadelle avancée d'un hellénisme très vivace et très pur.

Sur la côte thrace elle-même, l'École explore et exploite d'autres sites. On a parlé de la *toumba* de Dikili-Tasch; tout auprès de cette fouille préhellénique, celle de Philippes fait revivre éloquemment les temps hellénistiques et romains. Curieuse ville, où le roi de Macédoine dont elle prit le nom (ce Philippe qui fut père d'Alexandre le Grand) avait implanté une colonie de prospecteurs : le massif aurifère du Pangée est en effet tout proche, et c'est là que fut extrait et frappé cet or qui paya ambassadeurs, mercenaires, émissaires... et traîtres, et parmi ceux-ci jusqu'à la Pythie, jusqu'aux amphictyons de Delphes! A Philippes encore ce champ de bataille où les légions d'Octave et d'Antoine défirent Brutus — et avec lui la République romaine. Passé complexe, tout de superpositions, de mélanges, d'alliages, et dont le reflet nous est assez fidèlement gardé par les ruines; par celles de l'original Théâtre où les représentations dramatiques firent place, très tôt, aux jeux du cirque, aux exhibitions de fauves, au chasses, aux combats de gladiateurs; par celles, surtout, des multiples sanctuaires dédiés comme à Délos aux divinités les plus diverses. Isis Regina, flanquée de Sarapis, d'Harpocrate, d'Hor-Apollon, voisine avec le Sylvain italiote dont le sanctuaire fut taillé en pleine roche par les vétérans romains devenus paysans de Macédoine; dans des niches rupestres, près du Sylvain, s'installent Bacchus-Liber, Hercule, Mercure; dans la roche encore, au pied des trois reliefs sculptés où l'Artémis Bendis immole la biche — avec le même geste que Mithra tauroctone — se creuse la fosse où l'on répète rituellement l'égorgement; c'est encore la syrinx de Pan, la statuette de Télesphore, Hermanubis, Mars Ultor au

théâtre, Hermès ithyphallique dans le Baccheion, et les Dieux cavaliers des Thraces, et les Dieux orientaux, Attis, Mèn, Cybèle assise avec le lionceau sur les genoux et le tympanon à la main; et toutes les inscriptions dédicatoires de l'Archigalle, du Boukolos, du prêtre Némésiaque, des confréries dévotes, et même des associations sportives. Pullulement de cultes en décomposition, tourbillon spasmodique de religions émiettées que va chasser le vent, le haletant cauchemar flaubertien de la *Tentation* s'est soudain immobilisé en tranquilles sculptures, bien correctes et bien sages, sur les parois rocheuses et les plaquettes en marbre des ex-voto. La fouille a déjà livré ces bas-reliefs religieux par centaines. C'est être, il est vrai, indulgent, que de passer sous silence leur valeur artistique! Mais, tels quels, produits assez vulgaires d'un art qui tourne à la fabrication, l'archéologue les apporte à l'historien des religions en documents de prix : voici par exemple, dans la série consacrée à Némésis, que la déesse est identifiée avec Tyché (la Fortune) dont elle pousse du pied la roue hasardeuse, en même temps qu'avec Thémis (la Justice) dont elle tient à bout de bras les balances; la voici qui va se confondre, elle « l'invincible, l'invaincue », nous disent les dédicaces, avec Niké, la victoire même, debout sur un globe, ailée, couronnée, porteuse du rameau qu'elle a emprunté à l'Espérance, et de la couronne qu'elle tend au vainqueur. On saisit là, en pleine fermentation, cet étrange amalgame de réminiscences religieuses déformées, de symboles moraux affadis, et de banales abstractions philosophiques, dont émergèrent, inconsistants et las dès leur naissance, les cultes allégoriques du Bas-Empire.

Cinq grands champs de fouilles — voilà, semblerait-il, de quoi absorber l'activité de l'École française; elle s'exerce pourtant en un autre domaine encore : celui de l'exploration archéologique.

La Grèce est, à la lettre, à un point invraisemblable, pavée d'antiquités. Il n'est guère de minable bourgade où un sondage heureux ne puisse atteindre la couche antique, caractérisée par les débris de vases peints. Dans la montagne ou le maquis déserts, nombreuses sont les ruines helléniques encore

reconnaissables, enceintes fortifiées de villes ou simples blocs de marbre éclatés; nombreux aussi les restes préhelléniques, chambres funéraires taillées dans les roches, ou tertres qui recèlent, non des sépultures, mais des habitats superposés. Le soc des charrues retourne et broie, chaque année, les poteries des demeures enfouies ou des tombes; et les torrents d'hiver, entraînant l'humus maigre, dénudent des pierres appareillées, ou effritent des nécropoles. Il n'est point question, certes, d'ouvrir un chantier partout où se laissent discerner de tels vestiges; mais, à notre époque où se posent chaque jour à l'archéologue de nouvelles et pressantes questions, il est indispensable de préciser assez vite en quels lieux les réponses devront être cherchées. Aussi la Grèce tout entière est-elle explorée méthodiquement, et non pas seulement la Grèce propre et les îles, mais aussi cette Hellade prolongée que sont la Macédoine et la Thrace. Explorations qui rappellent les âges héroïques de l'archéologie; ce sont encore, comme au temps d'Hadji-Stavros (et peut-être n'a-t-il point disparu), les longues étapes à dos de mulet, à travers de sauvages solitudes, et les chants mélancoliques de l'agoyate, et les haltes dans des gîtes précaires, où l'hospitalité primitive est offerte, à la manière antique, par quelque descendant d'Eumée.

De ces investigations, souvent pénibles, on tire assez fréquemment un immédiat profit, par la découverte, en quelque village perdu, d'inscriptions inédites; mais leur but principal est bien plutôt de repérer et de relever avec ordre, pour une région donnée, tous les « gisements » archéologiques, en déterminant leur nature, leur intérêt, leur valeur : de quel genre de « site », il s'agit, préhellénique, archaïque, classique ou hellénistique, c'est ce qu'un œil exercé reconnaît aux débris visibles sur le terrain même, ou d'après les indices livrés par un rapide sondage. Ainsi les « prospections » de l'École française en Crète et en Macédoine orientale ont décidé l'ouverture des fructueuses tranchées de Mallia, de Dikili-Tasch; ainsi un voyage dans les montagnes de Thessalie méridionale — son moindre agrément ne fut point de retrouver, « sur l'Othrys », le paysage même que décrit un sonnet de Hérédia, — put renseigner sur l'antique organisation défensive de cette région de passage, et fournir par surcroît des textes épigraphiques

nouveaux. Ainsi encore, en Argolide, furent repérés deux sites de valeur, dont la mise en chantier fut immédiate : Skoinokhôri, où l'Ecole française a déblayé une petite nécropole « mycénienne », celle de la légendaire Lyrkeia, — ville secondaire, mais en ce pays des somptueuses capitales « achéennes », depuis longtemps exhumées, il était utile d'apprendre, par des trouvailles d'aspect et d'usage quasi populaires, ce que furent au temps des Atrides les bourgades de leurs vassaux, — et Asiné, la « ville au golfe profond » dont parle Homère, la ville, pouvons-nous dire maintenant, par où l'influence égéenne a pénétré dans le Péloponèse. Là, l'École française s'est montrée généreuse : après avoir levé le plan du site et mis en lumière son importance capitale, elle a cédé ses droits de priorité à la Suède, dont les débuts sur le terrain ont pu être, de la sorte, éclatants; les travaux d'ailleurs ont été menés sur les indications détaillées de l'École, et par un de ses anciens membres étrangers, l'archéologue suédois A. W. Persson.

Voyages encore, mais ceux-là plus mouvementés, en Asie Mineure. Peu avant les guerres, l'École avait amorcé près d'Éphèse une fouille pleine de promesses : c'était un vaste sanctuaire, apollinien encore, — celui de Claros, célèbre dès les temps homériques dans tout le monde ionien, — dont elle avait reconnu l'aire considérable, dégagé même des Propylées remarquablement conservés; on avait donc des chances de découvrir là presque intact l'un des centres religieux les plus vénérables de l'antiquité. L'éphémère occupation grecque rendit possible en 1921 une courte campagne de fouilles; elles mirent au jour, sur une acropole toute proche, un temple d'Athéna, mais on réserva, heureusement, pour plus tard, le chantier de Claros même, dont les Propylées, non moins heureusement, avaient été à nouveau ensevelis sous les alluvions du fleuve Halès. Une longue exploration épigraphique dans la région environnante fournit en outre soixante-dix textes inédits. Mais déjà s'annonçaient les désastres prochains; des paysans turcs suivaient pas à pas les archéologues, et ceux-ci s'aperçurent que les inscriptions par eux copiées étaient, sitôt leur départ, martelées et brisées — en haine de tout ce qui pouvait, de quelque manière que ce fût, rap-

peler le souvenir de la Grèce! L'année suivante, le voilier qui transportait les archéologues et leur matériel de fouilles fut accueilli, comme il approchait de la côte redevenue ottomane, à coups de canons; et l'on sait l'incendie de Smyrne, la destruction systématique de tout ce qui, antique ou moderne, était grec (racontée ici même par Ch. Digoy). En 1924 seulement l'École française fut autorisée à travailler de nouveau en Asie Mineure; non point à Claros (car le pays était infesté de pillards, avant-coureurs ordinaires de la civilisation islamique), mais plus au Nord, à Téos, où elle déblaye maintenant un grand temple de Dionysos et une vaste ville hellénistique, avec acropole fortifiée, théâtre, gymnase, odéon, ports et nécropoles. C'est une fouille intéressante qui sera menée là, en attendant que l'on puisse retrouver, sous le limon protecteur, le mystérieux sanctuaire de Claros; il est d'ailleurs équitable de reconnaître, et de saluer comme un bon augure pour l'avenir, l'aide que reçoivent des services turcs les archéologues français : à Téos, leur sécurité a été à peu près assurée par un bataillon de troupes régulières.

On peut, sur ces fouilles futures d'Asie Mineure, fonder de grands espoirs : au cours des âges, du moins jusqu'à ces derniers temps, l'Ionie fut un peu moins dévastée que la Vieille Grèce, moins pillée aussi par les amateurs d'art, Romains ou autres. Peut-être la terre ionienne, mieux encore que le sol grec déjà tant exploité, nous livrera-t-elle maintenant les grands bronzes et les grands marbres des belles époques. Avec tout le peuple hellène, — mais pour des raisons un peu différentes, — l'archéologue tourne vers la côte micrasiate ses regards avides et nostalgiques.

***

Les six années de travaux dont on vient d'apprécier quelques résultats, choisis parmi les moins exclusivement techniques, ont affirmé, et notablement accru, le renom scientifique de l'École française d'Athènes. Son directeur a transmis au savant qui depuis un an lui succède un fort bel héritage; avec confiance, car la maîtrise de Pierre Roussel est incontestée. De ces travaux, les spécialistes trouveront,

dans les chroniques du *Bulletin de Correspondance hellénique* (le périodique publié par l'École depuis 1876) des comptes rendus détaillés; il s'y manifeste que l'École a bien su, comme elle se le proposait, et malgré les circonstances difficiles, faire brillante figure parmi les meilleurs Instituts archéologiques d'Athènes.

Émulation qui pourtant ne fut jamais rivalité; tout au contraire, un esprit, assez neuf vraiment, de collaboration, a présidé durant ces six ans aux rapports entre Écoles. De l'une à l'autre, les enseignements des fouilles étaient confrontés après chaque campagne, et concertés les projets de recherches nouvelles. Si les progrès de l'archéologie grecque, en ces derniers temps, furent rapides, c'est, pour beaucoup, grâce à une telle entente, à une telle communauté d'efforts. De ces efforts communs, l'École française d'Athènes a fourni une part qui certes ne fut ni la moins méritoire, ni la moins ample.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE

PAUL VALÉRY

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'entrée de M. Paul Valéry à l'Académie française consacre non seulement la gloire d'un de nos plus grands écrivains, mais encore elle constitue un événement littéraire considérable et presque un symbole. Je veux dire qu'il arrive le plus souvent que le choix que les Immortels font de tel ou tel candidat ne comporte que le couronnement d'une carrière personnelle et le dernier élan d'un succès. Mais ici nous nous trouvons pour ainsi dire au centre de plusieurs courants spirituels, dont nul n'aurait pu prévoir qu'ils s'uniraient un jour pour former le merveilleux cristal que nous admirons.

Dans le magnifique discours qu'il vient de prononcer et dont la prose fait retentir le plus beau son traditionnel, avant d'en arriver à évoquer devant nous la figure d'Anatole France, M. Paul Valéry nous a dit quelque chose de sa formation d'esprit et surtout des rapports que l'on peut établir entre celle-ci et celle des hommes de sa génération. On dit aujourd'hui le symbolisme comme l'on dit le romantisme, sans prendre garde qu'il a comporté bien des mouvements divers et plus particulièrement trois vagues d'inspiration différente. La première pourrait être appelée celle des expérimentateurs, de ceux qui, encore ignorants du but, tentaient de se creuser un chemin nouveau; je citerai Laforgue, Gustave Kahn, Téodor de Wyzewa, Charles Morice, Édouard Dujardin, Jean Moréas, Rémy de Gourmont et

avec eux, Francis Poictevin (qui joue un rôle effacé et curieux et qui est comme un chaînon entre les Goncourt et Marcel Proust) Jean Dolent et Adrien Remache. La seconde vague fit triompher le symbolisme : Henri de Régnier, Maurice Mæterlinck, Paul Adam, Émile Verhaeren, Francis Viélé-Griffin, et auprès d'eux, Barrès; la troisième, qui se composait des successeurs, se tournait déjà vers autre chose : André Gide, Pierre Louÿs, Camille Mauclair, et enfin Paul Valéry.

Mais déjà ici se formait ce que contient d'unique le symbolisme et l'élément qui l'allait à la fois achever, transformer et réduire dans un composé de formules. De cet air merveilleux qui entourait sa jeunesse, et dont ceux de ma génération ont senti avec tant de juvénile émotion les effluves extrêmes, M. Paul Valéry traçait l'autre jour le plus noble tableau; quelque chose de totalement neuf naissait en effet à cette époque. On fait aujourd'hui à bien des jeunes gens mérite d'une audace et d'une nouveauté qu'on leur attribue par ignorance des véritables conditions de notre temps. Mais la vérité est que c'est entre 1885 et 1900 que se sont formées cette nouveauté et cette audace que l'on remarque tant aujourd'hui.

On s'inquiète parmi nous, écrit M. Paul Valéry, de restituer les lois naturelles de la musique poétique, d'isoler la poésie même de tous les éléments étrangers à son essence, de se faire une idée plus précise des moyens et des possibilités de l'art par une étude et une méditation nouvelles du vocabulaire, de la syntaxe, de la prosodie et des figures. Les uns poursuivant cette analyse, les autres se confiant à leur sensibilité dont ils développaient les expressions à l'infini, ils composaient ensemble le mouvement littéraire le plus tourmenté de philosophie, le plus curieux de science, le plus raisonneur, et cependant le plus possédé de la passion mystique de la connaissance et de la beauté, que l'histoire de nos lettres ait enregistré.

Oui, ces traits sont communs à beaucoup des hommes de cette espèce, mais un seul, je crois, peut en revendiquer la totalité : M. Paul Valéry lui-même. Tourmenté de philosophie... C'est *la Soirée avec M. Teste, Eupalinos, l'Ame et la Danse*... Curieux de Science... Lisez *Rhumbs, le Cahier B. Analecta*... Raisonneur... Voyez *l'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*, la *Crise de l'Esprit, Au sujet d'Adonis*...

Possédé de la passion mystique de la connaissance et de la beauté... Vous avez *la Jeune Parque, la Pythie, Ébauche d'un Serpent, le Cimetière marin,* miracles de délire organisé afin d'atteindre ces frontières de l'intelligence que la raison n'atteint pas. *Don des écumes,* dit l'auteur lui-même de ce vertige sacré qui mène l'homme à son propre abîme, mais qu'il n'a voulu connaître qu'en pleine conscience et par une expérience approfondie de ses propres moyens.

Si l'on cherche à résumer dans une formule la figure de M. Paul Valéry, que trouve-t-on? Une investigation anxieuse et incessante des secrets les plus subtils de l'esprit, ainsi que la recherche des méthodes qui rendraient constamment possible et opérante cette investigation. En réalité, il devrait exister aux yeux de M. Valéry une mensuration exacte des phénomènes de l'intelligence. L'idéal aurait été justement d'établir cette géométrie de l'intellect en tenant compte autant de ses dimensions inconscientes que des conscientes. Ce qui rend très unique la préoccupation de notre auteur, c'est qu'il ne s'agit, je le répète, que de l'homme ramené au don de percevoir et de comprendre et de créer sur un plan abstrait. Il n'accorde à l'âme aucune faculté spéciale et refuse d'admettre le phénomène mystique. (Il dit de l'âme dans un dialogue sur la Danse, la plus pure, peut-être, des cimes valériennes, que pour elle « le Dieu, et la Sagesse, et la profondeur qui lui sont demandés, ne sont et ne peuvent être que des moments, des éclairs, des fragments d'un temps étranger, des bonds désespérés hors de sa forme. ») De plus, de cette investigation est à peu près écarté tout ce qui tient au substratum psychologique, c'est-à-dire à la sensibilité, il s'agit d'états de conscience et non d'états émotifs.

En parlant, au sujet de M. Paul Valéry, de la poésie pure, on a beaucoup cité le nom d'Edgar Poë, et bien à tort, selon moi. Edgar Poë a pu employer le mot, mais jamais il n'a entendu la chose au sens où l'entend M. Paul Valéry. La Poésie pure était aux yeux de l'auteur du *Corbeau* la transmission à autrui d'un phénomène spécial à certaines âmes et qui est la transe poétique : c'est une disposition des facultés communes à l'intelligence, au sentiment et aux sens et qui met l'homme en communion avec le cosmos en même temps

qu'elle lui communique des mouvements psychologiques particuliers et assez inconnus aux autres êtres. Ces mouvements, si on les veut comprendre, il les faut poursuivre dans les correspondances, les écrits intimes et les souvenirs des poètes plutôt qu'en leurs poésies où le souci de stylisation les déforme et les rend souvent peu accessibles.

Mais laissons à Poë lui-même la parole pour expliquer ce qu'il entend par poésie :

Au reste, écrit-il, nous obtiendrons plus immédiatement une idée claire sur ce qu'est la véritable Poésie en nous bornant à rappeler quelques-uns des éléments simples qui déterminent chez le poète lui-même le véritable effet poétique. Il reconnaît l'ambroisie qui nourrit son âme dans les astres brillants, qui illuminent le ciel, dans les replis de la fleur, dans les bouquets d'arbustes bas, dans l'ondulation des champs de blé, dans les grands arbres penchés de l'Orient, dans les lointains bleuâtres de la montagne, dans les groupements des nuages, dans le scintillement des ruisseaux ombragés, dans l'étincellement des rivières d'argent, dans le calme des lacs retirés, dans les profondeurs des sources solitaires où se mirent les étoiles. Il la discerne dans le chant des oiseaux, sur la harpe d'Éole, dans les soupirs du vent nocturne, dans la voix plaintive de la forêt, dans la houle qui fait sa lamentation au rivage, dans le souffle frais des bois, dans l'odeur des violettes, dans le parfum voluptueux de la jacinthe, dans la senteur évocatrice qui lui arrive, le soir, des lointaines îles inconnues à travers de confus océans, illimités, inexplorés. Il la retrouve dans toutes les nobles actions, tous les motifs désintéressés, tous les instincts sacrés, tous les actes chevaleresques, généreux, toutes les abnégations de soi-même. Il la sent dans la beauté de la femme, dans la grâce de sa démarche, dans l'éclat de ses yeux, dans la musique de sa voix, dans son tendre rire, dans ses soupirs, dans l'harmonieux bruissement de sa robe, etc.[1].

Ce texte qui fait partie des trois essais que M. René Lalou appelle la charte de la poésie pure, on voit à quel point il diffère de la conception que Mallarmé et M. Paul Valéry, — et certains de leurs commentateurs après eux, — se font de cette poésie. Ici nous trouvons la conception familière à certains écrivains étrangers, Poë lui-même, Shelley, Keats, Coleridge et les romantiques allemands. Elle met en branle un appareil mêlé de métaphysique et d'émotion, et non cet instrument plus technique, appelé à reconstruire de pures agitations cérébrales, auquel nous avons affaire aujourd'hui.

1. *Le Principe poétique*, dans *Trois manifestes* (traduction de René Lalou, chez Kra).

La nouveauté de celui-ci est absolue. Aucun précieux, ni les poètes anglais de la Renaissance, si raffinés, ni Maurice Scève, ni même Gongora n'ont rien produit de pareil. L'erreur d'une assimilation des uns aux autres provient de certains parallélismes dans les recherches de l'expression. Mais prenez n'importe lequel des poètes nommés plus haut, vous trouverez, derrière la dentelle ou le cristal de la forme, un ensemble de sentiments habituels, plus voisins même de ceux qu'ont exprimés Ronsard ou Béranger que des sources émotives de Poë ou de Keats. Chez notre poète, au contraire, c'est l'élément spirituel qui paraît tout différent et qui, pareil au serpent de l'Éternité, se tourne indéfiniment sur soi-même, n'offrant aucune prise aux réactions de la vie affective ou accidentelle. « Peinture d'une suite de substitutions psychologiques, dit de *la Jeune Parque* son auteur, et en somme, le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit. » Il resterait à démontrer ce que cette peinture si épurée, — dans *la Jeune Parque* et ailleurs, — en renonçant aux états de sensibilité emprunte encore à la physiologie et retrouve l'animal au fond de cette fièvre de conscience[1].

Le principe poétique de Poë tel que nous l'avons vu plus haut demeure assez analogue à ces états semi-religieux où M. Henri Brémond a vu si finement l'ébauche du sentiment mystique. Il reparaît encore dans Baudelaire. Mais chez Mallarmé d'abord, chez Paul Valéry ensuite, les états de cet ordre sont moins sensibles; la poésie n'a plus à transmettre des états de l'âme, mais des expériences ou des conflits mentaux résumés dans la perfection de la plus exacte et de la plus riche des techniques.

L'éloquence, l'amplification latine, la justification de la thèse avancée, la discussion, l'enseignement, la propagande sont aussi absentes du *Corbeau*, de *l'Epipsychichon*, de

1. La Pythie exhalant la flamme
De naseaux durcis par l'encens...

(*La Pythie.*)

Chienne splendide, écarte l'idolâtre!
Quand solitaire au sourire de pâtre
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes.

(*Le Cimetière marin.*)

l'Ode au Rossignol, de *Kubla-Khan* ou du *Roi des Aulnes* que de l'*Après-midi d'un faune* ou de *la Jeune Parque*; mais le rayonnement de poésie pure n'a point pour centre le même foyer, et si les uns dérivent d'une exaltation poétique de l'organisme tout entier, les autres prennent leur source dans une volonté purement spirituelle de création esthétique. D'où l'horreur maintes fois proclamée par M. Paul Valéry pour tout ce qui ressemble à l'inspiration.

Si je me plais à établir ces distinctions, c'est afin de rendre plus clair le cas unique de Paul Valéry. A vrai dire, ces deux formes de poésie ont une action commune qui apparaîtra avec évidence si on les oppose d'une part à la poésie sentimentale et de l'autre à la poésie oratoire, narrative ou descriptive. (Les *Pauvres Gens* ou les récits de Coppée pourraient être pris pour exemples de l'une, le Hugo sermonnaire ou Leconte de Lisle comme types de l'autre.)

Novalis, qui a été peut-être le plus extraordinaire prophète du XIXe siècle, a vu tout cela le premier, et l'on devrait citer ses textes avant même ceux d'Egdar Poë :

Il y a un sens spécial pour la poésie, un état poétique qui est en nous... — On cherche avec la poésie, qui n'est que l'instrument mécanique destiné à cela, à faire naître des états d'âme, des tableaux, des intuitions... — On conçoit des récits sans autre lien que celui des associations des idées, comme dans les rêves; des poèmes qui n'auraient pour eux que l'harmonie et l'abondance des belles expressions, mais sans aucun lien, sans aucun sens; tout au plus, quelques strophes isolées seraient intelligibles, comme des fragments empruntés aux objets les plus divers. Cette véritable poésie peut tout au plus présenter un sens allégorique général et avoir une action indirecte comme la musique.

Enfin ceci qui rejoint les idées de M. Brémond :

Le sens de la poésie a beaucoup de points communs avec le sens du mysticisme.

On le voit : tout est dit, et les deux aspects où nous résumons la poésie pure, Novalis les a déjà dissociés. Mais l'une de ces définitions tout au moins n'avait point trouvé d'illustration éclatante, — hors peut-être Nerval, — avant la venue de Mallarmé et surtout de Valéry en tant que celui-ci a inauguré ce qu'il appelle lui-même « l'épique et le pathétique de l'Intellect. »

Curieux phénomène d'un poète qui ne donne pas la poésie comme but à sa vie, mais comme un des moyens les plus heureux de l'expérience; comme un jeu à la fois et un drame secret; comme un merveilleux appareil de sondage d'autant plus subtil qu'il ne peut être efficace que s'il est parfaitement beau, mais dont l'objet n'est pas la beauté. Distinction qu'il faut faire, sans quoi on risque de voir en Valéry un de ces sectaires de l'Art pour l'Art comme en ont produit le Parnasse et le symbolisme sous l'impulsion de Théophile Gautier.

Formé par le symbolisme, écoutant parler le sage et profond Mallarmé, rapidement épris des sciences mathématiques, Valéry écoutait les voix les plus diverses sans se donner entièrement à l'une ou l'autre de ces Sirènes. Il entrevoyait un terrain d'entente, une symphonie. Mais, avant tout, connaître l'Esprit; apprendre à l'utiliser; savoir si ses frontières ne sont pas bien au delà des bornes qu'on lui a assignées. De ces premiers tâtonnements sont nés *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* et *la Soirée avec M. Teste*, ce joyau exceptionnel. M. Teste est l'homme qui a appris à faire avec sa pensée toutes les opérations dont elle est susceptible et à les faire avec le secours d'une arithmétique personnelle ne laissant rien au hasard. Léonard de Vinci et M. Teste, ce sont les deux images de soi-même que M. Paul Valéry se formait pendant sa jeunesse. A tout prendre, on peut considérer *Charmes* comme une des opérations de M. Teste, — ses opérations sur la poésie. Et ses cahiers de notes comme d'innombrables preuves d'opérations faites par son intelligence et dont le total seul nous est révélé, — ou comme les données des problèmes dont il n'a pas encore trouvé la solution, — la solution momentanée d'ailleurs, car Paul Valéry, comme Nietzsche, est un esprit qui ne conclut pas.

Ce qui rend difficile cette vie nouvelle de l'intelligence c'est le brouillard dans lequel nous vivons : « Pas de révolution plus profonde, écrit M. Valéry, que celle qui remplacera l'ancien langage et les anciennes idées *vagues* par un langage et des idées *nets* »[1]. Et il revient sur cette idée : « Nous ne sommes pas faits exactement[1] ». Le travail de M. Teste,

1. *Analecta ex Mss. Pauli Ambr. Valerii.* Tomus I (Stols, éditeur).

c'est d'avoir un langage, des idées nets, c'est d'être fait exactement. Celui de M. Valéry aurait été de créer une géométrie de l'intelligence. Celui qu'il a fait d'obtenir des morceaux poétiques parfaits, sans aucun vague dans leur réalisation, exactement limités et voulus, absolument nets. On s'étonnera de cette définition, Valéry passant généralement pour obscur. Mais un théorème quelconque de la géométrie euclidienne passera pour obscur à l'enfant non préparé et qui n'en connaît pas les prémisses. Une poésie de Sully-Prudhomme, — je prends au hasard un poète préoccupé de philosophie, — paraîtra vague à Paul Valéry, Sully-Prudhomme s'étant contenté de notions courantes et n'ayant pas expérimenté le sens exact de chaque idée, de chaque mot. La netteté d'une proposition quelconque n'est pas dans sa lisibilité immédiate, — ce que l'on nomme communément clarté, mais dans la rigueur de l'opération spirituelle dont elle émane. Dans tel ou tel poème, l'agencement sonore et chatoyant des mots, — destinés à donner l'impression d'un groupe de pierreries dont on ferait, dans sa main, mouvoir les feux, — est propre à nous offrir par analogie le sentiment de ces substitutions psychologiques, de ces métamorphoses internes, de cette mue, de cette reptation subtile à travers des fourrés de couleur différente par lesquelles se manifeste la vie en clair-obscur de l'esprit. Et chacun de ces vers recouvre une réalité spirituelle de formation totale, alors que tant de pièces réputées claires trahissent uniquement le bredouillement d'une pensée hésitante, habituée à des notions conventionnelles touchant ses propres phénomènes et les phénomènes extérieurs. On pourrait dire d'ailleurs que plus une pensée est autonome, plus elle est difficile d'accès, — ce qui ne signifie à aucun moment qu'elle soit obscure.

Dans son discours, M. Paul Valéry oppose à l'homme pour lequel il y a des énigmes celui dont le système est de les éviter; en l'espèce son prédécesseur. Contraste piquant: car tous deux passent pour sceptiques. Mais le scepticisme de France avait une arrière-pensée; celui de Valéry n'en a point. Le rôle de France était de remplacer une illusion par une autre, plus cruelle. Celui de Valéry, de voir

d'abord s'il y a illusion et en quoi elle consiste. Ce n'est pas un moraliste, c'est un savant. Aussi souligne-t-il non sans malice qu'il y avait dans les livres de l'auteur du *Lys Rouge* « un art consommé de l'effleurement des idées et des problèmes les plus graves ». Mais les problèmes de France étaient les problèmes de tous; un Français moyen, après la lecture de ses journaux, n'avait pas des sujets de conversation très différents de ceux de M. Bergeret; mais il ne trouvait qu'une formule où celui-ci en eût trouvé dix. Les problèmes que se pose M. Valéry appartiennent à M. Valéry seul; celui-ci se taisant, personne ne les soulèverait plus, hormis des élèves plus fantômes que disciples et ces commentateurs qui ne vivent que de s'*entregloser*, comme dit Montaigne.

Dans son discours sur M. Paul Valéry, où il y a tant de choses excellentes, M. Gabriel Hanotaux, après avoir opposé un poète formé par la vision de la mer à un poète élevé à l'école de la Seine, rappelle ce mot d'Anatole France : « Plus je vis, plus je sens qu'il n'y a de beau que ce qui est facile ». Mais la facilité est le synonyme de la paresse. J'ai souvent pensé que le scepticisme et le nihilisme de France n'étaient que des formes de sa paresse; il faut une action incessante de l'esprit pour vivre avec foi, contrairement à l'opinion courante qui y voit un abandon de l'intelligence. Lorsque Anatole France aimait Racine, il l'aimait pour sa facilité; M. Paul Valéry qui l'aime aussi l'aimerait pour des difficultés vaincues. Même sur cet amour commun, ces deux grands esprits ne pouvaient s'entendre. Pourtant l'un et l'autre ils ont tendu au classicisme, et c'est ce que rappelle la fin du discours de M. Valéry qui fait alors une merveilleuse apologie de nos œuvres classiques, « œuvres incorruptibles qui nous inclinent malgré nous devant leurs figures parfaites et qui atteignent en déesses un degré de naturel surnaturel ».

Mais qu'est-ce que le classicisme?

Je me suis souvent posé cette question. M. Valéry fait de lui une définition à mon sens incomplète; il le voit fleurir grâce à des règles impitoyables, à des sacrifices sans nombre. Il le montre guerroyant contre l'arbitraire « par l'arbi-

traire même, l'arbitraire organisé et décrété, luttant contre les écarts personnels, contre la surabondance et la confusion, et en somme contre la fantaisie absolue ». J'entends bien : mais ces règles, ces contraintes s'appliquaient à tous; et cependant tragédies, fables, maximes, traités, comédies, romans, sermons fleurissaient sans nombre autour de Racine, de La Rochefoucauld, de Descartes, de Molière, de madame de la Fayette, de Bossuet; ils subissaient le même joug, ils n'ont aucune de leurs vertus.

Il y a donc autre chose, mais quoi? Embrassez d'un seul coup d'œil les plus grandes œuvres françaises : les *Essais* de Montaigne, les *Pensées* de Pascal, les *Mémoires* du cardinal de Retz, du duc de la Rochefoucauld, de Saint-Simon, *Phèdre*, *Tartufe*, le *Discours sur la Méthode*, *la Princesse de Clèves*, *Grandeur et décadence des Romains*, le *Discours sur l'Universalité de la langue française*, et tant d'autres, et cherchez leur lieu commun. Clarté, mesure, grâce? Que ces mots sont vides pour peindre ces grandes figures! Ils ont cela en commun avec Quinault, avec madame des Moulières, avec le chevalier de Méré, avec madame de Graffigny, avec Florian. Mais alors? Ne croyez-vous pas que ce dernier secret des classiques soit dans la densité de leur pensée unie à la densité de l'expression? La rapidité avec laquelle nous sont donnés les résultats de tant d'expériences et la contraction de la forme pour rendre perceptibles ces résultats avec le minimum de temps et de mots, voilà bien, me semble-t-il, leur plus forte action. Ils l'obtiennent pratiquement en tenant le moins souvent compte de l'accidentel, en visant au général, à l'universel même, du moins à l'universel humain, ce qui les rend si différents de certains romantiques qui ont tendu à l'universel cosmique.

Mais ici interrompons-nous pour entendre Mallarmé :

> Parler, dit-il, n'a trait à la réalité des choses que commercialement; en littérature, cela se contente d'y faire une allusion ou de distraire leur qualité qu'incorporera quelque idée.

Et il ajoute, divinement :

> Je dis : une fleur! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices vus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

Cette contraction, cette généralité dont je parlais au sujet des classiques, les voici offertes par Mallarmé comme enseignement à ses symbolistes. Peu ont profité de ses leçons. Mais si je lis M. Valéry, je retrouve à la fois le fruit de cet exemple et celui des auteurs du XVIIe siècle. Le goût de l'abstrait, l'amour de *l'absente de tous bouquets*, l'a conduit à se rapprocher des plus purs maîtres français. Et ici, si je repense à Anatole France, je ne puis complètement voir en lui un de leurs héritiers comme on l'a dit. Cette facilité, — mais cette abondance, — cette clarté, cette grâce, cette harmonie, — mais cette lenteur à dire les choses, — s'il est classique, le ramènent à Fénelon, à Bernardin de Saint-Pierre. Pur, il l'est comme Canova. Je ne m'élève pas ici contre lui que j'admire, mais contre des enthousiastes trop exubérants. Le classicisme de M. Paul Valéry est différent. Ces traits essentiels dont je parlais, vous les voyez dans *Cimetière Marin*, dans l'*Ame et la Danse*, dans *la Soirée avec M. Teste*, dans *Au Sujet d'Adonis*, dans la préface à Montesquieu, que M. Valéry m'a avoué n'avoir lu qu'il y a peu de temps et à qui il fait si souvent penser, tant il a retrouvé facilement le moule des meilleurs.

Au temps du symbolisme, alors que l'on traitait de manifestation barbare cet essai d'une nouvelle façon de concevoir le monde; alors que les faux classiques, — toujours si nombreux en France où l'on croit volontiers que l'on est soi-même un petit-fils de Racine parce que l'on croit obéir à ses lois, — raillaient ces hommes neufs; alors que l'on prodiguait les insultes à ces indépendants coupables d'aimer Shelley, Keats, Edgar Poë, Wagner, Novalis, Ibsen, Tolstoï, Dostoïewsky, tous ces ennemis de cette âme française si fragile qu'elle risque de se friper, comme l'on sait, si passe sur elle un vent nouveau, même par-dessus le Rhin, la Manche ou le Cattégat, aurait-on pu imaginer que l'homme qui aujourd'hui approcherait de plus près l'esprit et la forme des classiques sortirait de ces abominables phalanges et qu'il viendrait un jour à l'Académie proclamer bien haut cette filiation? Cependant M. Paul Valéry ne renie pas ses origines.

On commençait, disait-il, ces jours-ci, de saisir dans l'air intellectuel la rumeur d'une diversité de voix surprenantes et de chansons

encore inouïes, le murmure d'une forêt très mystérieuse dont les frémissements, les échos, et parfois les ricanements pleins de présages et de menaces, inquiétaient vaguement, persiflaient nettement les puissants du jour qu'ils pénétraient peu à peu d'une sourde persuasion de leur ruine.

Ainsi décrit-il le symbolisme. C'était en effet une forêt féerique où les nixes de Wagner voisinaient avec les fées de Swinburne, où les trolls d'Ibsen faisaient bon ménage avec les roussalkas des rivières russes. Ces voix s'unissent aujourd'hui dans l'univers entier pour écouter et célébrer la voix de la Sirène méditerranéenne qui a chanté *la Jeune Parque*.

C'est tout cela qui a fait de la réception de M. Paul Valéry à l'Académie française, comme je le disais au début de cet article, un événement littéraire considérable et presque un symbole.

EDMOND JALOUX

TABLEAUX DE LONDRES

I. La Revue des Couleurs. — Devant les verdures de Saint-James Park, dont la pièce d'eau, traversée par les canards, moire la pénombre, dans le grand fer à cheval que forment les bâtiments de l'Amirauté, c'est aujourd'hui, à la fin de la matinée, pour l'anniversaire du roi George V, une cérémonie qui se renouvelle chaque année, *la revue des couleurs*. Des estrades ont été élevées, de chaque côté de l'arche centrale. Dans l'ensemble des constructions, d'un ton général gris sombre, où la brique même a perdu sa couleur, ces gradins couverts d'une foule de spectatrices serrées, aux robes claires, mettent une note fraîche d'aquarelle, par-dessus l'étendue des deux mille *horse guards* vêtus de la tunique rouge et du haut bonnet à poil. Les pantalons bleu sombre à bande rouge, les épaulettes blanches lisérées de noir, les boutons dorés : c'est un spectacle luisant, vernis, en relief, bien fait pour cette verdure d'été du grand parc, le ciel ensoleillé mais nuageux, les murs patinés par l'atmosphère de Londres, dans des tons de sépia.

Sur le vaste quadrilatère de la place, les troupes dessinent comme une série de figures géométriques, rouges et noires, — rouge de l'uniforme, noir du bonnet, blanc des épaulettes et des ceinturons, doré des boutons, luisant de l'acier des fusils, — qui évoluent avec une précision, un automatisme merveilleux. C'est le tableau de music-hall royal, cette *revue des couleurs*, le mieux remonté et machiné que l'on puisse voir.

Rien n'y manque, rien ne vient s'y ajouter, à l'improviste. Pas un homme qui ne fasse corps avec l'ensemble, étroitement. Toute individualité s'exclut. Ce n'est pas deux mille soldats de parade qu'on a devant les yeux, mais une seule mécanique, un grand jouet vivant pour plaire à un peuple, une mécanique huilée, polie, reluisante, rigide et souple...

Le roi est à cheval, au centre de la ligne de fond des bâtiments à colonnades. Autour de lui, ses fils, le prince de Galles et le prince Henry, et deux ou trois officiers des troupes présentées, puis, en seconde ligne, le duc de Connaught, le seul qui porte bicorne avec panache de plumes blanches. Georges V et les siens ont revêtu l'uniforme rouge, le bonnet à poil noir. Celui du roi semble enfoncer plus profondément sur les oreilles, celui du prince de Galles paraît plus étroit et légèrement plus haut...

Les mouvements exécutés par les troupes, qui défilent en longues lignes, l'arme à l'épaule, la tête tournée vers le souverain, dessinent sur le sol sablé, des figures d'une géométrie de couleur surprenante de régularité, de grands X, à l'encre de chine et au vermillon, des quadrilatères, où la règle ne trouverait pas un centimètre à regagner.

Dans les tribunes, les chapeaux de nuances lavande ou abricot s'agitent sur les manteaux dont la note dominante est claire, beige, ciel, rose, d'une grande fraîcheur. Ces tribunes frémissantes, ce kaléidoscope féminin et le grand ciel mouvant, légèrement marbré, fluide dans l'air d'été, donnent une apparence plus solide, massive, à ces épaisses lignes noires et rouges, qui forment là comme un grand parterre à transformations, dont le Roi est le motif central, sous les regards de la Reine, au balcon drapé de rouge, la Reine coiffée d'une sorte de toque claire, drapée comme un turban. Auprès d'elle, le visage de la Princesse Mary, vicomtesse Lascelles, disparaît entre les bords d'une capeline de paille ornée d'une grosse fleur.

The King's birthday, l'anniversaire du roi Georges V. Une heure de matinée de parade, un *pageant* brillant, cliquetant, dont le doré des ornements, le noir pelage des hauts bonnets, le vermillon éclatant des uniformes sont à la gloire de l'Empire, affirment sa richesse, sa durée, son éta-

blissement solide, ses bases et ses ramifications à travers les deux hémisphères.

La revue passée, le Roi, à la tête des troupes regagne le palais de Buckingham, passant au pied du monument colossal et monstrueux, élevé à la mémoire de la reine Victoria, de la grand'mère, qui regarde encore, devant le palais royal, défiler des uniformes, des *horse guards*, rigides, impeccables, or, rouge et noir.

***

II. A LA NATIONAL GALLERY. — Reynolds est le maître de cette grande école anglaise du XVIIIe siècle, qui reprend Van Dyck, en ajoutant à sa technique, à sa grâce élégante, une liberté de métier que l'élève de Rubens n'a jamais eue, sauf un peu dans une étude d'après lui-même, qui est à la *National Gallery*.

Reynolds est peut-être même, du point de vue peintre, plus fort que Van Dyck. Plus sûr de son adresse et de sa spontanéité. Il a laissé des toiles peu poussées, où les blancs, les étoffes de satin, gardent quelque chose du lumineux intense de Rembrandt; par exemple : le *Portrait de Deux Gentlemen*, où il ne se laisse entraîner par aucun amusement féminin et où la lumière frappe les visages avec une rare puissance.

C'est la lumière plus que la couleur qui est fixée par lui. Et c'est l'instant où le peintre atteint sa grande maîtrise, celui où il ne fixe pas seulement un ton, mais emprisonne à jamais la clarté du jour, reflétée, reçue par une étoffe.

Gainsborough est plus aristocratique que Reynolds, mais il n'est pas plus *noble*. Il est moins sain, il est plus maniéré. La chair de la jeune fille, chez Reynolds, dans la toile de l'*Offrande à l'Amour*, est d'une fraîcheur incomparable. Gainsborough atténue; il *frise* la vérité, au propre et au figuré. Il ajoute une ceinture, une écharpe, à un personnage suffisamment habillé, et on le voit! Elles ne sont pas du modèle, mais de lui. Il en a comblé d'autres! Il ne faut pas tout à fait se figurer les gens de son temps comme il les peint (*la Famille Bailley*). Aux yeux de leurs contemporains, ils

passaient, certainement, pour un peu costumés. Le chapeau de la petite fille a été ajouté après coup. Le ruban bleu à l'épaule du petit garçon. Il met une frange à la draperie. L'œil finit par rencontrer presque trop d'ornements autour de ces personnages. Où Gainsborough excelle, c'est dans l'exécution d'un visage seulement, à peine un buste, homme ou femme.

Dès qu'il se trouve devant une toile un peu vaste, il ne peut résister à faire chanter des couleurs, qui ne sont pas toujours faites pour voisiner. Dans le *Portrait de Mrs Siddons*, par exemple, le manteau feuille morte claire, à côté du rouge du fauteuil et du rouge du fond. Le bleu clair de l'écharpe détonne. J'ai aimé, par-dessus tout, jadis, à dix-neuf ans, à un premier voyage à Londres, ce profil de femme coiffée d'un grand chapeau noir retenu par un étroit ruban de velours sous le menton. Depuis, à d'autres séjours en Angleterre, je l'ai moins aimé; aujourd'hui, c'est peut-être, de tous les Gainsborough, celui qui me plaît le moins. Il est d'une conservation radieuse, mais il y a ce jaune, ce bleu et ce rouge...

Aujourd'hui la Salle française est la première dans laquelle on pénètre, à la *National Gallery*, avant l'École anglaise. Elle en est comme le vestibule. C'est peut-être un hommage. Mais, autant les Écoles italiennes et hollandaises ont été prisées, en Angleterre, pendant longtemps, autant la peinture française l'était peu. Le XVIIIe siècle semblait trop léger, impudique : Boucher, Fragonard, etc. Le XVIIe siècle : Largillière, Rigaud, avait été devancé par Van Dyck et continué par Lesly. Nos primitifs étaient alors presque inconnus. Ils moisissaient dans certaines de nos églises de Provence ou de Bourgogne.

... On a composé, enfin, une belle *Salle française*, à la National Gallery. Elle est un peu disparate. On y voit à la fois Claude Gelée et Perronneau, Chardin et Manet, Fantin-Latour et madame Vigée-Lebrun. Mais les toiles semblent avoir grand plaisir à voisiner. Elles offrent, quand même, un air de famille et présentent une diversité, pourtant, qu'on ne rencontre pas dans les salles italiennes, sauf avec Tiepolo et Guardi.

Un éclat incomparable : les fleurs de Fantin-Latour, un

bouquet dans un vase de cristal, des roses dans un panier. Deux toiles qui peuvent affronter Chardin. Ces bouquets de fleurs aidaient à vivre la famille Fantin. Tous ceux que peignaient le peintre de la rue des Beaux-Arts et qui n'étaient pas vendus à Paris, — ce qui était fréquent, étaient expédiés à Londres, à Mrs Edwards, qui les payait deux ou trois livres à Fantin — de cinquante à soixante-quinze francs. Les peintres « qui ne vendent pas » sont plus exigeants aujourd'hui !

De Manet : deux études dont une fort importante, le groupe de soldats qui s'apprête à tirer, pour la toile de l'*Exécution de l'Empereur Maximilien*. On voudrait que Manet fût représenté par une étude de femme, à côté de ces noirs soldats, presque tous vus de dos. Mais, c'est une pièce capitale, comme manière de notre premier impressionniste, du chef d'école, de ce révolutionnaire apparent, qui était un grand traditionaliste, mais qui remontait aux maîtres véritables, en réaction contre la fadeur écœurante où en était venue ce que l'on appelait encore la *peinture*, vers 1855, sous l'empire de Thomas Couture.

Rembrandt, admirablement représenté. A tout âge. Mais le portrait de la *Vieille Femme à la Collerette* est peut-être le chef-d'œuvre de tant de chefs-d'œuvre. C'est une tête ratatinée de vieille, une petite tête qui est devenue comme le poing, pas plus. Elle repose sur une large et épaisse collerette, comme une pomme sèche sur un plateau, taillé dans un nuage. Elle est vivante et déjà morte, obscure comme un caveau muré. Entre la clarté opaque du linge tuyauté et le front que la lumière dore encore, l'ombre sous le menton est d'une violence extravagante, audacieuse et sûre. C'est une merveille d'invraisemblance et de vérité.

Deux toiles de Ver Meer, qui semblent se faire pendant, chacune représentant une femme assise devant une épinette, au couvercle décoré, à l'intérieur, d'un paysage.

On parle beaucoup de *volumes* depuis que la peinture est devenue inconsistante. On en discute dans certains milieux, à perte d'heures. Les Picasso exposés à la galerie Paul Rosemberg par leurs masses étrangement équilibrées ne recher-

chent pas d'autre effet que celui voulu par Ver Meer, de Delft. Mais quelle transparence chez celui-ci, quelle sérénité, quel noble effort de l'intelligence et quel pouvoir quasi sublime de la volonté dans l'ordonnance, l'équilibre, *le métier de peintre*, le fini, poussé jusqu'aux dernières possibilités! Plus loin, il est impossible d'aller. Ces deux toiles de la *National Gallery* mériteraient une meilleure place, moins bas sur la cimaise et avec plus d'espace alentour.

***

III. Les Lyon's tea. — Le *Bouillon Duval du Thé.* L'apothéose du goûter national et démocratique. Un lieu prodigieux, administratif et burlesque, qui évoque le magasin de nouveautés du Gâteau, le Dufayel du *Five o'clock.*

...Les succursales de la maison Lyon, possèdent presque toujours un hall de trois étages de galeries, une salle souterraine, quelquefois appelée : *Palais des miroirs*, et toutes sortes de commodités, depuis le coiffeur jusqu'à la salle de bains. Elle sont ouvertes jour et nuit. Un voyageur descend à l'aube du train, y arrive avec sa valise. Il se baigne, se fait raser; il mange, laisse son bagage, va s'occuper de ses affaires, revient pour le lunch..., etc...

Fountain of soda, tea, breakfast,... chocolats, sous toutes les formes, — les Anglaises sont folles de chocolat, — ces établissements, avec leur air rocambolesque, tiennent tout ce qui se mange et se boit : davantage, puisqu'on s'y baigne.

Du haut en bas des galeries, dès quatre heures, les gens sont attablés autour des tables. Au rez-de-chaussée, dans le tumulte, le brouhaha et la vivacité des habitués, des *maids* vont et viennent, coiffées d'une sorte de diadème de linge brodé, traversé par un ruban noir, au centre duquel sont passées les initiales argentées de la maison.

Cette fois, nous n'aurons, pendant ce séjour à Londres, couru que les musées et les rues. Nous aurons pris le thé dans des premiers étages paisibles, dans des sortes de boutiques d'apparence studieuse, aux alentours du *British Museum*, dans des arrière-magasins élégants; mais ce sont les *Lyon's teas*, qui satisfont le mieux ce désir de voir plus de

gens encore, qui s'empare de nous en voyage, à l'instant où nous croyions être enfin rassasiés. Que de types, qu'on voudrait retenir pour ce qu'ils marquent d'âmes tourmentées! Près de moi, cet après-midi, une jeune fille lit dans un épais volume posé sur la table ronde, autour de laquelle trois autres femmes installées fument ou lisent pareillement. La liseuse, ma voisine, a l'aspect hommasse, une chaîne d'or passée dans la boutonnière de sa veste noire. Elle est coiffée d'un feutre rigide. On devine une bacchante de la bureaucratie, une sapho de cartons verts, sous des airs de quakeresse.

Au-dessus des têtes, au premier étage des balcons circuaires, le chef d'orchestre bat la mesure des deux mains. Il a plus l'air d'un marchand de souliers de faubourg que d'un musicien. Des instrumentistes jouent le *Spectre de la Rose*, avec furie. La tête tourne. Les *maids* au diadème de linge plissé reçoivent les commandes avec des airs impassibles, une insensibilité d'automates. La grosse vaisselle se heurte, le thé remplit des récipients qui abreuveraient des armées. Les gâteaux sont peinturlurés, compacts et carnavalesques... Ma voisine continue de lire, plongée dans son gros roman bien imprimé et cartonné.

Un flot de femmes passe entre les tables, la *Middle classe*, dans ce qu'elle a de plus typique. Des fleurs aux chapeaux, de petites fleurs, printanières, cocasses et minutieuses, mais drôlement placées, où il semble qu'une modiste parisienne ne les placerait certainement pas.

Et des vieillards à barbe blanche, qui ont l'air de faire *five o'clock*, mais qui dînent, qui se bourrent de *toasts* et de machins aux radis et à la tomate et qui ne mangeront plus jusqu'au lendemain. Sous un air de frivolité bruyante, rien de plus compact, de plus matériel...

On voit des trombes d'individus descendre au *palais des miroirs*, ils ont l'air plus pressés de mastiquer que de se distraire aux illusions des glaces reflétant leur faux infini.

Le chef d'orchestre attaque un charleston, les deux bras levés au-dessus des épaules. L'œil des vieilles goûteuses s'allume...

J'éprouve tout à coup un violent mal de tête...

***

IV. A LA NATIONAL PORTRAIT GALLERY. — L'utile-force, le pouvoir dynamique de cette sélection de portraits des hommes et des femmes les plus marquants de chaque époque, par les plus grands peintres de leur temps.

Voilà qui dépasse *l'exposition de peinture*!

Il ne s'agit plus là d'aller admirer l'art, le métier d'un individu, de quelques centaines d'individus, à travers le temps. Mais de se faire une idée personnelle, psychologique, de personnages illustres, dont la célébrité, parfois, est devenue mondiale, d'aller contrôler les jugements que leurs contemporains ont portés sur eux et tenter de mieux comprendre, d'expliquer leur œuvre.

Le plus souvent, le peintre *marque* autant que le modèle. Souvent, il nous gêne même, lorsqu'il est trop habile, lorsqu'il a pris trop de souci du décor, au détriment du modèle. Ainsi, lord Francis Wemyss, par Benjamin Constant. Quel que soit le plaisir qu'on éprouve à trouver parmi tant d'Anglais, l'œuvre d'un Français.

Dans l'école moderne, je n'ai trouvé que trois toiles ici, de nos compatriotes; cette toile blanche de Benjamin Constant, le portrait gris et clair d'Aubrey Beardsley, par M. Jacques Émile Blanche et celui de lord Wolseley, debout près de son cheval, par M. Albert Besnard.

Quelle lacune, au musée du Louvre, que l'absence de ces salles de portraits, de cette sorte de Panthéon, qui est autant à la gloire de la pensée et de l'histoire, que de la peinture!

Pour les lecteurs de sir Walter Scott ou de Dickens, quels charmants tableaux que ceux où ils sont représentés, l'un et l'autre, Scott vieillard, peu de temps avant sa mort, dans le salon d'Abbotsford, en 1832, avec le buste de Shakespeare sur la cheminée et, près de lui, un vase offert par lord Byron; à terre et sur les murs des cuirasses et des épées. Le vitrail jaune, les rideaux épais : voilà bien le décor que nous imaginions autour de sir Walter Scott!

Charles Dickens, par Daniel Maclise, dans la force de la jeunesse, avec une épaisse et magnifique chevelure, de grands

yeux splendides, le col entouré d'une large cravate noire, assis dans un fauteuil et comme prêtant l'oreille aux bruits pénétrant du dehors par la fenêtre...

Et la reine Victoria, en costume de couronnement, — 1838, à Westminster Abbey; sur le fond de velours bleu, la lourde couronne romantique, à fleurons ornés de rubis... Le manteau d'or, la draperie rouge!...

Non loin, peint par Winterhalter, le prince consort, Albert de Saxe-Cobourg : le bel homme, déjà épaississant, mais fier encore de sa cambrure, de sa stature, en uniforme et l'air, en somme, assez allemand. Sur un coin de bureau, une lourde, immense, invraisemblable draperie rouge, qui n'est pas le rideau d'une fenêtre, qui n'est pas la draperie qui tombe du dais royal, qui est ce que l'on veut, de l'étoffe pourpre, en mètres, à profusion, pour remplir la toile. Tableau à effet, habile, mais où manque l'âme, comme dans tout Winterhalter.

Un quatrième peintre français : Bastien Lepage. Il a peint le grand tragédien, Sir Henry Irving.

Les toiles de Watts, des portraits exécutés par un poète du pinceau, avec des fonds dans lesquels se devine toujours une feuille de laurier ou les pétales d'un lys. « Portraits atmosphère », d'une belle matière, — on pense à notre Gustave Moreau. Le *Cardinal Manning, Tennyson, William Morris, Charles Swinburne, Sir Henry Taylor* et d'autres.

A des étages plus élevés de cette partie de la *National Gallery* attribuée aux portraits, l'époque Charles Ier et l'époque Georges III... Van Dyck, Sir Peter Lely et le groupe éblouissant : Romney, Reynolds, Gainsborough, Thomas Lawrence...

Le roman d'abord, avec lady Hamilton, que peint Romney, son grand ami, lorsqu'elle était la maîtresse de Greville, avant le départ pour Naples; — autour de la tête, une écharpe blanche nouée, dont les deux pans traînent sur l'épaule, une fantaisie de la célèbre amie de Nelson, alors qu'elle se préparait à ces attitudes qui allaient enchanter la reine Marie-Caroline. Auprès d'Emma Hamilton, sir William Hamilton, le mari, lui-même. Grande toile, au fond de laquelle on voit fumer le cratère du Vésuve. Curieux visage, à la narine remontée en oreilles de lièvre, aux yeux enfoncés dans l'orbite et qui

semblent rusés. En somme, un voluptueux et un homme habile...

Nelson n'est pas là, — il fallait séparer l'inséparable trio; on l'a placé dans la salle voisine, — par Abbots. Portrait flatté, portrait de cour et de courtisan. Les yeux sont semblables. On cherche le borgne. On ne devine même point le bras amputé... La lèvre est gourmande, il y a quelque chose de gouailleur dans l'expression, — et des yeux de joli homme à femmes.

Ce n'est pas là le marin de petite taille, le chef sec, impulsif, que nous connaissons, le borgne et manchot qui arrivait à Naples, défiguré, triomphant et amoureux, après Aboukir.

Autre roman : Eleonor Gwynn, l'amie de Charles II, la charmante actrice qui abandonne la scène, en 1671, pour n'être toute qu'à son amant et qui meurt à trente-sept ans. Sir Peter Lely l'a représentée, dans la manière de Van Dyck, roulée dans une draperie bleue, devant un paysage de convention. Des cheveux coupés courts sont bouclés, mais qu'elle est raisonnable et charmante, qu'elle a de distinction! Ah! voici un portrait qui n'est point de « théâtre ». Il est plutôt destiné à rappeler au fils de la comédienne, créé par le roi duc de Saint-Alban, que cette mère ravissante avait la grâce d'une princesse de grande race.

Près d'elle, autre Peter Lely, la galante comtesse de Shrewsbury, Anna-Maria Brudewell, au lourd collier de perles.

Mais voici Van Dyck, par lui-même, vers la vingtième année, lorsqu'il est encore élève de Rubens, à Anvers. Déjà, c'est toute la peinture anglaise de deux siècles, qui va sortir de lui!... L'adolescent a du charme, il le sait, il en joue, il y ajoute. Voyez la lèvre, la main près du visage, allongée, inutile, blanche, et l'épaisse chevelure, si blonde. C'est tout de suite, dans l'atelier du grand Flamand, en promesse, l'homme élégant de la cour de Charles Ier.

Les Gainsborough sont exquis. Ce sont des pastels exécutés au pinceau. Il rappelle Perronneau, dans ses portraits d'hommes, surtout, d'hommes d'un certain âge, comme *John Russell, quatrième duc de Bedford*. L'œil est peint avec une adresse, une vision d'une finesse rare, la paupière, la sclérotique ne tranchent point, seule la pupille compte,

de ce bleu sombre qui est comme le ciel dans un encrier et qui prend de la pensée où il n'y a peut-être que l'effet d'un heureux éclairage, ou la science d'un peintre intelligent.

Tant de portraits! Les salles sont habitées d'une vie qui persévère, au delà des tombeaux et de la destruction. L'homme survit, non plus dans son œuvre intellectuelle, dans ses actions, mais dans ce qui fut passager, périssable, qui déjà mourait sous les yeux de son peintre. Un fluide qui ne s'analyse pas, mais réel, se dégage encore de ce qui n'est que de la toile et de la couleur. Comment demeurer insensible entre le portrait de lord Byron et celui de Shelley, ne point s'émouvoir de la cravate bleue de Ruskin, couleur du ciel de Venise et couleur de ses yeux?... Et, devant ce profil de George IV, par Thomas Lawrence, dans un camaïeu couleur de noisette, où le col démesuré de velours brun donne au visage du royal viveur une pâleur plus expressive? Les belles amies et les favoris sont encore là, dans l'air, invisibles, autour de l'homme élégant, brillant, usé par le caprice...

ALBERT FLAMENT

(La fin de ces tableaux de Londres paraîtra dans le prochain numéro.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

Une Histoire du Romantisme. — Les Iles Britanniques. Pour mieux comprendre les États-Unis.

A l'heure où se célèbre le centenaire du romantisme, l'*Histoire du romantisme* de M. Maurice Souriau (éd. Spes) pourrait passer pour un ouvrage de circonstance. Il n'en est rien. Elle est le fruit de quarante ans de travail; elle se trouve d'actualité, mais la dépasse. Les deux volumes parus concernent le romantisme montant : le premier va jusqu'à la fin de l'Empire; le second jusqu'à la révolution de Juillet. Le dernier nous montrera la décadence du mouvement et ses raisons.

Le romantisme n'est plus très en faveur. Il a, après son triomphe insolent, passé par une période de baisse. On en a fait le bouc émissaire de toutes les erreurs. « Le romantisme, c'est la commune », disait Thiers vieillissant. Il a « fait banqueroute », déclare M. Paul Bourget. Malheureusement, ajoute-t-il, c'est une maladie dont la jeunesse, même reconquise aux saines traditions, a peine à se guérir. C'est à cause d'elle qu'il y a, chez beaucoup de nos contemporains par ailleurs revenus de bien des idées fausses, un persistant « désaccord entre la raison et la sensibilité ». Tout le monde n'a pas la chance de Maxime du Camp, « un enfant du siècle, mais guéri ». Entre nous, Maxime du Camp n'a jamais dû être très malade : c'est un romantique dont le lyrisme n'a jamais été inquiétant. Mais ce n'était pas à M. Bourget, qui lui succédait à l'Académie, de trop le faire remarquer, surtout dans son discours de réception. M. Maurras, avec sa sévérité coutumière, formule le diagnostic de la maladie : « Manque d'observation,

arrêt du sentiment critique, lésion profonde de la faculté lyrique, c'est proprement la triple tare du romantisme. »

Toute une école politique a suivi et renchéri. Elle considère que le romantisme, déjà dans l'air à la fin de l'ancien régime, a été destructeur de l'ordre établi, a été une des causes profondes de la Révolution. On ne peut sur ce point s'en prendre à Voltaire, mais c'est bien « la faute à Rousseau ». Que Rousseau ait eu une action profonde sur les hommes de la Révolution et qu'il ait été en même temps le précurseur du romantisme, ce n'est pas douteux, mais que la Révolution soit romantique, c'est une autre affaire, et qui n'apparaît pas à l'œil nu. Rien de plus classique comme goût que les Girondins. Ils n'ont à la bouche que l'antiquité, et les Montagnards n'abusent pas moins des Gracques, de Brutus, de Scévola. Joseph Chénier a écrit un *Tibère* conforme aux règles. Faire grief au romantisme de la mort de Louis XVI, ce n'est plus de l'histoire, ni littéraire ni même politique, c'est de la politique tout court.

Revenons un peu à l'histoire. D'abord où remonte le terme même de « romantique »? C'est, croit M. Souriau, Letourneur qui, en 1776, dans son *Discours des préfaces*, proposa le premier de substituer au mot français « romanesque » le terme anglais de « romantique », comme « plus heureux et plus énergique ». Letourneur, traducteur réputé, qui a fait connaître en France beaucoup d'œuvres anglaises, essaye de faire comprendre la nuance. Est « romanesque » ce qui est simplement pittoresque, ce qui prête à l'art descriptif du peintre ou du poète; est « romantique » ce qui met en branle l'imagination attendrie et rêveuse. Un vallon romanesque est un sujet à traiter : dans un vallon romantique, l'imagination « oublie le vallon pour se complaire dans les idées qu'il lui a inspirées ». La distinction n'est peut-être pas lumineuse, — on voit que Letourneur a traduit Ossian, — mais qui en a donné une plus décisive?

Dans l'usage, le mot romantique a quelque chose à la fois de vague et de tourmenté. Delille parle de « ces romantiques lieux qu'ont chantés les poètes », Lakanal raconte à la Convention qu'on a trouvé à Chantilly des trappes secrètes, des escaliers mouvants, « tout ce que la féerie présente de plus

romantique pour épouvanter les esprits crédules et timides ». Senancour, un pâle reflet de Rousseau, écrit dans *Obermann* (1804) que le romanesque séduit les imaginations vives et fleuries, mais que « le romantisme suffit seul aux âmes profondes ». Cette définition se trouve dans un chapitre intitulé : « De l'expression romantique et du ranz des vaches ». Ce titre original convient au sujet. Il veut indiquer que c'est la musique qui exprime le mieux le caractère romantique : « On admire ce qu'on voit, mais on sent ce qu'on entend ». Soit. Alors comment expliquer le cas de Victor Hugo qui ne comprend ni ne goûte la musique?

Malgré tout on n'est pas très fixé. En 1820 l'Académie des Jeux floraux met au concours le sujet suivant : « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de *romantique*, et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique? » Même aujourd'hui peut-on répondre pertinemment à la question?

En réalité, il y a dans le romantisme deux courants. Le romantisme issu de Chateaubriand réagit en faveur du catholicisme et du Moyen âge. Son aboutissant naturel est le royalisme : c'est fait en 1815. Les romantiques sont pour la restauration, les libéraux sont classiques comme l'avaient été les révolutionnaires. Mais le romantisme issu de Victor Hugo s'écarte et du catholicisme et du royalisme, tout en gardant une nuageuse religiosité. C'est tout autre chose, c'est même le contraire comme inspiration.

Le vague à l'âme, le mal du siècle, c'est le culte du moi, c'est l'orgueil. On gémit sur la disproportion tragique qui apparaît entre un monde trop vieux, trop limité, et la grande âme qui y est venue trop tard briser ses ailes infinies. Mais dans le courant de la vie, le romantisme cause moins de ravages : le romantisme de la masse, c'est la romance, « le Jeune et Beau Dunois ». C'est un peu bêlant et conventionnel, gentil tout de même. M. Bazin y voit ce qui faisait le charme de nos grand'mères. C'est la petite fleur, le myosotis que cueillent les sentimentaux au bord de l'abîme où les exaltés parlent sans cesse de se jeter. Et puis, n'exagérons rien. L'abîme est comme la Suisse de Tartarin. Il est praticable, il a un escalier. Ce sont les très jeunes gens qui se pro-

clament finis, revenus de tout. Ch. de Rémusat écrit à sa mère : « J'ai aujourd'hui dix-neuf ans... Savez-vous que me voilà vieux, et d'âge et d'expérience... Il n'y a plus de mystère, plus d'inconnu pour moi. » Il y a encore des jeunes gens de dix-neuf ans. Ils en disent autant. Ni les uns ni les autres ne mourront de cette vieillesse-là. Veuillot aussi raconte qu'il a escorté Hernani, l'arme au poing, qu'il a rêvé d'épouser Lélia. La satire où il nous fait cet aveu nous rassure.

... Il faut être équitable;
Le romantisme avait son côté respectable.

De pareils vers ne conduisent pas leur homme au tombeau. Ils ont beau être cadavéreux, ils ont beau braquer sur le ciel un œil farouche, sourire à la façon des damnés, tous ces jeunes gens ne laisseront pas de vivre aussi longtemps que leurs bourgeois de parents. Ils ont des idées pratiques. On en cite un des plus désespérés qui, ayant perdu sa mère, va quêter à domicile pour lui ériger un monument. Quand il a mangé la première collecte, il recommence. Après cela, il peut évoquer Manfred.

On leur a reproché de ne pas être assez français. Dans l'animosité que témoignent aux romantiques certains critiques, il y a du nationalisme. Ce reproche, — à supposer qu'on puisse reprocher à l'art de n'être pas exclusiviste, — est-il justifié? « L'orgueil d'Hernani, c'était de l'esprit nordique, importé en 1814 dans les caissons des alliés », dit Paul Adam. Paul Adam est pourtant bien romantique, plus romantique sûrement que Blücher et tout l'état-major prussien de 1814. En réalité, la part de romantisme qui nous est venue du dehors, nous l'avons réexportée avec majoration, après transformation de la matière première en produit de chez nous. Nos romantiques français connaissaient peu la littérature anglaise, encore moins la littérature allemande. Il est vrai qu'on est souvent plus influencé par l'idée fausse qu'on se fait des choses qu'on ne le serait si l'on en avait une idée exacte. On avait de l'Allemagne une image émouvante et chimérique, peinte en clair-obscur par madame de Staël, une image où les *Brigands* de Schiller s'associent aux *Contes fantastiques* d'Hoffmann. On ne saura jamais ce que la *Revue nocturne* de Zedlitz nous

a valu de sous-Raffet. Quant à l'Angleterre, on y voyait Shakespeare, machine de guerre contre notre théâtre classique, et Byron, dont le satanique lyrisme écrasait trop facilement la platitude poétique de notre XVIIIe siècle.

Le romantisme n'a eu ni toutes les beautés qu'on lui a prêtées, ni tous les défauts qu'on lui reproche. Il a eu ses outrances, ses ridicules, comme toutes les superstitions. Il a eu aussi « son côté respectable », pour en parler comme Veuillot. Ces révolutionnaires ont eu le respect et le sens de la langue. On pourrait dire qu'ils en ont eu le culte, en pensant à Théophile Gautier. Ils savaient le français. Quand ils brusquent la langue, ils ne la massacrent pas. C'est un instrument dont ils tirent des notes nouvelles, non de fausses notes. Ces « Jeune France » sont ici traditionalistes. Avec cela, ils nous ont libérés de ce classicisme usé jusqu'à la corde qui aurait fini par nous dégoûter des classiques. Ce n'est pas un mince service. « Je ne m'occupe pas de ma tombe, disait un ancien. La nature enterre ceux qu'on oublie. » Pas toujours. Il fallait enterrer les sous-descendants de Campistron. Il fallait desserrer les bandelettes qui ligottaient notre poésie lyrique. Il fallait rendre le sentiment de la couleur locale à l'histoire. Tout le monde sait comment Augustin Thierry a senti s'éveiller sa vocation en lisant dans *les Martyrs* le combat des Francs contre les Germains. « Pharamond, nous avons combattu avec l'épée. » Cette évocation le sortait du « siège fait » de Volney et de ses disciples. En art, ce n'est pas non plus un négligeable titre de gloire que d'avoir réhabilité le gothique. Cette sensibilité même dont l'abus a fini par être insupportable, était humaine. Rendre esthétique la sympathie pour les gueux, la pitié pour la souffrance, ce n'est pas rien. On a abusé du galérien généreux, de la prostituée candide, du bandit grand seigneur. Hernani, déjà bien artificiel, a engendré des héros fabriqués en série et articulés comme des pantins. C'est entendu : il y a tout de même de la grandeur dans Hernani.

Sur le tronc de notre littérature nationale, le romantisme est un « gourmand », mais les gourmands parfois raniment au pied de l'arbre la sève qui se refuse à la greffe desséchée.

***

La *Géographie universelle* d'Élisée Reclus remonte dans l'ensemble à un demi-siècle. Le premier volume date de 1867. Il n'est pas surprenant qu'elle ait vieilli. Le monde a changé et la science géographique a évolué. Elle s'est précisée. Avec tous ses mérites, Élisée Reclus est aujourd'hui en retard, non seulement comme résultats, mais comme méthode. Un homme auquel on ne rendra jamais assez justice, le regretté Vidal de la Blache, avait entrepris, malgré sa modestie et sa défiance de toute œuvre trop ambitieuse, de refaire une nouvelle *Géographie Universelle*, en s'entourant de collaborateurs soigneusement choisis et travaillant sur un plan d'ensemble établi par lui. Un seul savant ne peut plus aujourd'hui embrasser à la fois la somme de connaissances humaines mises en œuvre par la géographie et se tenir au courant des découvertes de détail dont chaque coin du globe est journellement le théâtre.

Notre âge a vu s'achever la conquête topographique de la terre. Les pôles même ont livré leur secret. Le progrès des sciences de la nature a attesté de plus en plus l'action du milieu sur l'homme, mais aussi l'action de l'homme sur le pays où il vit. Or la géographie reste, en dépit de toutes les définitions prétentieuses qu'on en a pu donner, « la description de la terre », mais de la terre habitée. C'est pourquoi elle se compose essentiellement de deux parties : la géographie physique et la géographie humaine. L'influence du milieu sur l'homme est d'autant plus tyrannique que l'homme est plus primitif. La civilisation, c'est l'histoire des conquêtes de l'homme sur la nature. Cet affranchissement est presque une révolte. Prométhée est puni pour avoir découvert le feu. L'action de l'homme sur les forces hostiles a ses limites : nous pouvons creuser des canaux, percer des isthmes, forer des tunnels, endiguer des fleuves, transplanter animaux ou végétaux, amender le sol, nous ne pouvons pas grand'chose sur le climat. Nous agissons, mais dans un cercle borné. Nous pouvons irriguer le désert, mais il nous faut de l'eau, et il ne dépend pas de nous qu'il y en ait. N'empêche que le cadre géographique est le plus souvent, même aujourd'hui, un

cadre historique, et que l'explication géographique est la partie la plus solide de la vieille philosophie de l'histoire.

Vidal de la Blache est mort avant d'avoir vu son œuvre en train. Mais il l'avait à peu près mise sur pied et c'est pourquoi son continuateur et disciple, M. Lucien Gallois, a tenu à laisser le nom du maître au fronton du monument. Elle comprendra quinze tomes formant vingt volumes, dont le premier, *Iles Britanniques* (Colin), vient de paraître. Il est dû à M. Demangeon, professeur à la Sorbonne, et donne une très favorable impression de ce que sera la collection. L'illustration est aussi riche qu'utile : 80 cartes, 113 photogravures ajoutent à la clarté alerte du texte l'enseignement par l'aspect que rien ne peut remplacer.

« L'Angleterre est une île », disait Michelet. Il voyait là toute l'explication de son histoire. Ajoutons que cette île est riche en charbon, et l'explication paraîtra complète. C'est du reste le fond de l'état d'esprit de tout bon Anglais. Cette conception simpliste explique l'hostilité au tunnel sous la Manche. Elle explique aussi l'inquiétude causée par les débuts de l'aviation : « L'Angleterre n'est plus une île », s'écriaient uniformément les journaux anglais le jour où le premier avion passa la Manche. Et il est certain en effet que l'édifice de la grandeur anglaise a quelque chose d'artificiel. Une partie est construite en porte à faux. L'équilibre de ce gratte-ciel suppose une stabilité dans les choses, dans les institutions, dans la situation politique et économique du monde. Il ne faut pas de tremblements de terre.

La future Angleterre, dans le lointain passé, était à l'écart. Elle ne comptait guère quand le monde civilisé était concentré autour de la Méditerranée. Le grand fait qui a tout changé, c'est la découverte de l'Amérique. L'Angleterre, jusqu'alors en marge de l'Europe, en devenait l'avant-garde. L'Atlantique allait jouer dans le monde moderne le rôle de la Méditerranée dans le monde antique; un champ d'action presque illimité s'ouvrait pour l'archipel qui était le meilleur point de départ pour y pénétrer. Ainsi s'est constituée la grandeur anglaise au cours des trois derniers siècles. Mais aujourd'hui le centre de gravité du monde menace encore de se déplacer. Le Grand Océan, dont l'immensité fut long-

temps décourageante et isolatrice, tend à devenir le prochain foyer d'échanges du monde encore une fois agrandi. L'Angleterre est exposée à se retrouver à l'écart. Son existence matérielle repose sur son organisation commerciale et coloniale. L'Angleterre a renoncé à se nourrir elle-même : elle met à contribution le monde entier pour son ravitaillement. Toutes les routes maritimes sont sillonnées de navires qui affluent vers ses rivages et, pour éviter qu'elles ne soient coupées, elles sont jalonnées de ports d'attache, de postes stratégiques, reliés par un réseau de câbles qui est le système nerveux de cette universelle araignée. L'impérialisme anglais est une forme de l'instinct de la conservation.

M. Demangeon, dans la troisième partie de son volume, éclaire judicieusement toutes ces questions. La transformation de l'agriculture anglaise est à la fois une cause et un effet. Si le blé a quasi disparu, — au point que la production indigène n'est que 20 p. 100 de la consommation bien que les Anglais mangent peu de pain, — c'est que les blés exotiques sont à bon marché. Au contraire l'élevage est encore prospère. La ferme britannique fournit à l'Angleterre les trois cinquièmes de sa viande, le tiers de son beurre, la presque totalité de son lait. Les vergers, les basses-cours sont en progrès. L'agriculture anglaise produit les denrées qui se vendent bien parce qu'elles ne peuvent venir de très loin à cause des frais et de leur caractère périssable. Mais ce qui se vend le mieux n'est pas forcément ce qui est le plus indispensable : c'est ainsi que le blé recule quoique plus nécessaire que le cassis. Et quand on cultive encore le blé, c'est à condition d'en obtenir de gros rendements, supérieurs d'un tiers à ceux des mêmes terres en France. Le prix de la main-d'œuvre agricole oblige à ne pas la gaspiller à un travail ingrat.

Que l'Angleterre soit à la merci pour vivre des fournisseurs étrangers, la statistique le montre crûment. L'importation des matières alimentaires représente 47 p. 100 de l'importation totale. Comment payer? Par l'exportation de produits manufacturés, qui représente 80 p. 100 de l'exportation. Voilà qui est net. Si l'exportation des produits manufacturés baisse, une double crise est en vue : chômage à l'usine, et disette pour tous. Tout le mécanisme économique de l'Angleterre est

enfermé là. Et dans un pays où la population des villes est de 70 p. 100, on comprend combien le problème du pain quotidien pourrait devenir rapidement angoissant, d'autant plus que l'émigration n'est plus que la moitié de ce qu'elle était avant la guerre.

Mais l'Angleterre a de puissantes réserves. On évaluait en 1922 à environ 4 milliards de livres (soit 500 milliards de francs actuels) les capitaux britanniques placés hors de la Grande-Bretagne, et à 200 millions de livres (25 milliards) leur revenu. Avec cela on dispose de bien des marchés. La place de Londres est restée le centre des affaires financières jusqu'à ces derniers temps. Seulement sa suprématie monétaire est menacée du même sort que sa suprématie houillière. Les États-Unis tiennent le premier rang pour la houille et détiennent une accumulation d'or sans précédent. La livre, malgré tous les sacrifices, n'est pas tout à fait à la parité du dollar.

D'autre part les grandes colonies anglaises, très loyalistes et très attachées aux coutumes, aux mœurs et à la civilisation de la métropole, n'ont pas toujours les mêmes intérêts ni les mêmes préoccupations. La population anglaise n'est que le dixième de la population de l'empire, L'Inde est un pays à part, simple colonie d'exploitation, à laquelle on ne demande que l'obéissance. Mais les grands dominions ont voix au chapitre. Ils prennent conscience d'un nationalisme local qui jusqu'ici se concilie avec le nationalisme impérial. Est-ce une solution définitive? M. Demangeon n'ose l'affirmer.

***

Il faut découvrir l'Amérique. Nous n'arrivons pas toujours à comprendre l'Angleterre, séparée par le Pas-de-Calais. Le fossé qui nous sépare des États-Unis est plus large. Lindbergh l'a franchi en trente-trois heures, mais l'avion va plus vite que l'intelligence.

Nous vivons de chaque côté de l'Océan sur quelques banalités qui n'ont jamais été très vraies et qui ne le sont plus du tout. Les États-Unis évoluent avec une rapidité déconcertante. Non seulement le progrès matériel y procède par

enjambées fantastiques, ce qui frappe les observateurs les moins subtils, mais leur âme se modifie d'une marche invisible et sûre, sous l'action des apports étrangers, au point d'inquiéter les Américains et de les amener à des mesures de réaction qui sont en contradiction avec ce que nous croyions savoir d'eux. Les juger sur ce qu'ils étaient il y a vingt ans est un sûr moyen de les juger mal. C'est la cause essentielle — nous ne disons pas la seule — de tous les mécomptes que nous a donnés notre propagande quand nous avons essayé d'en faire. Nous avons tenu aux Américains un langage qui a été sans action, qui même en a eu une fâcheuse. Les peuples se disent parfois certaines vérités, mais n'aiment jamais à se les entendre dire. Avoir raison ne sert de rien; ce qui importe c'est de faire comprendre à la partie adverse qu'on a raison, et on n'y arrive pas en se cantonnant dans sa propre manière de voir. Il faut se connaître pour causer utilement. Nous ne connaissons pas les Américains et ils nous ignorent magnifiquement.

Il est indispensable de sortir de ce cercle vicieux. M. André Tardieu et M. André Siegfried publient à la même heure deux volumes qui peuvent y aider beaucoup. Ce sont deux études de psychologie comparée des deux peuples : ces deux volumes sont très remarquables en soi et encore plus par leur concordance. M. Tardieu, *Devant l'obstacle; l'Amérique et nous* (Émile-Paul), se place sur le terrain pratique. Il écrit en homme politique très justement préoccupé des dangers de l'incompréhension mutuelle entre deux grandes démocraties qui se sentent rapprochées par le sentiment et qui constatent à chaque instant que ce rapprochement n'aboutit pas à une collaboration. M. Siegfried, *Les États-Unis d'Amérique* (Colin), publie un travail plus objectif, plus appuyé, mais dont le but et les conclusions sont sensiblement les mêmes.

Il est parfaitement vrai qu'il existe un fond d'amitié entre l'Amérique et nous. Les Américains n'ont pas une longue histoire nationale. La guerre d'indépendance est d'hier et le rôle qu'y a joué la France n'est ignoré de personne. Le nom de La Fayette est populaire. L'idée que les deux républiques sont presque contemporaines et qu'elles sont par là même parentes est familière. Notre très vieille civilisation inspire un attrait à cette très jeune maturité; une certaine communauté d'aspi-

rations, une traditionnelle identité de vocabulaire quand il s'agit du droit et de la liberté créent une atmosphère de sympathie préalable. Tout cela est un capital, mais un capital qui n'est pas nécessairement productif d'intérêts. Il y a des moments où ce capital ne travaille pas, où il reste en dépôt stérile dans le coffre-fort des consciences.

C'est que le sentiment ne suffit pas à l'unité d'action, surtout durable, si le sentiment reste en l'air sans point d'appui dans la réalité quotidienne. Nous considérons comme admis et au-dessus de tout débat des faits historiques dont nos amis d'Amérique n'ont pas la plus petite notion. Pour nous, la question de frontière, c'est-à-dire la nécessité de veiller à la défense d'une frontière tant de fois menacée et violée, est angoissante. Les États-Unis ne connaissent rien de tel. Il n'ont pas de frontière délicate, leur frontière a toujours avancé et n'a jamais été mise en péril. Elle n'est même que sur le papier pour l'immense ligne droite du Canada. En toute sincérité, ils trouvent l'Europe arriérée, insupportable avec ses douanes, ses garnisons, ses éternelles préoccupations de défense nationale. Et comme c'est la France qui a le plus à craindre et qui réclame le plus souvent des garanties de sécurité, c'est elle qui sur ce point se heurte le plus à l'incompréhension américaine. Combien d'Américains savent que Paris a été occupé trois fois par l'ennemi en moins d'un siècle? et même parmi ceux qui le savent, combien en est-il qui y pensent? Ils ne comprennent pas que nous y pensions.

Sur la question religieuse, même divergence de points de vue. L'État, en Amérique, comme en France, est séparé de l'Église, de toutes les Églises. Mais, et c'est une remarque très profonde de M. Siegfried, l'État américain est séparé des Églises, non de la religion. Ce que nous appelons la laïcité n'est là-bas ni compris ni goûté. L'indifférence officielle en matière religieuse y est proprement un objet de scandale. L'État ne favorise ni ne subventionne aucune confession, il est « unsectarian », c'est entendu, mais il est religieux et même chrétien. Certains des États ont une législation nettement protectrice des prescriptions religieuses. M. Siegfried en donne des exemples qui feraient bondir les laïcistes de France : travailler le dimanche est partout un délit; c'est un crime

dans le Maryland que de « prononcer des paroles impies relativement à Notre-Seigneur ». Dans le New-Hampshire, c'en est un de « nier l'existence de Dieu ». Un conférencier étranger qui a raillé la Bible est condamné dans le Massachusetts, et les considérants du jugement rappellent qu'aucune liberté religieuse constitutionnelle ne protège « celui qui tourne en ridicule Dieu ou la religion chrétienne ». Au Tennessee, interdiction d'enseigner la théorie de l'évolution dans les écoles. Le procès retentissant qui eut lieu à cette occasion nous paraît médiéval, il est là-bas très moderne. Il n'y a pas de religion d'État, mais toutes les communions chrétiennes se rapprochent à l'ombre de l'État, même le catholicisme, encore que, depuis la mort du cardinal Gibbons, il tende à faire de nouveau bande à part, ce qui rend du reste les catholiques suspects de n'être pas de purs et complets Américains.

Les mœurs sociales ne sont pas moins contraires. Nous sommes individualistes, farouchement épris de liberté personnelle. Pour un habitant des États-Unis, la liberté consiste à adhérer librement à l'opinion régnante. Notre esprit d'indépendance est considérée comme une faiblesse. Même en matière d'éducation, notre façon de rechercher avant tout la formation de l'esprit, l'originalité des recherches, n'est pas si admirée que nous aimons à le croire. Le travail « en série » est préféré. On est pour l'équipe. Pour un pays où tout est subordonné à la production, au rendement, à l'efficacité du travail, notre effort dispersé est un gaspillage de force. Il est économiquement une faute. Et le point de vue économique prime tout. L'Américain gaspille la matière, mais épargne les hommes; nous faisons le contraire. Nous demandons au travail humain ce que l'Amérique demande à la machine. Nous sommes économes, l'économie est pour nous une vertu. Aux États-Unis, on raisonne autrement. On cherche plus à gagner qu'à metre de côté. Quand nous accusons les Américains de tenir à l'argent, ils protestent en toute sincérité qu'ils y tiennent moins que nous. Et en effet ils ne s'y attachent pas, ils ne le gardent pas. Ils ont le culte non de l'argent mais du progrès matériel. Le développement du progrès matériel est la justification de l'argent. La réussite prouve qu'on est dans la bonne voie, elle est comme un *satisfecit* de la Providence.

Un peuple qui a réussi comme le peuple américain ne peut être qu'un peuple élu. Il ne peut avoir tort puisque les faits lui ont si hautement donné raison. Ont tort tous ceux qui ne le comprennent ni ne l'imitent. D'autre part ce miracle américain ne doit pas être risqué. Une race qui a de si beaux états de service a le devoir de se maintenir telle quelle, de ne pas se laisser contaminer. Pendant longtemps le danger a paru chimérique. L'immigrant européen était anglo-saxon, en tout cas de race nordique, scandinave ou allemand par exemple. Jusqu'en 1890, plus de 80 p. 100 des étrangers fixés en Amérique appartenaient à ce groupement. Les chances d'assimilation étaient au maximum. Cette situation a changé à la fin du siècle dernier. L'afflux des Russes, Hongrois, Italiens, Juifs de toute provenance, s'est accentué. Ces éléments étaient moins faciles à absorber, et, en fait, ils ne s'absorbent que tard et superficiellement.

L'Amérique, soucieuse de défendre la pureté de son type anglo-saxon, a pris des mesures draconiennes. On ne reçoit plus d'immigrants que dans la proportion de 2 p. 100 du nombre de leurs compatriotes résidant aux États-Unis en 1890. Par ce moyen, les nordiques fournissent 86 p. 100 des immigrants autorisés; les Latins et les Slaves n'en peuvent fournir que 13 p. 100. Pratiquement, ces derniers sont évincés. Sur 150 000 immigrants européens autorisés cette année, il y aura moins de 12 000 Slaves et Méditerranéens, dont 3 845 Italiens et 2 248 Russes. Inversement, les Anglo-Saxons ont droit à 62 000 immigrants, les Allemands à 51 000. Or, en 1921, le chiffre des immigrants méditerranéens et orientaux avait atteint 805 000. On voit avec quelle vigueur le verrou a été poussé. A plus forte raison l'est-il en face de la race jaune ou noire. Il ne l'est pas, bien entendu, pour les frères canadiens, mexicains, américains du Sud, considérés comme très assimilables. Il y a maintenant plus d'un million de natifs Mexicains aux États-Unis et davantage encore de Canadiens. C'est ce qui explique que l'accroissement de population continue malgré la raréfaction des Européens et la diminution des naissances américaines.

Cette défense de la race, on n'y a songé que tard. Trop tard, disent les pessimistes. La théorie du creuset national où se

fondaient toutes les races allogènes n'est plus en honneur. On ne croit plus, on ne veut plus croire que le milieu l'emporte sur l'hérédité. La guerre a montré en effet que des éléments étrangers qu'on croyait assimilés n'étaient que grossièrement fondus. Au fond du creuset, il restait un résidu. L'Amérique a eu conscience que le point de vue américain ne comptait pas seul, ni même le premier, pour beaucoup d'Américains de fraîche date, voire de date assez reculée. De là, cet accès de conservatisme ethnique qui s'associe du reste au conservatisme économique. Il est certain que la main-d'œuvre est et restera chère du moment que la concurrence de l'Européen besogneux est écartée.

Les deux volumes de MM. Tardieu et Siegfried soulèvent un monde d'idées. Il est à souhaiter qu'ils soient lus sur les deux rives de l'Atlantique. Ils feront plus pour la compréhension réciproque que toutes les voix éloquentes qui tombent dans le désert. On souhaite toujours que les deux pays se fréquentent davantage pour se mieux connaître. On se figure volontiers que l'Américain qui vient en France remporte de nous une impression juste et favorable. Rien de moins démontré. Il est souvent plus choqué de la différence des mœurs et des idées qu'édifié par nos vertus caractéristiques. Des œuvres comme celles-ci sont plus instructives, plus suggestives, font plus utilement réfléchir qu'une randonnée à travers les continents.

A. ALBERT-PETIT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Charles du Bos : Approximations (Deuxième série).
Éditions Crès.

« Cette justesse magique que Jacques toujours détint lorsque sa sensibilité esthétique entrait en jeu... » La phrase est de Charles du Bos et elle est écrite à propos de Jacques Rivière, mais qu'elle servirait utilement à définir Charles du Bos lui-même! Souvent, en l'écoutant parler de tableaux, de poèmes, ou de musique, dans ce tranquille bureau de l'Ile Saint-Louis où les livres, innombrables, sont classés par affinités spirituelles, j'ai admiré la justesse magique de l'adaptation du discours à l'objet considéré. Une étonnante facilité verbale, un vocabulaire d'une étendue infinie et d'une familière souplesse permettent à la phrase de s'appliquer sur l'œuvre d'art décrite et d'en mouler contours et reliefs avec une exactitude si rare. Je crois qu'on rappellera plus tard les entretiens de Charles du Bos comme ceux qui ont eu le bonheur d'y avoir part évoquent les entretiens de Mallarmé, et je ne serais pas non plus très étonné si son Journal, qu'il dicte chaque soir, mais ne souhaite point publier, prenait place un jour parmi les œuvres les plus célèbres de ce temps-ci. On y trouve des propos de Gide, de Valéry, de Hoffmannstal, des images changeantes et vraies de Dukas, de Chausson, de Degas, de Manet, de longues méditations. Groupés par années, les feuillets s'entassent, mais ils ne nous seront pas donnés et ce n'est que comme critique que nous pouvons atteindre un des écrivains les plus secrets.

Le titre même sous lequel du Bos réunit articles et études marque ses scrupules et son goût des nuances. *Approximations*; c'est qu'il désespère de pouvoir faire plus qu'approcher. Mais de telles approximations l'intelligence s'enchante. Une première série avait paru chez Plon et contenait une admirable étude sur Baudelaire, étude que trop peu de Français ont lue et qui est célèbre en Angleterre et en Allemagne. Dans la seconde série, celle qui vient d'être publiée, on trouvera des notes sur Stendhal, sur Gérard d'Houville, sur Proust, sur Jacques Rivière, sur d'autres. J'y retrouve tout ce que j'aime dans le « Du Bos parlé », l'honnêteté de la recherche, la

perfection de la forme, et la subtilité des analyses. En particulier, aux amateurs de biographies, je signale une précieuse note sur le biographe anglais Strachey. On ne peut mieux définir un style : « Non seulement Strachey préfère à tout le mot juste; mais la justesse même, il la veut attendue, ayant passé par tous les frottements de l'usage. Demi-coquetterie d'un artiste qui sait ce dont il est capable. A chacun de ces mots, il semble qu'avant de les employer Strachey ait fait subir une cure d'isolement, et lorsqu'ils apparaissent sur la page, ils le font avec je ne sais quelle propriété négligente qui n'exclut pas l'étincelle : le galet scintille un instant. Dans le style de Strachey il y a comme une rareté, — mais c'est celle d'une familiarité qui a retrouvé son éclat. »

Passage qui évoque, par la grâce involontaire des images, certaines analyses esthétiques de Proust, de Proust que du Bos aime, que parfois il rappelle.

ANDRÉ MAUROIS

***

La Véridique aventure de Christophe Colomb,
par **Marius André** (*Plon*).

Christophe Colomb ou l'heureux Génois,
par **André de Hevesy** (*Émile-Paul*).

M. Marius André ne se sent aucune sympathie pour Christophe Colomb. A l'en croire, l'homme ne valait pas grand'chose. Vantard, menteur, très médiocrement instruit, jaloux et cruel, il ne mériterait nullement la réputation à laquelle on l'a haussé, réputation de science et de vertu qui fut telle en un temps qu'on songea à le canoniser.

Christophe Colomb est né à Gênes en 1451. Son père était tisserand et il exerça lui-même cette profession dans sa jeunesse. Puis il commença de courir les mers d'Europe sur des navires marchands. L'importance et l'intérêt de ses expéditions, accomplies à titre d'ouvrier ou de commissionnaire, devaient croître démesurément dans son esprit par la suite. Colomb, grand imaginatif, était un « mythomane », comme on dit aujourd'hui. Ses hagiographes proclament avec sérieux qu'il visita Thulé, commanda une galère du roi René, rencontra des sirènes, etc. Pour des raisons diverses ces déclarations sont également invraisemblables. Il est vrai que Colomb, qui les souffla, ne prit jamais soin de distinguer, parmi ses

aventures, les rêvées des vécues. Le jeu était dangereux pour un homme qui, la tête farcie du *Livre des Merveilles de* Jean de Mandeville, crut toute sa vie à l'existence des fleuves du Paradis, lesquels, avant de couler sur la terre, passent près de la lune.

En 1477 Colomb se fixa à Lisbonne où il épousa une jeune fille de la noblesse, apparentée à des navigateurs. On parlait beaucoup alors au Portugal, terre de navigateurs, d'îles océanes encore inconnues, *Antilia* et *Brasil*...; il est bien possible même que quelques marins, peu soucieux de divulguer leur découverte, y eussent déjà abordé. Tout le monde, en tout cas, croyait, peu ou prou, à l'existence d'un archipel situé entre Europe et Asie. D'ailleurs les courants apportaient jusque sur les côtes d'Irlande et d'Espagne des bois d'espèces inconnues. Il fallait bien qu'au delà du Cipangu des terres surgissent au milieu de l'Océan. Persuadé qu'il pourrait les découvrir, Colomb demanda au roi de Portugal le commandement d'une expédition maritime. Mais ses prétentions (il voulait être nommé amiral, vice-roi des domaines qu'il reconnaîtrait, toucher *ad aeternum* un dixième des bénéfices procurés par le commerce avec les terres nouvelles, etc.) parurent exagérées au souverain qui refusa de négocier avec lui.

Rien ne le retenant plus à Lisbonne — sa femme venait de mourir — Colomb passa alors en Espagne, où il sut se concilier la faveur et l'appui des moines du couvent de la Rabida, près de Palos, moines voués aux études de navigation et de géographie. Il s'était présenté à eux comme un grand seigneur italien, amateur de découvertes. Soutenu par ces religieux et par quelques seigneurs de leurs amis Colomb soumit alors aux monarques espagnols les propositions qu'il avait déjà présentées au roi de Portugal. Mais à Séville comme à Lisbonne on jugea ses exigences absurdes et rien ne lui fut accordé. Pourtant Colomb resta en relations suivies avec la cour (1486-1492), où il avait su gagner la sympathie de quelques grands personnages. En 1492 enfin, après la prise de Grenade, le Génois, grâce à l'appui de Luis de Santangel, un riche seigneur Aragonais, obtint complètement gain de cause.

Le voilà donc amiral et nanti d'espérances de vice-royauté. Son expédition est financée par Santangel, Pinzon et quelques marchands. Ce Martin Alonso Pinzon, d'après M. Marius André qui s'appuie sur des témoignages espagnols, aurait droit à toute la gloire dont Colomb s'est vu gratifié. Sans lui Colomb n'aurait pas réussi à constituer l'équipage de choix qui, contrairement à la tradition, fut réellement le sien : Pinzon fut l'âme du voyage, fortifia le courage des matelots sur lesquels il avait une grande influence et, certain jour, dirigea même Colomb sur le point de s'égarer. Pinzon s'apprê-

tait d'ailleurs à faire lui-même et entièrement à ses frais cette expédition, dont, grâce à son habileté courtisane, l'Italien venait d'obtenir la fructueuse « exclusivité ».

Le départ eut lieu le 3 août 1492. Les trois caravelles de Colomb (la *Santa Maria* longue de 34 mètres, la *Pinta* — 17 mètres, — la *Nina* — 17 mètres) étaient montées par 90 hommes. Tous ces marins firent preuve de courage et d'esprit de discipline, sauf ceux du navire de Colomb, que les dures exigences du chef exaspérèrent à maintes reprises. Après deux mois de voyage, grâce à l'énergie de Colomb et aux qualités de navigateur de Pinzon, la petite flotte arrivait en vue d'une des Lucayes (San Salvador), puis on reconnut Cuba (28 octobre) et Haïti, où Colomb laissa une garnison de 40 hommes (que les indigènes massacrèrent après son départ). L'Italien était dans l'exaltation de la découverte. Il parle dans son journal de grandes villes et de mines d'or qu'il n'a certainement jamais vues et célèbre en termes lyriques la vie paisible, simple et douce des sauvages. Tout en reconnaissant à Colomb des dons poétiques exceptionnels — ses descriptions de terres exotiques sont vraiment « préromantiques » — M. Marius André, qui semble là entraîné un peu loin par son aversion, reproche à Colomb d'avoir inventé le sauvage vertueux. Ainsi le Génois serait responsable de Rousseau..., de la Révolution, etc.

Colomb revint en Europe en 1493. Il débarqua à Lisbonne où on lui fit — « en dépit de l'envie » — bon accueil. A la cour d'Espagne il fut mieux reçu encore, on l'imagine. Sa présence d'ailleurs soulevait partout la curiosité. Pour donner un peu de lustre à son retour, il avait ramené — à défaut d'or et de pierres précieuses — quelques sauvages et des perroquets. C'est ce que M. Marius André appelle « la publicité par les perroquets ».

Nous ne suivrons pas Colomb dans le détail de s es autres voyages M. Marius André, qui considère le Génois comme un des plus médiocres navigateurs de son temps, ne peut cependant passer sous silence ses découvertes. Mettons qu'elles soient dues au hasard, elles n'en sont pas moins nombreuses. Le voyage de 1493 révéla Puerto Rico, la Désirade, la Dominique, la Marie Galante, la Guadeloupe. Le voyage de 98 mena Colomb à Tabago, à Grenade et enfin à l'embouchure de l'Orénoque. Depuis un an déjà, il est vrai, Cabot et Améric Vespuce avaient touché la terre américaine — à laquelle Colomb, lui, refusa toujours la qualité de continent; l'esprit constamment occupé par la fantasque géographie de Mandeville, il prit en effet le Vénézuela pour une île. « Il sera aisé de la contourner, disait-il, et l'on atteindra, après quelque dix jours de navigation, les bouches du Gange. » Ainsi de tout : les données du

réel importaient moins à Colomb que les fantaisies de son esprit. Devant l'Orénoque dont les flots sont assez fangeux, il crie : « Voilà le fleuve du Paradis ». Il croit dans toutes les îles apercevoir des Amazones. A la fin de sa vie la raison, parfois, s'en va tout à fait. Il se proclame l'ambassadeur de Dieu et prophétise... La fin du monde d'après lui, aura lieu en 1650. Il ne faut plus songer qu'à délivrer Jérusalem...

A la fin de son troisième voyage aux Antilles une révolte ayant éclaté dans l'île d'Hispaniola (Cuba), où il s'était installé depuis plusieurs mois et qu'il administrait, la reine Isabelle envoya un nouveau gouverneur, lequel ayant jugé (à juste titre, déclare M. Marius André) que l'ambassadeur du Très Haut était responsable de l'anarchie cubaine, le fit mettre aux fers et le réexpédia en Espagne.

Les rois catholiques ordonnèrent qu'on le délivrât, témoignèrent même quelque regret de l'aventure, mais refusèrent de rendre à Colomb les honneurs et avantages qu'ils lui avaient octroyés (sous réserve de découverte) en 1492. Pourtant, à quelque temps de là, ils lui confièrent le commandement d'une nouvelle expédition — au cours de laquelle l'Italien découvrit Sainte-Lucie et débarqua sur le continent américain.

Les dernières années de Colomb furent presque misérables. Il mourut à Valladolid en 1506, à peu près oublié. M. Marius André voit dans ce triste crépuscule une punition méritée. Il ne peut pardonner à Colomb son injustice à l'égard de Pinzan (que le découvreur chargea en effet de calomnies), son absence de générosité et surtout sa cruauté. Il est vrai que Colomb fut un esclavagiste déclaré. Pour tirer parti de « ses » terres, il était prêt à vendre tous ces indigènes dont il célébrait, avec lyrisme, la douceur...

L'ouvrage de M. Marius André, sans nul doute, est un peu trop systématiquement anti-colombien. Entre les défauts et les qualités du Génois la balance ne semble pas toujours tenue par lui avec une parfaite équité. — Mais son ouvrage est extrêmement vivant et fortement documenté.

Le livre que M. André de Hevesy vient de consacrer à Colomb a le mérite, lui, de n'être point « romancé », mais peut-être paraîtra-t-il un peu froid. M. de Hevesy est beaucoup mieux disposé à l'égard de Colomb que M. Marius André. Pour lui l'Italien reste le grand découvreur. Sans cet aventureux rêveur jamais les Espagnols ne se fussent lancés dans l'inconnu à la recherche de la fabuleuse Antilia. Pinzon, n'a, d'après cet auteur, qu'un rôle de second plan (Les recherches faites en Espagne semblent pourtant bien confirmer la thèse contraire). Toute l'affaire de l'emprisonnement

de Colomb semble scandaleuse à M. de Hevesy qui, loin de négliger les dernières années de l'Italien, leur consacre un long chapitre, bien fait pour mettre en valeur l'ingratitude des rois catholiques — un peu trop disposés, il est vrai, à oublier celui à qui ils devaient en somme la possession d'un monde nouveau.

Fureur d'aimer, par **Albert Flament** (*Flammarion*).

Le comte Mouravine, quand il arrive à Paris, au début de 1914, fait sensation dans la société. C'est un « lion » des raouts pétersbourgeois. Il est beau, riche; il a « le charme slave » et est l'ami des grands ducs. Dans ces conditions, personne ne songe à s'aviser qu'il n'a que l'apparence du civilisé. Au fait c'est une brute assez rudimentaire : il rudoie volontiers ses femmes, qu'il choisit à l'ordinaire parmi les demi-mondaines internationales — sans négliger, quand il vient en France, les midinettes murgériennes.

Madame Constance Fouquier Perquin sur laquelle il jette cette fois son dévolu n'appartient à aucune de ces catégories. Petite-fille du prince de Tingry, elle représente le *nec plus ultra* de la grâce et du goût français. Si elle séduit Mouravine, il est probable que c'est, d'ailleurs, pour des raisons d'un ordre bien différent. Toujours est-il que, dès la première rencontre, le Russe oublie toutes ses maîtresses, toutes ses pseudo-occupations et décide de s'approprier Constance : pour y parvenir il est prêt à tous les scandales, à toutes les violences. L'ours moscovite a bu le philtre d'amour. La jeune femme, elle, subit une sorte de fascination magnétique — une force l'entraîne qui ne s'exerce ni sur son cœur ni sur sa raison, et, Mouravine, pour hâter l'événement, ayant pris soin de lui révéler que les frasques de M. Fouquier Perquin étaient notoires, elle s'abandonne... croyant presque aimer... Normalement Constance devrait attendre au moins quelques semaines avant de reconnaître son erreur. Elle commencerait, la frénésie de l'homme ne s'accommodant pas de rendez-vous parisiens, rares et clandestins, par fuir du côté de Bellaggio, cet aimoir de l'Europe. Un matin, à l'heure du café au lait, elle verrait tomber le masque de l'amant, apercevrait le visage de l'homme et comprendrait enfin que, comme le recommande l'opéra, il « ne faut pas écouter les conseils des boïars ».

Mais la déclaration de guerre hâte les choses. Il ne s'écoule qu'un jour entre « la chute » de Constance et la scène finale, violente et belle, où la jeune femme a l'occasion d'apprécier la brutalité de son amant et d'apprendre que, du point de vue de la santé, celui-ci laisse beaucoup à désirer — toutes constatations qui la poussent à tourner soudain contre elle-même un revolver libérateur...

M. Albert Flament a promené les acteurs de son drame dans diverses réunions mondaines, dont il a évoqué, avec une bienveillante indulgence, l'élégance et le vide. Au milieu de ces premiers tangos et de ces derniers bals persans, il a lancé d'un bel élan, sa chasse à courre amoureuse et mondaine. Manifestement l'opposition entre cette explosion de désirs passionnés et l'afféterie compassée du milieu où elle se produit l'a, dès l'abord, amusée. Mais, négligeant l'ironie, il ne s'est point donné le plaisir de la mettre en valeur. Une sorte de fièvre, un lyrisme tendu, ont entraîné tout son récit.

Onchets, par **René Chalupt** (*sans nom d'éditeur*).

Le Littré enseigne qu'au XVIIe siècle on hésita longuement, parmi les grammairiens, entre les formes honchets, onchets et jonchets. La coutume a prononcé en faveur de jonchets. M. Chalupt, lui, tient pour ces onchets, qui doivent sans doute laisser quelques-uns de ses lecteurs indécis. Qu'importe? Les poètes ont des droits. Il arrive si souvent qu'on comprenne leurs titres et point leurs vers, qu'on doit savoir gré à M. Chalupt d'avoir retourné la méthode. Comment donner une idée de ses petits poèmes? Pour la plupart ce sont images « en marge » d'une époque, d'un pays, d'un auteur. L'un s'inscrira sous le nom de Valery Larbaud, l'autre de Satie, tel rappellera une tapisserie à verdures du XVe siècle, un autre Pétrouchka. On songe, en les lisant, aux personnages de la comédie italienne — petites émotions à ne pas prendre au sérieux; à des compositions décoratives du XVIIIe siècle — goût, esprit, limites; à de vieilles chansons françaises — qu'ils évoquent par leur gaîté narquoise et leur rythme. Du point de vue musical, M. Chalupt se tient dans les sonorités claires. Il est vif et souple. Beaucoup de ses onchets, paraît-il, ont déjà tenté des compositeurs.

Mais un poème, après tout, vaudrait mieux que des commentaires. On appréciera le charme un peu précieux de celui-ci : *Manège.*

1. Sur l'esplanade pavoisée
De flammes et de chants
Nous nous connûmes chevauchant
Une once apprivoisée.

2. Meilleurs amis à chaque bond
Que faisait la machine.
Nous menions sur l'étroite échine
Un amble vagabond.

3. Une licorne au col de neige,
Un chat et trois dauphins
Nous poursuivaient d'un vol sans fin
Tout autour du manège.

4. Le nôtre — Que vous en paraît?
Était assez peu vague
Pour jamais n'atteindre la bague
De nos glaives distraits.

5. Si bien que, joquey solitaire
De ce lion cabré,
La timbale, à notre maugré,
Échut au militaire.

Mémoires de la comtesse d'Agoult,
publiés par M. **Daniel Ollivier** (*Calmann-Lévy*).

On a déjà publié un premier volume de mémoires de madame d'Agoult. Il avait trait aux années qui précédèrent sa grande aventure — cette fugue avec Liszt à laquelle elle devra de conserver la célébrité, beaucoup plus qu'aux romans que, dans la seconde partie de sa vie, elle signa Daniel Stern.

Marie de Flavigny était née en 1805 à Francfort. Sa mère était allemande. Elle se vante d'ailleurs, à plusieurs reprises, d'avoir l'esprit allemand. La France, autour des années 1830, n'avait d'ailleurs aucune raison particulière de se plaindre des Germains en qui l'on croyait devoir admirer par contre, un pur esprit romantique.

Le mariage de Marie avec le comte d'Agoult avait été un mariage de convenance — auquel l'amour avait refusé de prêter le moindre appui. La comtesse d'Agoult avait un salon très en vue et de belles relations, mais elle s'ennuyait. En 1830 il eût fallu ne se soucier guère de la mode pour ne pas attendre l'amour.

Il vint avec Liszt en 1833 et c'est à ses exaltantes ivresses — pour parler comme la mémorialiste — et à ses déceptions qu'est consacré le curieux volume que M. Daniel Ollivier nous présente aujourd'hui. Par malheur cette partie des Mémoires de madame d'Agoult n'a pas été entièrement rédigée : nous n'en possédons que des fragments — mais de bonne qualité et qui éclairent beaucoup l'aventure de ces amants célèbres.

Notez que ce ne sont point là, dans l'esprit de leur auteur, récits destinés à distraire. Il ne s'agit nullement de présenter Liszt en pantoufles ou des conversations de Liszt mais *de faire une édification supérieure de ce qui avait été le scandale des âmes simples.* En quoi consiste précisément cette édification, on serait embarrassé de le dire. Peu importe d'ailleurs à Marie qui n'a pas la passion de la précision et se lance volontiers dans de vagues méditations morales et métaphysiques. C'était sans nul doute une femme intelligente, mais non pas une femme simple. Elle a beaucoup travaillé à détruire sa sensibilité par un usage excessif de l'analyse et constamment souhaité de passer pour un grand esprit. Si elle eût accepté de demeurer sur le plan qui était le sien, elle eût été charmante. Sa volonté de se hausser de plusieurs degrés a dû bien souvent la rendre insupportable.

Quand, après une première rencontre, elle eut invité Liszt à se

rendre chez elle, elle eut avec lui des entretien de haute tenues « Nous parlions de la destinée humaine, nous parlions de l'âme et de Dieu. » Tels étaient alors les prolégomènes de l'adultère. Après quelques incidents et un pénible deuil (la fille aînée de madame d'Agoult mourut) il y eut une grande scène décisive

« Les bras de Franz me saisissaient et m'étreignaient, tremblante :

« Grand Dieu! — m'écriai-je.

— Votre Dieu n'est pas mon Dieu, dit Franz, en mettant sa main sur ma bouche; il n'y en a pas d'autre que l'amour ».

« Éperdue, défaillante, je sentis que ma volonté m'abandonnait... Huit jours après nous avions quitté la France. »

Cette fuite fit alors un énorme scandale. Sans doute les amants y trouvèrent-ils une joie satanico-byronienne. A une époque où la société reconnaissait quelques principes, tout sacrifier à l'amour c'était un peu, pour de vrais romantiques, accomplir une œuvre d'art.

Les premiers jours de solitude à deux sur les bords du lac de Wallenstadt furent enivrants. A Genève commencèrent les difficultés. Ici le journal de Marie d'Agoult nous apporte des détails vraiment nouveaux et éclaire l'aventure d'un jour presque pathétique. Autant cette femme est ennuyeuse quand elle médite sur la vie humaine et la religion, quand elle rêve de créer des congrégations de savants et d'artistes laïques, autant elle est fine et touchante quand elle parle d'elle-même, quand elle écrit vraiment le roman de sa vie. A Genève, Liszt commença de laisser pénétrer des étrangers dans leur intimité : Marie ne conteste pas que ce fût utile pour la carrière de Franz, mais les conditions dans lesquelles ces intrus lui furent amenés la blessèrent. Vaines susceptibilités féminines, si l'on veut, mais aussi délicatesses d'amoureuse. Il y a là vraiment un petit chapitre qui, à lui tout seul, a valeur de roman; le titre en pourrait être : « Comment, en l'aimant, on détache de soi une femme qui vous aime », je reconnais qu'il manquerait un peu de grâce et de brièveté.

Pour retrouver un passage de cette qualité, il nous faut faire un saut de quatre ans, négliger le journal tenu à Nohant chez George Sand (1837) et les impressions des îles Borromées et de Milan, pour feuilleter les pages écrites à Venise en 1838. Là les sentiments de Marie furent soumis à rude épreuve. Liszt l'avait quittée pour donner des concerts à Vienne, en faveur de sinistrés hongrois (cet homme était toujours prêt à donner d'ailleurs : il n'y eut dans son cœur que droiture et générosité). Marie demeurée seule tomba malade. Liszt cependant prolongeait son séjour sans véritable nécessité. Sa maîtresse, à qui la fièvre, n'avait pas donné de séré-

nité supplémentaire, se désespérait, doutant de l'amour de Franz, l'accusant déjà de noires trahisons...

Nul doute qu'elle ne lui ait prodigué d'amers reproches à son retour. Après cela leur amour n'eut plus qu'une existence commémorative. Franz se détachait. Pour lui le malentendu qui crée l'amour avait pris fin... Par lassitude d'un côté, par dépit de l'autre, on échangea alors, en ménage, maints propos ironiques : il y eut des blessures terribles, des blessures d'amour-propre. Enfin, après un an de luttes et d'amertume, Marie quittait l'Italie et Liszt pour regagner Paris.

Elle sut y mener une vie intelligente et digne, et grouper de nouveau autour d'elle des amis; elle eut, pour la seconde fois, — c'était une nécessité de sa vie — un salon. Dans la dernière partie de son journal, elle dépeint avec agrément ces réunions mondaines et littéraires qu'elle présidait, dans « la maison rose », avenue des Champs-Élysées, entourée de ses deux filles Blandine et Cosima et de son fils Daniel. Ces pages, comme aussi celles qu'elle consacre à l'abbé Lamennais (qui fut un de ses familiers), sont d'un tour vraiment alerte et spirituel.

Dans l'ensemble d'ailleurs, on appréciera l'agrément de ces souvenirs qui eussent été tout à fait séduisants, si l'on n'y voyait apparaître tour à tour — mais par bonheur à intervalles assez espacés — une fausse exaltation romantique qui nous paraît d'un style assez pompier, et une redoutable pédanterie métaphysique.

A la Porte, par **Pierre Bost** (*Au Sans Pareil*).

C'est le premier volume d'une petite collection « Le Conciliabule des Trente », dont M. Martin Chauffier nous expose l'objet dans une « introduction générale », ingénieuse et quelque peu solennelle. Cette collection (le but est assez large pour permettre d'assembler des écrits très divers) doit contribuer à « faciliter la connaissance de l'homme » — à propos de quoi M. Martin Chauffier indique les tendances générales de la psychologie en France depuis trois siècles, comment, après avoir simplifié quelque peu la nature humaine pour créer des types, on en est venu à une dissociation indéfinie de la personnalité, — qui serait néfaste si elle ôtait à l'homme le goût de se composer.

Se préfaçant lui-même, M. Pierre Bost nous éclaire sur les raisons qui l'ont déterminé à publier « A la porte », qui est sa première œuvre. Il a ainsi l'occasion de défendre les jeunes écrivains qui, sans attendre la maturité, livrent au public leurs premiers essais. Utile mani-

festation... pour le débutant, développe M. Bost, car, outre qu'elle remplit sa poche, elle lui permet de prendre conscience de ses défauts, en le mettant en contact avec le public. Il ne faudrait pas pousser cette thèse trop loin. Sinon l'on publie des devoirs d'écolier. Le public proteste en achetant moins et tels auteurs, qui ne méritent pas un pareil traitement, sont enveloppés dans sa défiance. Ainsi pour être trop protégés, les écrivains sont desservis... D'ailleurs M. Bost n'a pas suivi tout à fait ses propres maximes. Il ne publie *A la Porte* qu'après d'autres romans qu'il a écrits depuis et qui valent beaucoup mieux que cet essai, de forme proustienne, si abondamment préfacé.

Nous y voyons un jeune homme quitter sa maîtresse par lassitude, puis s'aviser, lorsqu'il est devenu libre, qu'il tient encore à la délaissée. Aussitôt il court après elle, la revoit et se convainc que décidément il ne l'aime plus. Ce petit thème inspire à M. Bost une analyse subtile, mais ses personnages (contrairement à ceux de Proust, que l'on *voit*, que l'on *entend*, dont on suit tous les gestes) sont un peu inconsistants. Et nous avons l'impression parfois qu'un chirurgien se penche, avec l'étrange espoir de la disséquer, sur une ombre.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

ENT DE PARAITRE — LA 17e ÉDITION

GYP

ouvenirs
d'une Petite Fille

Un volume : 9 francs

première édition, édition originale tirée à 500 exemplaires numérotés
beau papier Outhenin. Chalandre. Prix. . . . . 15 fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.